


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
28 H
20

LE MONOPHILE.

PAR ESTIENNE *Pasquier, Parisien.*



Auec priuilege du Roy.

A PARIS,

Pour Estiēne Groulleau demourāt en la rue Neuue nostre dame, à l'enseigne de saint Ian Baptiste, pres Sainte Geneuiefue des Ardens.

1555.

Extraict du priuilege du Roy.

IL est permis à Vincent Sertenas Libraire à Paris faire imprimer & mettre en vente vn liure recouuré par luy, intitulé le Monophile, & nouuellement composé en nostre langue Françoyse, par Estienne Pasquier, Parsien, lequel liure ledit suppliant feroit voluntiers imprimer & mettre en lumiere : mais ne luy est loysible ce faire, sans permißion & congé de nous surce, qu'il nous a humblement requis luy ottroyer. Est defendu à tous Imprimeurs, Libraires & autres marchands, quelz qu'ils soient, imprimer ou faire imprimer, ne mettre en vente icéluy liure, iusques à dix ans prochainement venans à conter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Et ce sur peinne de confiscation desditz liures, autres que par luy imprimez ou faitz imprimer, & d'amende arbitraire au Roy aplicable. Ainsi qu'il apert, & est plus à plain contenu par lettres, & priuilege dudit seigneur. Donné à Paris le dixiesme iour de Nouembre. L'an de grace mil cinq cens cinquante trois. Et de nostre regne le septiesme. Par le conseil, De Courlay. Et séellé sur simple queue de cire iaune.

Et fut acheué d'imprimer la seconde edition, le deuxiesme iour de Ianuier. 1555.

EPISTRE DE L'AVTHEVR A SA DAME.



A Dame, par ce que des le iour que ie me vouay à vous, tout mon penſement depuis n'a eſté que de la puiſſance d'Amour, auquel il ſemble que les cieux m'aient par voſtre moyen deſtiné, entre tous les diſcours qui m'ont eſté plus familiers, ie me ſuis par fois auec aſſez grand merueille eſtõné, qui fait que veu que de toutes noz œuures l'honneur ſemble eſtre le ſeul miniſtre & gouuerneur, ſi voyõs nous neantmoins vne infinité de liures venir en lumiere ſouz le nom & tiltre d'Amour, lequel entre les propos du vulgaire cognoiſſons à veue d'œil eſtre vituperé de tous. A dire vray il ſemble que ceux qui deſirent l'exalter par leurs eſcritz, s'eſtudient beaucoup plus au contentement de leur eſprit, que de tout ce commun peuple, qui ne leur impute tel ſuget à honneur, ains à grand blaſme & impropere: & ne fay aucune doute que quelques vns liſans ce preſent traitté ne m'eſtiment d'vn grand loiſir d'y

auoir employé quelques heures, & les autres plus ententifz & desireux de lucratiue ne trouuassent beaucoup meilleur me voir amasser les escus en l'estat que ie poursuis, que pratiquer quelques baisers de vous en recompense du labeur que i'y ay mis : mais tout ainsi qu'en toutes chosesde ce mõde ne se trouuent les opinions des hommes conformes, aussi ne preten-ie à ce coup me porter du party du populaire. Ains me delibere ressembler celuy, lequel ayãt entrepris vne lõgue peregrination & voyage, souz l'esperance de voir la magnificence de Romme, ne se promet seulement visiter cette excellente cité, mais premier qu'attaindre à son but prend plaisir de contempler vn Turin, vne Bolongne, vne Florence, & autres villes qui s'offrent à son chemin : Ainsi poursuyuant en moy le dessein ou toutes mes pẽsées se dressent (duquel autresfois vous ay fait part en noz plus particuliers deuis) on ne doit trouuer estrãge, si a l'imitation d'vn ancien Platon, ou de nostre tẽps d'vn Bembe, i'ay vn peu voulu fouruoier de ma course encommencée, pour m'arrester en la contemplation d'vne chose ou nature semble

nous donner acheminemẽt. Ie n'vſe de telle excuſe ſans cauſe: d'autant qu'ayant en moy cõclu vous enuoyer le cõbat de trois vaillãs chãpions ſous la conduite d'vne Amazone, me ſuis trouué ſi cõbatu en mõ eſprit d'vne extreme crainte, & deſir, qu'a peine ſans voſtre aide me puis ie aſſeurer auquel des deux ie doiue dõner la victoire. Car ſi d'vne part l'enuie que i'ay de contenter voſtre vouloir (qui eſt le miẽ) me ſemõd à cette haute entrepriſe, me promettant aſpirer à plus grand bien que ie ne me ſçaurois promettre: d'vn autre coſté la crainte de ne cõplaire & agréer à la plus part de tout ce peuple, me rend ſi douteux & perplex, que me diſtrayãt de ma premiere volõté, m'a preſque mis en deliberatiõ d'habãdõner tout ce chãp. Or à voſtre auis toutesfois qui ſera celuy des deux, qui pour auoir pl⁹ de pouuoir en mõ endroit, en emportera le deſſus? En bõne foy ie croy q̃ tous ceux qui cognoiſtrõt la ſeruitude que i'ay en vous, s'aſſeureront que la moindre eſtincelle de la faueur qui eſt en moy par voſtre moyen allumée, ſera trop plus que ſuffiſante pour abatre le grãd frimas, qui ſe mettoit en deuoir de s'éſaiſiner de mõ cueur, &

ſera ceſt effect mis au calendrier de voz plus petitz miracles, deſquelz exercez tous les iours vne infinité en moy : mais toutesfois auec cette ruſe, qu'en tout euenement n'en demeurerez ſcãdaliſee de ces ſcrupuleux hipocrites, par la couuerture de voſtre nõ, que ie me ſuis propoſé paſſer ſouz le voile de ſilẽce: aimãt trop mieux vous dõner a cognoiſtre l'eſtime en quoy i'ay l'amour par l'affectiõné ſeruice duquel ie vous ſuis obligé, & dõt i'en porte lettres au cueur, que vous publiant par ce liure, encourir tant ſoit peu de mauuaiſe reputation du peuple: lequel neãmoins ie priray ne prẽdre de mauuaiſe part le peu que i'ẽ ay eſcrit. Par ce que ſi l'amour eſt de ſi mauuaiſe digeſtion cõme en ſes propoz il maintiẽt, & toutesfois de telle force, qu'il ſemble que tous en general luy deuiõs hõmage vne fois en noſtre vie, ſans nous en pouuoir exempter, pour le moins pourra il prẽdre auertiſſement par mon liure, des trauerſes qui nous ſont en luy occurrentes, & par ce moyen mettre peine à le fuir. Ainſi qu'auons veu au tẽps paſſé maints Philoſophes nous auoir baillez pluſieurs preceptes, ſoit de gloire, ſoit d'auarice, ou du contenement

ment de ce mõde,desquelz ne nous eussent peu bõnement & tout au long endoctriner, sãs nous dechifrer les secretz & natures que telles choses couuroient en soy. Soit doncq' content en cecy ceste commune,& si aucũs par trop grãde delicatesse,ou autres par vne aspreté trop aspre, ne veulent prendre mon excuse en payemẽt,aussi n'est ce à eux(pour ne desguiser mõ intentiõ)ausquelz i'ay dedié cest œuure,ains aux miens: & tout ainsi qu'ãciennemẽt la plus part des philosophes auoiẽt leurs particulieres sectes,& que chascun d'eux en ensuyuãt les enseignemens & memoires de leurs anciẽs precepteurs,escriuoient nõ aux autres,ains aux zelateurs sans plus de leurs sens & opiniõs: aussi ardãt dãs ce brãdõ d'amour, à vo⁹ seuls,mes amis,qui d'vne mesme flame vous consommez, s'adresse ce present discours,pour recognoistre en vous par effect les propoz de mon galãd Monophile,en vous prẽd mon œuure sa visée,en vous pẽse trouuer hebergemẽt.Puisque vous & moy ensemblemẽt, & d'vn cõmũ accord,sommes rẽduz profez souz la religion d'amour: puis que vous & moy par vne hõneste volõté auõs fait vœu de loyauté enuers noz dames:puis que vous & moy

brulõs dans vn purgatoire pour paruenir & attaindre à vn heureux paradis. A vn purga toire dy-ie, duquel vous ſeule, ma dame, me pouuez vn iour garẽtir, me rẽdant la vie, nõ encores perdue, ains eſgarée entre tãt de tra uaux, que ſans voſtre moyen & aide iamais ne la recouureray. Et toutesfois l'eſtime ain ſi biẽ employée, puis que c'eſt en voſtre ſer- uice, ſãs lequel ie ne pourrois viure, biẽ qu'il me cauſe mille mortz. Et me ſuis touſiours perſuadé, que puis que par voſtre ſouuerain miracle ne m'auiez oſté la facilité de parler, & d'implorer voſtre merci, ne me voudriez encor' degarnir d'vne eſperãce de retrouuer vn iour par voſtre moyen ma vie, qui à pre- ſent (cõme la Salemandre) prẽd nourriture par les flãmes. Et ou par vne trop grãd diſ- grace ne pourray attaindre à telle felicité, ſeray cõme le Phenix qui ſeul (en ma loyau té) auray cauſé ma mort d'vn feu par moy trop folemẽt allumé: ou comme l'indiſcret Icare, qui pour audacieuſemẽt vouloir pren dre mõ vol trop hault, ſeray ſumergé es abiſ mes & gouffre de tout malheur, & dira pour toute recompẽſe ce populaſſe de moy, telle mort m'eſtre biẽ deue, veu que ſeray tombé au fourneau par moy en ma deſtruction ba-

ſty. He dieux quel piteux loyer & guerdon d'vn lõg & cordial ſeruice! Sera doncq' par vous permis, ma dame, qu'vn ſi loyal ſeruiteur, vn ſi affectionné amant tombe en telle oprobre du monde? ſera dit qu'aux dieux & déeſſes n'y aura plus miſericorde, & vous par voſtre ſeule exẽple nous emporterez teſmoignage? Ia à dieu ne plaiſe qu'ẽ beauté ſi excellente loge ſi grand' cruauté. Et ſi ainſi eſtoit que choſes ſi cõtraires s'accouplaſſent enſẽblemẽt, à bõ droit pourrois-ie pẽſer ſe renouueler en vous ce vieil Chaos, pour ruiner & mettre en fin toute cette rõde machine. Or n'en ſera il ainſi, & ne tõberõs ſi dieu plaiſt ſur ces erres: car encores trop ſe plaiſt nature à fabriquer belles creatures, deſquelles elle vous a eſtably parãgõ, auſsi biẽ que de douceur & pitié. Laquelle ie vous ſuply', ma dame, exercer enuers voſtre Monophile, les diſcours duquel ie vous ay voulu enuoyer cõme vray pourtrait & image de l'amitié que ie vous porte: Qui iamais ne prendra fin, tãt que ceſte pauure affligée ame ſera reſidẽte en ce miẽ corps, & ſi apres la mort y a ſouuenãce du paſſé, encores demeurera touſiours en vous, celuy qui eſt voſtre treſhumble & affectionné ſeruant, *E. Paſquier*.

ESTIENNE IODELLE PARISIEN.

Ne verray-ie point que ma France
S'estonne de son siecle heureux,
Mais de son siecle malheureux
Qui n'a de son heur cognoissance?
Verray-ie point cest an nouueau,
Que le Latonien flambeau,
Qui va reuoir son Ganimede,
Chasse auecques ses ans passez,
Ces ans à tout iamais chassez,
Le mal dont ce mal nous procede?
Verray-ie point qu'il te regarde,
O ma France, encor' vne fois
Gouster la douceur de ses loix,
Qui seule de l'oubly te garde?
Loix que le prince Delien
Sur son couppeau Thessalien
Entre ses sauantes sœurs donne:
Loix qui mieux te couronneroient
Que quand les Roys aiousteroient
L'autre couronne a leur couronne.
Pourquoy parmy nostre ignorance
Semez vous (ô doctes esprits)
Tant d'œuures, si pour vostre prix
Vous n'auez que la repentance?
La terre qui vous a portez,
La terre que vous exaltez,

Ialouze

Ialouze de voir voz louanges
Se faire maistresse des ans,
Engloutit ses propres enfans,
Pitié mesme aux terres estranges.
Mocquons nous, Lyre ie te prie,
Mocquons nous des seueritez
De ces vieux sourciz despitez,
Par qui tout œuure se decrie.
Que seruira (dit vn vilain)
Cest œuure de mensonge plain,
Qui le peuple à mensonge incite?
O vilains, voulez vous encor'
Dessous vn masque de Nestor
Celer vn deforme Thersite?
Mocquons nous ma Lyre, & me chante
Que de ce vieil siecle doré,
Ce siecle pour l'or adoré
Ia la saison nous est presente:
L'or tout seul retient son honneur,
L'or seul de France le bon heur,
L'or qui a la terre pour mere,
Veult clorre au ventre maternel
Dessous vn cercueil eternel
Tous ceux qui ont le ciel pour pere,
Tant l'ambition execrable
Tous ses nourrissons enchaisnant,
Hait le bien d'autre part venant,
Que de sa faim insatiable.
Ce qui de son gibier n'est pas

Ne sera iamais son repas.
Et comme l'asne courbé laisse
Les fleurs, pour manger les chardons,
Reiette les celestes dons,
Et sa seule fange caresse.
Mocquons nous, ma Lyre, & broquarde
Ces autres singes, qui mal nez
Pendent vn chacun à leur nez,
Souz vn demy ris que lon farde
De quelques gestes courtisans:
Ceux cy par mines desprisans
Les bonnes choses qu'ils n'entendent,
Se vont nautantz de leur cousteau,
Mesme de leur propre cordeau
Deuant les doctes yeux se pendent.
Mocquons nous, Lyre, d'auantage
De ceux là, qui mesme entre nous
Estans l'vn de l'autre ialoux
Blasment l'vn de l'autre l'ouurage:
Et bien qu'ils celent au dedans
Leurs poisons sans fin remordans,
Ils appastent de leur moelle
L'enuie qui dedans se paist
L'enuie qui sans fin leur est
Et leur amie, & leur bourelle.
Mais qui nous fait ores, ma Lyre,
Changer tellement nostre son
Que la douceur de la chanson
Se tourne en l'aigreur de Satyre?

Pasquier detourne nous du riz,
Pasquier entre les bons espritz
De la France, vne gloire rare,
R'adresse vers toy nostre voix:
De toy seul parler ie deuois,
Mais sans fin ce malheur m'esgare.
Si nostre terre n'estoit telle
Que tu peux voir dedans mes vers,
France combleroit l'vniuers
Ia ia de ta gloire immortelle,
Pour auoir si bien mis auiour
De ton Monophile l'Amour:
Mais (helas, helas) nostre gloire
En France n'aura point son cours,
Si le temps rechangeant tousiours,
N'a mesme sus France victoire.
Sus doncq', Faucheur, que lon s'emplume,
Raze tout, pren l'affaire en main,
Et tant, que contre nous en vain
Se puisse obstiner la coustume.
Si tu fais vn tel changement,
Ia nostre Pasquier iustement
Vaincra d'vne eternelle vie
L'ignorance, le gros sourcy,
L'ardente ambition aussi,
Le riz, & l'escumeuse enuie.

HENDECASYLLABES
PHALEVCES.
PAR
le Conte d'Alsinois.

Encor' France se veult trauailler en vain,
En vain France se veult trauailler encor'
A chanter de l'Amour, à chanter vn Dieu:
Mais Dieu sans deité. Quel' est sa grandeur?
Quel son foudre doré? sa flamme? son feu?
Quel son arc imitant cet Astre cornu?
Quel son traict aceré? sa trousse? son coup?
O mensonge! ce sont, ce sont les oultilz
Du Dieu, filz de Venus, ce Dieu rechanté
En cent mille façons de vers: les oultilz
Dont il frappe le cueur, il ard les espritz
De noz poetes amants, poetes espris
De rage & de fureur. Quel ordre d'aymer!
Or quant est de l'amour amy de vertu,
Don celeste de Dieu: ie t'estime heureux,
Mon Pasquier, d'en auoir fidelement faict
Par ton docte labeur ce docte discours,
Discours, tel que Platon ne peult refuzer.

In ocio negotium.

VN AMY DE L'AVTHEVR.

Sonnet.

Le dueil d'Amour par tant desprit ʒ vanté,
L'aspre beauté de tant d'yeux adorée,
L'aigre douceur en tant d'escritʒ dorée,
La pasßion d'vn cerueau esuenté,
L'esprit espris, le foye tourmenté,
Le cœur nauré, la pensée esgarée,
L'œil esblouy, l'ame loing separée
D'vn corps bruslant en feu d'eau augmenté,
Seront l'obget des ieunes d'Amour yures,
Et le subget de leurs amoureux liures,
Tant que ieunesse & Amour bruleront.
Mais au progres du loyal Monophile
Maugré l'ennuy que Cupidon nous file,
Tous langoureux amantʒ s'esueilleront.

Musa tibi sol est.

Comme iadis d'vne grande victoire
Se bastissoient trophées triomphans
De plus en plus les temples estophans
Des hautains dieux, ornement de leur gloire,
Dames en vous, qui (comme lon doit croire)
Representez ça bas les Dieux puissans,
I'ay consacré mes espritz & mes sens,
Et le meilleur qui soit en ma memoire.
Non pour honneur, non pour los, non pour bruit,
Non pour vouloir tromper les ans encores,
I'ay faict voler ma plume par ces traces:
De mes desseins seules estes le fruit,
Et ne requiers pour tout mon labeur ores
Qu'vn œil guidé du moindre de voz graces.

Genio & ingenio.

LE PREMIER LIVRE DV MONOPHILE.

PEV de tēps apres le voyage d'Almaigne, & la glorieuse entreprise du Roy, tant pour l'illustration de ce siecle que de la posterité, les ennemis ayans leué le siege de Mets, auec leur grande honte & confusion: quelques Gentils-hommes voysins (voyās tout le danger de guerre pour ceste année estre dehors) voulurent retourner de compagnie en leurs maisons, attendans nouuelle occasion de s'employer. Estans donques eux tous de retour, & les bien recueilliz de leurs femmes, ayans par quelques iours donné ordre à leurs affaires plus domestiques, deliberent desrober tous les plaisirs dont ils se pourroiēt auiser, par frequentations mutuelles. Et pource qu'ils cognoissoient le terme de leur repoz bien bref (comme tout asseurez de la cōtinuation des guerres) establirent entr'eux vne loy de se visiter par tout: Laquelle estoit, que les marys n'alloient desacōpagnez de leurs femmes, à ce que les vns, et les autres participassent par vne communauté à

tel bien. Mesmement, d'autant qu'il y auoit plusieurs ieunes Gentilz-hommes nõ pourueuz: celuy qui festoyoit les autres, estoit contraint & obligé conuier à leur festin les plus honestes & mieux disantes Damoyselles qui se trouuassent celle part: à fin que chacun d'eux peut prendre auec elles contentement en tout honneur: esperans par ce moyen se payer en partie des arrerages du bon temps, que Fortune leur auoit tenu en espargne depuis le commencement des guerres. Ainsi prindrent ils quelque temps leurs esbats auecq' tous les plaisirs & recreations de ce monde: Mais toutesfois par ce que tous n'estoient conformes, fust pour le regard des meurs, ou des ans, aussi choisissoit chacun son plaisir selon sa complexion & nature. Les Vieux s'adonnans par fois à contemplations plus seantes & conuenables à leur aage, & les ieunes à tous exercices concernans le fait des armes, ou toutes telles manieres de passetemps qu'ils se pouuoient excogiter. Là se r'encontrerent, entre autres, trois ieunes Gentilz-hommes deslite, non seullement bien aguerriz & experimentez aux armes, mais aussi es bonnes lettres & sciences, ausquelles auoyent employé grand' partie de leur ieunesse. Ces trois (braues & estimez

Description des trois personnages introduitz aux presens dialogues.

mez entre tous les autres) pour ne se monstrer exempts de chose que plus correspondoit à leur aage, sembloyent bien faire estat d'aymer: ce neantmoins, comme sont les opinions des hommes diuerses, chacun en son endroit selon sa particuliere affection: l'vn d'eux aimant en telle extremité que toutes ses cogitations s'adressoient seulement à sa maistresse (celuy veux ie nommer par vn nom couuert Monophile, pour quelque cause qui me meut) L'autre, qui pour n'estre en telle perfection passionné, se monstroit gratieux & courtois aux Dames, tenant sans comparaison plus du party du courtisan que de l'Amour (lequel ie desguiseray sous le nom semblablement d'vn Glaphire) Et le dernier plus ieune que les deux autres, d'vn cueur gay & François estant adonné à toutes, sans faire estat d'vne seule (ie le veux nommer Philopole) Ie croy que ces trois, estans diuers en iugemens, demonstroient par exterieurs effets, leurs conceptions & pensées. Glaphire posé, caressoit les Damoyselles par honestes entretiens, ayant d'autant bonnes parties en soy que Gentil-homme de la troupe. Philopole au contraire plaisant, ouuert & ioyeux, folastroit auecques elles d'vn si naif entregent, qu'à peine eust on

peu iuger lequel des deux retournoit plus à gré aux Dames, ou Glaphire en son honesteté, ou cestuy en sa gayeté & allegresse, tant estoient & l'vn & l'autre acompagnez de bonne grace. Mais sus tous estoit Monophile pensif & resueur, tellement que son œil pouuoit donner ample tesmoignage de la paßion interieure de son cueur. Qui m'estoit vn singulier plaisir & consolation, pour le voir nauré au vif du mesme dard, dont ie me sentois seul (ce me sembloit au parauant) bleßé : toutesfois n'estoit pour lors si facile me iuger tel. Car m'estant en ce lieu transporté, par le moyen d'vn Gentilhomme mien amy, pour gouuerner celle qui de long temps tient mon cueur en sa poßeßion, n'auois occasion d'estre melancolique comme luy, pour se representer deuant mes yeux ma maistresse, laquelle, de bon heur, estant en ceste compagnie, me faisoit non seulement oublier toutes les perplexitez que pour elle (hors sa presence) i'endurois, mais außi moy-mesme, pour ses gratieux propoz, entrelacez d'vnes ie ne sçay quelles œillades, qui à mon auis auoient puissance faire trespasser par mesme moien cent & cent millions de personnes : voire & les Dieux mesmes s'ils se fussent voulu incorporer,

rer, pour prester l'œil à ceste humaine Deesse. Tel ou semblable deffault rendoit le pauure Monophile si perplex, que ie pense que les prairies, esquelles se sequestrant souuent faisoit part de ses doleances, prenoient compaßion de ses piteuses voix & clameurs. Car plus voyoit noz ieux continuer en ioye & liesse, plus se r'engregoient ses douleurs, estant pour l'heure frustré (ne sçay par quel desastre) de ce dont despendoit le comble de sa felicité. Or auint que, continuans ainsi noz ebats, & faisans nostre seiour en la maison d'vn des Gentilz-hommes plus apparens, en la maniere acoustumée, se meurent pendant le disner plusieurs propos du hault & inuincible courage de nostre Roy, & ensemble de la deliurance de toute la Germanie sans coup ferir, pour la crainte seulement de celuy, auquel l'vniuers est promis. Pendans tous lesquels discours, furent par les plus anciens personnages diuinement deduites choses, soit du fait d'vne republicque, soit de l'estat de nostre vie: mais sus tout de ceste humaine fragilité, en laquelle lors que plus pensons estre au dessus de toutes affaires, souuent par mistere diuin nous en trouuons autant eslongnez, comme en estimions estre près. Et

Discours touchãs le faict humain.

entre autres communs propos fut assez longuement disputé, dont vient que nous voyons eschoir par maints exemples oculaires, qu'vn Capitaine qui tout le temps de sa vie aura par hazardeuses entreprises prosperé, se trouuera, mesmes estant venu sus l'aage (auquel par vn long vsage doit auoir plus d'experience) à vn instant ruiné, voire par le moyen d'vn ieune homme, lequel par le cours de nature deust estre moins que luy esprouué & experimenté en telz actes, comme si Fortune fust lasse de le vouloir fauoriser. De maniere que sur ce pas fut estimé Alexandre entre toutes ses felicitez bien heureux, par-ce que sus la fleur de son aage, donna fin par vn mesme moyen à sa vie, & ses prouesses, non ayant encor sentu les aspres morsures de Fortune, qui veritablement à la longue luy en eust autant preparé comme à beaucoup d'autres de son rang. Et s'entretenant ce discours de main en main, se trouua authorisé par diuersité de raisons. D'autant que les aucuns remettoient la coulpe de tels defaulx, non à Fortune, ains à nous mesmes, qui nous sentans esleuez & comblez de toute felicité, bien souuent nous oublions nous de sorte, qu'aueuglez de tant de bonnes fortunes, nous

allentis-

allentißions en nous mesmes, sans preuoir que l'esprit des autres hommes est tousiours vigilant pour attaindre à tel but & degré, ou durant nostre ieunesse par vne aßidue vigilance, nous nous estions acheminez. Verifians ceste raison par vne infinité d'exemples, mesmes par celle d'Annibal, lors qu'il s'abatardit aux delices de Capoue. Toutesfois les autres passans plus outre, en attribuoyent toute la cause à Nature, laquelle en toutes choses de ce monde croist selon nostre portée petit à petit, iusques au degré d'extremité, auquel estant paruenue, commence tousiours à decliner, & prendre quelque decadence. En façon qu'il semble que succeßiuement nous tous iouyons à boutehors. Chose non seulement auerée par les hommes, ains es plus grandes Monarchies, esquelles lon trouue l'aage d'enfance, de virilité, & puis apres de vieillesse, qui les conduit à leur ruine. Parquoy estans en cecy guidez par les instructions de Nature, ne falloit trouuer estrange si les hommes, ausquels pour quelque temps les affaires auoyent si bien succedé, venans en aage decrepit, encore qu'ils augmentassent en conseil, amoindrissoient toutesfois aux faueurs de la Fortune. Ainsi furent

deduits telz propos par ces Gentilz-hommes anciens, qui sembloient taisiblement pronostiquer quelque chose du temps present: toutesfois auec vne telle sobrieté, que qui n'eust esté bien ententif, à peine eust-il peu descouurir quelle part tendoient leurs raisons. Et bien qu'ils ne fussent par quelques vns entenduz, si furent ils ouys auecq'vne singuliere attention, chacun y asseyant son iugement à part soy, ainsi que mieux luy sembloit. Et continuoient encores leurs propos se taillans assez de matiere pour ouurer toute celle apres-dinée, quant les nappes leuées, Philopole peu socieux pour l'heure de telle philosophie, adressant sa parolle vers vne Damoyselle ioignant laquelle il estoit, luy dist: Que ne ressemblons nous, ma Damoiselle, ces bons & anciens Capitaines, lesquelz apres vn long maniement & administration d'affaires de leurs Republiques, se despouillans de leurs estats, & habandonnans leurs villes, choisissoyent la vie champestre, pour vacquer tout le reste de leur temps, au repoz & contentement de leur esprit? Car ainsi ay-ie apris que firent iadis Cincinat, Curie, & par long interualle de temps apres, ce grand Empereur Diocletian. Mais si la ville leur fut

prison, que deuons nous ores faire, veu qu'au mylieu des champs (lieu de repos & tranquilité) sentons encore les trauerses de ce monde? voire qu'en ce petit repas en auons plus passé & apris, que tous ces grans personnages, pendant leurs plus grandes affaires. A laquelle parole la Damoyselle se souriant (comme bien aprise qu'elle estoit, tant en bonnes façons & manieres, comme en plusieurs autres negoces incogneuz à l'ordinaire des femmes) luy respondit. Ie ne sçay pas, mon Gentil-homme, qu'en iugez, si ay-ie pris vn singulier plaisir, les escoutant. Vray que ie ne doute point, que tels discours ne se rapportent assez mal à vostre aage, lequel à mon iugement, se delecteroit beaucoup plus à voltiger, escrimer, ou mener quelque cheual à raison, que de prester icy l'oreille. Surquoy Philopole : Trouueriez vous doncques estrange, ma Damoyselle, que sans interrompre leur deuis, prissions la route de quelque prairie, là ou pourrions choisir nostre aise, en chose qui nous seroit aussi conuenable, comme à ses vieux Gentilz-hommes, deuiser en telle maniere, de propos qui ne nous concernent en rien? Comment, seigneur Philopole, repliqua la Charilée (tel sera pour ce coup son nom) estes vous

encor' à ſçauoir, que ie me delibere vn iour dreſſer eſcole de Philoſophie? A ce mot ce prit à rire & l'vn & l'autre: en maniere que Glaphire, qui d'vn autre coſté la ioignoit, ialoux de leur commun plaiſir & s'interrogeant de l'occaſion de ce ris: En bonne foy, diſt il, ma Damoiſelle, vous ne deuez eſconduire ce Gentilhomme, pour voſtre honneur, en requeſte ſi fauorable, qui vous eſt autant qu'à luy auantageuſe. Et pour mon regard ſi ie penſois ma compagnie vous eſtre en ceſte partie agreable, ie fournirois de bien bon cueur d'vn tiers, non pour tenir le ieu ou ſeconder, ains pour naqueter ſans plus, ou bien marquer les bons propos, que ie penſe que tiendrez premier que vous departir. Ie voy bien (reſpondit Charilée, qui parauanture n'eſtoit moins que ces deux Gentilzhommes ennuyée de tous les propos paſſez pendant ce diſner) que i'auray beaucoup plus d'acqueſt, vous acorder à tous deux du premier coup ce que deſirez, que voulant vſer de trop longues conteſtations, eſtre neantmoins contrainte à la parfin condeſcendre à voz volontez. Vous ſerez doncques & l'vn & l'autre par moy en ceſt endroit obeiz: non toutefois quant à vous ſeigneur Glaphire, pour naqueter

ter

ter comme vous dites, ains pour m'ayder & deffendre encontre le ſeigneur Philopole, là ou il pretendroit iouer ces ieux, comme il eſt bien bon couſtumier. Ainſi apres pluſieurs proteſtations faites de la part de Philopole, de ne rien entreprendre au deſauantage d'elle, ſe leua la Damoiſelle, & enſemble ces deux Gentilz-hommes, leſquels (apres vne honorable reuerence à toute la compagnie) la conduiſans ſous les bras, ſe tranſporterent en vn boſquet, ou de prime face rencontrerent le pauure Monophile penſif en extremité, duquel Glaphire prenant compaßion pour le martire qu'il enduroit, & Philopole ſe mocquant, n'eſtimant Amour ſi vehement qu'vne folie, delibererent l'acoſter. Combien, diſoit Charilée, que ie ne face aucune doute, que le deſtourber d'vn tel penſer, ne luy ſoit autant grief que choſe qui luy pourroit auenir: cognoiſſant le ſemblable de ceux qui l'ont eſprouué, eſtans en telles alteres: ce neantmoins fut entr'eux conclu, nonobſtant telles remonſtrances, paſſer outre. Or eſtoit ce lieu ſi bien comparty, & à l'auantage de ceſte compagnie, qu'il ſembloit que nature ſe fuſt delectée à le baſtir, pour ſeruir vn iour de bon repoſoir à ſi honeſtes perſonnages. Car là eſtoit vne galerie

Plaiſante deſcription du lieu ou furēt tenuz les preſents diſcours.

aſſez longuette, ſi bien compaßée par l'entourement & couuerture des arbriſſeaux, que l'aſpre chaleur du Soleil, ny la vehemence des vens, ne luy euſt ſceu donner aucune moleſte ou attainte: Et le petit tapis d'herbe verte entremeſlée d'vne infinité de fleurettes, donnoit tel contentement à l'œil, que les oiſillons meſmes par leurs degoiſemens & ramages, faiſoient prou cognoiſtre en quelle reuerence & eſtime leur eſtoit ce temple vmbrageux, lequel ce nonobſtant ſe ſentoit beaucoup plus magnifié de l'honneur que luy faiſoit Monophile (luy communiquant ſes ſecretes & plus deuotes penſées) que non de tous les auantages que nature luy eut ottroyez. Parquoy ſe trouuant ce deſtour aſſez commode pour leur deuis, s'adreſſant Charilée à ce pauure paßionné, & entreprenant la parole ſus ſa compagnie, luy diſt. Vrayement ſeigneur Monophile, ie ne me puis aſſez complaindre de vous, vous voyant mener vie ſi ſolitaire & dolente, en ces champs ſolatieux, qui non ſeulement pour leur belleſſe vous doyuent inuiter à quelque ioye & plaiſir, ains pour l'honorable compagnie que voyez icy ſe recréer de plus en plus. Et neantmoins tant plus nous augmentons noſtre ioye, & plus donnez

lieu

lieu, ce me semble, à voz douleurs. Qui me fait soupçonner ou qu'estes enuieux de nostre commun plaisir, ou bien qu'estes troublé d'vne desplaisance insupportable : laquelle toutesfois s'il vous plaisoit communiquer, ie croy qu'il n'y a celuy de nous, qui ne s'estimast tresheureux d'en porter part, & n'en pense estre desauouée de ses deux miens compagnons. Mais bien, dirent Philopole & Glaphire, seroit-ce le plus grand bien qui nous pourroit auenir. Ma Damoyselle, respondit Monophile, ie vous en mercie bien humblement, & vous pareillement mes Gentilz-hommes : Vous asseurant que s'il y auoit douleur en moy, à laquelle (vous la communiquant) peußiez donner ordre, me rendriez trop vostre redeuable d'y vouloir prester l'oreille. Toutesfois ie vous pry estimer telle solitude, que vous me voyez tenir, n'estre causée par accident, ains par vn sot naturel, dont à moy mesme ie veux mal. Vous en direz ce qu'il vous plaira, dict Philopole, si ne me sçauriez vous faire entendre, qu'autresfois ne vous aye veu plus dispost & allaigre que n'estes pour le present, & ne puis autrement croire qu'il n'y ait quelque anguille sous roche, laquelle ne voulez descouurir, qui ainsi vous tourmente l'es-

prit. Tant mieux ſeigneur Philopole, reſpondit Monophile: car ores qu'ainſi fuſt, ſi pourroit elle eſtre telle que la taiſant mon mal demoureroit en ſon entier, la deſcouurant s'accroiſtroit d'auantage, ny plus ny moins que d'vne playe eſuentée, ou d'vn malade, auquel l'air eſt interdit. Adoncques, Philopole: Ce n'eſt, diſt il, pas, ſous correction, tout vn. Car bien que les maladies du corps ne requierent l'eſlongement de la maiſon, au contraire, celles qui concernent l'eſprit (comme i'ay touſiours entendu des medecins de l'ame, qui ſont les Philoſophes) demandent eſtre miſes au vent, pour leur guariſon. De maniere qu'es grandes paßions d'Amour (dont ie croy à voz façons que ſourd tout voſtre mal) encor qu'ils ayent deſiré trois choſes, eſtre ſeul, ſecret, & ſoucieux, ſi n'ontilz en telles matieres prohibé auoir vn autre ſoy meſmes, auquel on peut ſeurement reueler & deſcouurir les paßions de ſon ame: pour donner par ce moyen ſecours à mille petites occurrences & alteres, qui nous tombent en l'eſprit d'heure à autre, ou par vn faulx ſoupçon, ou par vne crainte, que quelques vns apellent Ialouſie, ſans laquelle Amour ne peut non plus eſtre, qu'vn corps ſans ame. Monophile le

voyant

voyant entrer au champ ou plus il se delectoit (qui estoit parler d'Amour, ores que de là sourdist tout son malheur) commença à reprendre ses esprits, & comme sortant d'vn profond somme, vouloit se mettre sus les rancs: quant par bonne Fortune, ie qui pour nourrir vne heure mes pensées m'estois illecq retiré, sans aucunement me douter de leur entreprise, les voyans en ceste altercation, me iettay dans vne touffe d'arbrisseaux, pour interrompre leur deuiz. Et par-ce que pour l'heure m'estoit beaucoup plus agreable le taire que le parler, deliberay en attendre l'issue, qui fut telle que pourrez aprendre par le present discours. Car Monophile se voyant ayguillonné & semons par plusieurs prieres, de descouurir sa douleur, luy qui n'estoit vn seul brin beste, & pour n'estre veu retif en si honeste compagnie, soudain interrompant sa longue taciturnité, leur voulut bien donner à cognoistre en quelle estime il auoit Amour, & qu'a luy seul en apartenoit le parler. Car pour vous en dire le vray, ie croy, que homme ne se trouua oncques plus martirisé d'Amour que Monophile, ny qui plus le fauorisast en ses communs deuiz & propos, tant se sentoit perdu en son tourment. Et tellement en e-

ſtoit ialoux qu'il penſoit celuy ſeul eſtre digne d'en parler, qui en ſon cueur en ſentoit les pointures & aiguillons, ou pour le moins les auoit quelque temps ſentiz: & non à vn tas de radoteux & mal façonnez Philoſophes du temps paßé, ou de ie ne ſçay quels muguets, qui n'en deſcouurirent iamais que l'eſcorce: car à telles gens on interdiſoit du tout le parler. Comme iadis nous liſons des Preſtres, qui pour n'eſtre leur ſacro-ſaintz miſteres prophanez, n'en laiſſoient le maniement aux eſtrangers. Parquoy luy, comme vray miniſtre d'Amour, voulant ſonder le gué d'auantage aux propos de Philopole, qui au iugement de la compagnie auoit aſſez bien parlé, luy dist. Tels Philoſophes, ſeigneur Philopole, en ont iugé comme aueugles de couleurs: außi leur eſt il pardonnable, ſi peut eſtre, ilz en ont dit choſes impertinentes: Veu meſmement qu'ils faiſoient profeßion de ne ſuccumber à l'Amour, & n'ayans eſprouué telles algarades que dites eſtre en moy, à peine qu'ils ſceuſſent conſiderer les moyens de s'y ſçauoir bien gouuerner. Ie ne ſçay que vous en eſtimez, ſeigneur Monophile, reſpondit Philopole, mais quant à moy telle eſt mon opinion, qu'il eſt beaucoup plus facile aux

A qui il apartiēt parler d'Amour.

aux gens, qui mettent toute leur estude en contemplation, iuger de telles affaires, qu'a ceux qui estans dans ce Dedalus, se treuuent si esgarez, que tant s'en fault qu'ils sceussent ce qui leur est necessaire, que mesmement nous leur voyons souuent perdre sens, cerueau, & esprit, voire la souuenance d'eux mesmes. Aussi vous sçauez que pour acquerir bruyt de bon medecin, n'est requis auoir esté long temps malade, ny pour estre excellent aduocat, auoir eu plusieurs proces en son propre & priué nom, ains au contraire au moyen des mouuemens & perturbations qui tombent aux espritz des hommes, par commune ordonnance des medecins, n'est permis au medecin, soy penser ou medeciner par son seul conseil, & à l'aduocat deffendu de postuler en sa cause, comme par vn desuoyement d'esprit luy estant trop incogneue: Et aussi d'autant qu'auons le iugement beaucoup plus sain es affaires estrangeres qu'es nostres. Ceste comparaison, dist Monophile, n'aparoistroit du premier coup impertinente, toutesfois au cas qui s'offre, ie vous pry, seigneur Philopole, me dire, ne seroit-ce chose superflue, donner conseil en Amour à ceux, qui estãs exempts de ses loix, n'auroient besoin en cest

endroit d'aucun amonnestement ou precepte? Or si pour ce regard telle Philosophie demoureroit vaine & inutile, ne seroit l'homme beaucoup plus sot & ridicule, qui n'ayant fait preuue de la Geometrie, deuant vn Ptolomée donneroit precepte de cest art? l'homme qui en l'oratoire voudroit instruire vn Ciceron, ou bien vn Annibal en l'art militaire, celuy qui iamais n'auroit manié armes, n'auroit administré conduyte d'vn exercite, ne seroit il vn Phormion, c'est à dire vne beste & vn grossier, tel que cestuy Phormion fut estimé par Annibal, lors que trop presumptueux, voulut endoctriner ce bon Capitaine, en l'art auquel il estoit plus versé? Combien doncques se rendra ce precepteur plus digne de mocquerie, qui vouldra instruire celuy, qui estant bien auant dans l'Amour, plus en aprendra à vn instant par soy mesmes, que non par tous les liures de telz quels Philosophastres non experimentez en telz œuures? A vostre auis auquel des deux presteriez vous plus de foy, ou à vn Amadis de Gaule representé par noz Romans pour vn exemplaire de vraye & loyale Amour, ou à vn Xenocrate, auquel tant s'en fault qu'il y eust aucun nez pour sçauoir sentir la vraye odeur

de

de l'Amour, qu'à bon droit fut comparé à Vne pierre, pour s'estre trouué Vne nuit en la compagnie d'Vne femme, belle par dessus les autres, sans luy auoir iamais (nonobstant toutes caresses) touché. Et puis ordonnez qu'Vn tel nous establisse preceptes pour nous gouuerner en cest art. Et Vouloit passer plus outre, mais Charilée, le frustrant de son entreprise: Si ne Vous souffriray-ie, dist elle, franchir ce pas, sans que premier me satisfaisiez à Vn poinct. Et puis que noz propos de l'Vn à l'autre sont tombez si auant, ie lairray arriere le motif & poursuite de Voz disputes, fondées (me semble) pour entendre la cause de Vostre perplexité: remettant à Voz bonnes & sages discretions la resolution de ce, dont Vous Vous tormentez en Vain: En-quoy peut estre, seigneur Monophile, me rendray bien des Vostres, mais non au proces que ie me prometz Vous intenter, si Vous ne changez d'opinion. Toutesfois pour autant que ceste cause n'est pas de petite estendue, reposons nous Vn peu sus ceste herbe, premier que ie Vous descouure ce dont ie Vous Veux accuser, en la presence de ces deux miens compagnons, qui pourront iuger si à tort ie me porte partie contre Vous. Ainsi se mettant Vn

chacun à son ayse, selon que le lieu luy fauorisoit en mieux, & faisant placetz d'herbe verde, continua Charilée, d'vne assez douce aspreté, sa parole en ceste sorte. C'est doncques à vous à qui i'en veux, seigneur Monophile, si vous ne iouez autre rolle, en ce que sus voz derniers propos, me semblez à tresgrand tort auoir blasmé ce Philosope Xenocrate, pour ne s'estre voulu accommoder aux voluntez d'vne femme, bien qu'elle fust fauorisée en toute perfection de beauté. Vous voudriez doncques maintenir qu'vn homme se trouuant en tel accessoire, seroit digne de mocquerie se departant sans executer son affaire. Quoy? ne sçauez vous que cestuy Xenocrate auoit son cueur dedié à autre Dame, & l'ayant, trouueriez vous si estrange, comme en faites le semblant, qu'il se fust gouuerné en telle maniere, pour estre loyal à l'endroit de celle dont il estoit seruiteur? Ceste parole proferée de telle grace, causa vn doux murmure parmy ceste petite trouppe: D'autant qu'il n'y auoit celuy dentr'eux auquel ne fust assez cognue l'austerité de ce vieillard qu'elle disoit amoureux. Toutesfois pour satisfaire à sa demande, Philopole preuenant Monophile, luy respondit. Comment donc-

doncques, ma Damoyselle, ores que le seigneur Monophile l'eust pris en telle sorte, & qu'il fust vray ce que vous dites, vous sembleroit neantmoins ceste opinion erronée? De ma part i'estimerois cestuy bien sot (quoy qu'il se publiast porter Amour en quelque lieu) lequel se trouuant aux endroitz lairroit enuoler l'occasion, pour puis, estant irreparable, ne la pouuoir recouurer. Vous le dites tout au plus loing de vostre pensée, dist la Damoyselle, & vous seigneur Monophile que vous en semble? prestez vous foy à son dire? Ah ma Damoyselle, respondit il, ia Dieu ne permette que telle parole sorte iamais de ma bouche, & ou l'esprit l'auroit seulement pensée, ie la vouldrois reparer auecq' telle penitence, que vous autres mes Dames me vouldriez ordonner. Aussi n'eusse-ie pretendu reprendre Xenocrate pour vn tel fait, en tant que son affection eust esté vouée à autre sainte: car en ce cas tant s'en fault qu'il eust encouru reprehension aucune, que ie le reputerois au contraire digne d'vne grande louange, pour auoir consacré son cueur à vne seule, ferme & perpetuellement stable, comme vn rocher au mylieu des vagues & ondes. Et quant à ce que dit le seigneur Philopole, tant s'en fault que ie

Discours cõcernant la loyauté.

luy adhere, que grandement i'abhorre & deteste telle opinion. Si est elle, dist il, fondée sus bonnes & anciennes loix, mesmes extraite des registres du temple de Venus, à Romme. Desquelles la teneur portoit ample & expresse permission, d'executer sa volunté, en l'endroit de toutes ou l'ocasion s'offriroit. Aussi ay-ie pour moy la coustume, qui desia est tant inueterée dans l'esprit des hommes, qu'il me seroit loysible auoir recours à elle, là ou la loy me deffauldroit. C'est doncques à bon escient, dist Charilée: or crains-ie grandement que vostre loy ne trouueroit lieu en chapitre, bien que elle fust emprainte au temple de Venus, pour n'auoir esté publiée partout le temple, ains seulement à ceux qui faisoient demeure en la nef, & non aux autres qui auoient choysi leur residence dans le cueur: lesquelz pourront pretendre, la loy n'estre generale, ou en ce default alleguer cause d'ignorance. Et à ce, que ne recouriez à la coustume (ainsi comme vous menacez) vous sçauez telles corruptelles de meurs, acquises par vne vsance deprauée, ne meriter nom de coustume: autrement faudroit par mesme raison dire, les vices esquels sommes enclins depuis le peché de nostre premier pere, auoir gai-

gné

gné nom de couſtume valable & legitime, pour vmbrager & couurir les delictz que commettons. Ce propos esbranla tellement Philopole, que ſans mettre de là en auant autre queſtion ſus les rangs, trouuerent en ceſt endroit prou de matiere à demeſler. Et pour ce, luy rechargeant Charilée contre le party de loyauté: Ie vous diray ma Damoyſelle, repliqua il, ie croy que quand vous & moy voudrions entrer en ce combat, nous trouuerions tous deux bien empeſchez, qui emporteroit le deſſus. Par ce qu'il ſe trouuera autant ou plus de faulte de voſtre coſté, que du mien. Et penſe eſtre vne choſe autant deſplaiſante à Dieu, donner ſon cueur à vne ſeule femme, comme à pluſieurs, ie voulois dire d'vn poinct d'auantage: car eſtant ceſt Amour extreme, d'hommes à femmes, & ſurpaſſant tous autres, bien ſouuent delaiſſons l'Amour de Dieu, pour faire noſtre Dieu en elles. Choſe ſi vulgaire par exemples, qu'il me ſemble n'eſtre beſoin en faire aucun recit: ſeulement vous priray-ie, vous repreſenter vne infinité de grans perſonnages, leſquelz tant qu'ils ſe gouuernerent par vn grand nombre de concubines, iamais ne tomberent en oprobre, mais lors qu'ilz ſe reglerent par vne tant ſeulement,

entrerent en telle confusion, que vous pouuez voir aux histoires: tant furent rauiz & transportez en leurs espritz. Aussi par vne raison naturelle, toute chose esparse & dissipée n'est iamais si aspre, que celle qui est en vn amassée. Parquoy ne voyez vous, ma Damoyselle, de combien il est meilleur faire conte de toutes Dames en general, que souz vne vmbre de loyaute, s'aneantissant aupres d'vne, se rendre à tout le monde ridicule? Sur ce poinct Monophile, auquel estoit la cause de loyauté autant ou plus affectée qu'à la Damoyselle, vsant en son lieu de reuenge, prist en ceste maniere la parole. Voyez, ie vous supply, ma Damoyselle, par quelle rethorique ce Gentil-homme nous veult pallier vn grand vice, souz vne grande couuerture, qui est Dieu. Que ne disiez vous par mesme moyen, seigneur Philopole (pour vous satisfaire en vn seul mot) le mariage n'estre bon, tel comme auiourd'huy obseruons & en auons loix escrites, ains qu'a limitation Mahommetique, fauldroit auoir plusieurs femmes en mesme temps, à ce que n'employans tout nostre cueur en vne, ne missions par auenture en oubly l'Amour de Dieu? Soyez donques vostre Iuge vous-mesmes, & vous condamnez

Pour la loyauté.

de

de l'erreur auquel ores estes tumbé par vostre resolution : & tel, que presque vous auoysinez de ces anciens Ciniques, qui en leur sotte imagination de Republique, entre leurs autres conceptions, volurent les femmes en general estre communes. Laquelle opinion, neantmoins fut tousiours bannie de toute cité bien ordonnée & digerée. Mais qu'est il de necessité que ie m'estende en contemplations estranges ? n'auons nous nostre cité Chrestienne, qui nous admoneste en cecy ? Ne lisons nous en toutes pars estre requise la conionction d'vn à vne ? Voire mesmes encor' que les secondes noces fussent admises de droit diuin, & humain, si ne se trouuerent elles iamais si agreables, ny à Dieu, ny aux hommes, que les premieres, pour ceste communication corporelle distribuée en plusieurs lieux. Aussi quant Adam entra en ce monde, Dieu ne luy bailla il sans plus vne femme, laquelle il voulut tirer de ses os, pour nous aprendre, & certifier de l'incroyable amytié que deuons porter à noz femmes ? iusques à nous commander habandonner pere & mere (ausquels neantmoins tout droit de Nature nous ordonne obeissance) pour adherer l'vn à l'autre. Et pourtant il me semble, seigneur Phi-

les Ciniq aprimet la comunaute des femmes

lopole, qu'à tresgrand tort nous voulez vous frustrer de ceste extreme amytié d'vn à vne, laquelle Dieu a tant, & tant, non recommandée, ains commandée. I'enten bien que sus ce pas m'allaguerez, là estre faite mention de mariage, & noz propos prendre leur cours de l'Amour simple: mais pour le moins vous auise-ie, que là ou pretendez, en l'opinion que soutenez encontre ma Damoyselle, vous murer de quelque vmbre de vertu, se trouuera en la sienne vne plus vraye & naiue ymage du diuin, qu'en la vostre. Ce neantmoins si fault il que ie vous die, que c'est à mon grand regret (& Dieu m'en soit pour tesmoin) qu'il faille que nous constituyons vne double espece d'Amour, l'vn gisant au mariage, l'autre dehors.

Deux especes d'amour

Le motif des troubles de mariage.

Au temps premier que tous mariages s'exploitoient souz vn mutuel Amour, ainsi que Dieu l'ordonna, n'estoit ceste distinction entre les hommes: mais quand par vne corruptelle de temps commencerent à forligner, adoncques aussi commença ceste difference d'aymer. Ce fut en l'introduction des douaires, lors que les legislateurs, d'vne assez mauuaise consideration, pour inuiter les hommes à ceste conionction reciproque (ou neantmoins estoient natu-

relle-

rellement enclins) les establirent es Republicques. Car pour ceste mesme raison, furent contrains ordonner infinies loix aux adulteres: D'autant que cognoissans le mal, ou par leur indiscretion estoient tombez, pour auoir priuez les mariages en partie de leur acoustumée amytié (au suplement de laquelle auoient inuentez les douaires) leur fut necessaire, pour entretenir au moins mal qu'ils pourroient, leur Repulicque ia deprauée, trouuer nouuelle medecine: Qui fut la cohercion de ceux qui enfraindroient telz mariages, bien que par leurs constitutions, ils les eussent renduz corrompus. Et qu'il soit ainsi que ie dy, vous le trouuerez aueré par la republicque de Sparte, en laquelle ce bon legislateur Licurge, n'establit aucune loy de l'adultere, pour ne le rendre à ses citoyens cogneu. Mais qui leur rendoit non cogneu? estoit-ce que les aiguillons de Nature ne tombassent en leurs espritz, aussi bien qu'en l'entendement de tous peuples? Non, non, ie vous auise messieurs, ains ceste excellente ordonnance sans plus, par laquelle ce grand legislateur & Philosophe, deboutant les dotz de sa Republicque, voulut les mariages se paracheuer par vne seule & cordiale amytié.

Licurge n'ordonna aulcune loy contre l'adultere.

Ainsi ne se fault-il esbahir, si ceux qui pour le iourd'huy se celebrent, se brassans seulement souz vne attente d'argent, se trouue ceste difference en Amour: au grand interest bien souuent, & preiudice des maris, qui pour ne s'estre adressez à leurs vrayes & entieres moytiez, voyent souuentes-fois leurs femmes, s'adonner à celuy qui semble que les cieux luy ayent des le commencement destiné. Or ou tend donques tout ce discors? ie veux dire que si en mariage (qui pour le iourd'huy ne se fait que par appetence du bien) lon estime se deuoir garder loyauté, non moins deuons nous faire le semblable hors mariage, voire & à l'endroit de la Dame mariée, si parauenture il eschet que celle part, nostre affection se transporte. Quoy? si ie disois d'auantage, serois-ie de vous repris? car on ne me sçauroit faire entendre, que le lien des loix Ciuiles puisse plus que celuy des loix de Nature: Et toutesfois ie ne passeray plus outre, ains me restraindray en cecy. Vous auisant seulement que celuy qui d'vne vraye & non fainte Amour, s'est voué en quelque endroit, se doit porter, voire se portera enuers toutes autres Dames, pour le regard de la sienne, plus que ne fit Xenocrate (dont noz propos preignent

gnent

gnent leur cours) enuers la bonne Dame Phryné. A l'heure Philopole, plus pour esueiller la compagnie, que pour autre occasion (toutesfois d'vne assez bonne grace) luy respondit. Ie voy bien, seigneur Monophile, qu'en nous se trouuera verifié le commun dire, c'est qu'vne fable attire l'autre. D'autant que plus vous auancez, & plus me semonnez à vous respondre, non seulement au poinct duquel a pris fondement ceste presente question, mais aussi en beaucoup d'autres: ausquels si ie voulois entrer, ie crains que vous & moy nous missions à nostre ayse en vn bourbier, duquel l'issue seroit par trop difficile. Si ne demeureray-ie pour ce coup muet en chose si fauorable. Et combien qu'il semble que les passages de mariage, qu'ores auez mis en auant, pour rendre vostre amytié d'vn à vne plus authorisée, ne concernent gueres noz propos, si vous satisferay-ie en cest endroit si ie puis. Ie m'auoysine, dites vous, d'vn Mahommet, qui aprouua plusieurs femmes en mesme temps, ou bien d'vn ancien Cinique, qui voulut toutes les femmes estre communes. Laißons leurs noms, ie vous suply, par le moyen desquels me voulez rendre odieux. Car qui vous a apris, seigneur Monophi- Contre la loyauté.

le, le mariage d'vn à vne estre meilleur, que celuy d'vn à plusieurs, si non la loy? laquelle neantmoins, si par maniere de dispute il nous est loysible mettre hors (comme sont noz pensees libres) estimez vous, que ce dernier mariage ne se munisse de deffense, tout aussi bien que le vostre? Car si entre tous animaux Nature voulut créer le seul homme, vray sociable, nous apre nant (pour entretenir ceste humaine societé) nous reunir l'vn à l'autre, me vouldriez vous ores nier que l'vnion ne soit plus grande, d'vn seul auecq' plusieurs, qu'auecq' vne seule femme? Toutesfois, seigneur Monophile, ie ne suis de ceste opinion. Car outre que nous en auons loy escrite, qui en cest endroit nous lie & la pensee & la parole, à dire le vray, l'vnion de telz mariages demeureroit imparfaite. Pource qu'en ceste maniere, se trouueroit l'homme auantagé au desauantage de la femme: car estans reciproquement tous enclins aux aiguillons naturelz, qui seroit celuy de nous, qui pourroit iamais vacquer au contentement d'elles toutes? Ainsi seroit ceste vnion defectueuse, non toutesfois despourueue d'aparence & superficie de raison. Mais quel besoin, de nous estendre aux mariages, auecques lesquels no-

stre

ſtre diſpute n'a rien commun, ſinon d'autant que ne pouuant mieux verifier voſtre belle loyauté, vous eſtes voulu d'iceux ſus le commencement ayder, & toutesfois recognoiſſant voſtre faulte, ſus la fin de voz propos, les auez habandonnez, vous rengeant contre leur party. Car quant à ce que m'auez mis ſus, de la communion des femmes: ie n'aprouue pas, ſeigneur Monophile, la communion (en laquelle toutesfois ie me pourrois remparer, non d'vn Cinique ſeulement, ains d'vn Stoique, de tous ces peuples iadis appellez Maſſagetes, & encor parauanture d'vn Platon) mais en ſuis autant eſlongné, comme vous par voſtre opinion, vous en rendez aprochant. Que pretens-ie doncques ſouſtenir? C'eſt que beaucoup plus eſt pernicieux en vne Republicque, celuy qui prend ſon adreſſe à vne Dame mariée (comme eſtimez) pour en faire ſon propre & particulier, & plus voyſin de ces folaſtres Ciniques, que l'autre qui ſans arreſt prend ſon vol en tous lieux, ou le vent luy donne en queue. Choſe que ie me prometz vous monſtrer, & par ce moyen i'eſpere, que vous meſmes, vous impropererez le tort, qu'à treſgrand tort me donnez. Or de ſouſtenir ſimplement, qu'il ſeroit bon que les

femmes fussent communes (comme estimoient ces Ciniques) on sçait que ce sont propos : ny plus ny moins que ceux, qui se rompent le cerueau à disputer, & sçauoir si la communauté des biens seroit plus profitable au genre humain, que la diuision, que pour le iourd'huy obseruons. Car quel profit est-ce de mettre en controuerse, vne chose qui ne peut tomber en vsage ? Ce neantmoins ce sont trouuez plusieurs gens, desquels es vns pleut la communion des biens, es autres celle des femmes. Mais auant que passer plus outre, ne fut plus estimée celle communauté de biens, en l'ancienne Republicque des Lacedemoniens, ou les furtz & larrecins furent permis, qu'en Rome, en laquelle les larrons furent puniz ou au double, ou au quadruple? Ie ne sçay pas qu'en iugerez: mais de ma part il me semble, que tout homme de bon iugement, en ce condescendra à mon dire. Donques descendons maintenant des biens aux femmes (qui semblent auoir quelque simbolisation de l'vn à l'autre) & ainsi trouuerons nous, à laquelle des deux Republiques se rend vostre opinion plus conforme. Vous aprouuez la loyauté, & mesmement voulez qu'vne femme mariée s'adonne à son amy seul: n'est-ce à l'imitation

tion d'vn Licurge, vouloir par vn occult larrecin pratiquer à soy vne chose, qui neantmoins apartient par loy à autruy? Voyez quelle confusion vous mesmes (sans y penser) introduysez, ne laissant rien particulier aux hommes, sinon celuy ou vostre naturel vous pousse. Et apres auoir gaigné vne Dame, persistant non à la loyauté que dites, ains à vne sotte opiniastreté, voulez qu'à tousiours mais vous demeure. A mon iugement, seigneur Monophile (outre cest erreur de communion, ou estes inaduertemment tombé) comprenez vous assez mal l'ordre de toute Nature. Car si toutes choses de ce monde ont leurs saisons, esquelles successiuement tombent de l'vne à l'autre, n'est-ce, par mesme moyen, raison, qu'estans paruenuz au but ou pretendons, cedions nostre lieu à vn autre? Si les quatre saisons de l'année se trouuoient en ce different, que l'vne s'estant emparée de nous, ne voulust (son terme expiré) donner sa place à vne autre, comme le printemps à l'esté, l'esté à l'autonne, & l'autonne à l'hyuer, n'estimeriez vous s'aprocher toute la ruine du monde? Il fault par influence celeste, que chaque chose preigne sa vogue: & voyons mesmes, les bien grandes Monarchies estre tom-

bées d'vn peuple à autre, par vne entreſuite des choſes, & d'vn Aſſirien au Mede, d'iceluy au Perſe, puis au Grec, puis au Romain, & encor de rechef au Grec. De maniere qu'à tort vous penſeries vous propoſer vne eternité en ce monde, ny vne volonté perdurable, tant que reſterez ſus la terre. Car ne le permet Nature, laquelle pour nous aprendre, combien luy eſtoit agreable ceſte grande varieté, ſe vouluſt diuerſifier en cent milions de ſortes, pour noſtre vſage. Et non ſeulement es choſes qui concernoient noſtre vſage: mais en infinies autres mutations, dont elle s'eſt reſerué le nombre. Et voions meſmes celle premiere ſuſtance, laquelle Dieu ſe progetta rendre en ce monde incorruptible, prendre neantmoins diuerſes formes, ſelon le progres du temps. Et vous, ſeigneur Monophile, mal recognoiſſant la Nature, ains quaſi la deſpitant, voudriez touſiours demourer vn.

D'auantage quelle profeſſion d'honneur & louange faites vous, quand iuſques là abaſtardiſſez voſtre eſprit, qu'aiant pratiqué vne Dame, ne vous oſez auenturer à plus grande entrepriſe? Vraiement touſiours eſtimeray-ie en vn homme, la vigilance, qu'il peut mettre en la conqueſte d'vn tel butin: Mais auſſi l'auoir

con-

conquesté, demeurer si peu hardy, de ne se hazarder à plus hautaine victoire, me semble le fait d'homme peu vaillant & magnanime. Pourquoy doncques sera l'homme si aneanty, qu'il vueille terminer son esprit en vne seule, veu que plus il en conquerra, & plus demourera en reputation & estime ? Si Alexandre se fust seulement proposé, se maintenir dans ses fins & limites, fust-il iamais paruenu à ceste vniuerselle Monarchie ? Mais quoy ? encores n'estoit il content, ains vouloit employer ses victoires à entreprises plus hazardeuses, si par puißance humaine, eust sçeu excogiter plusieurs mondes. Außi vn bon cueur est trop grand, pour se contenter de bien peu. En quel mespris est doncques celuy qui borne sa gloire d'vne seule, sans se deliberer de l'estendre vne autre part ? Iamais ie n'improuueray en telles choses, entreprendre vn peu librement sus les terres & marches d'autruy: mais se l'aproprier à iamais, il me semble que ce seroit nous oster vne trafique & commerce entre les hommes, pour vn commun entretenement de ceste humaine societé. La fable ne vous est incogneue, que cest ancien Orateur proposa au peuple Romain, pour le reunir & lier auecques les Senateurs,

lors qu'il leur representa l'humain corps, lequel sans doute prendroit fin, san vn ayde mutuel & trafique, que les membres ont l'vn en l'autre. Ainsi furent en toutes Republicques introduytes les venditions, emptions, locations, & d'abondant les prestz, empruntz, & precaires, sus lesquelz sans plus ie preten me fonder. Et voire en telle maniere qu'en recognoissance du bien que ie reçoy, les maris d'vn autre part, reçoyuent mile courtoysies & gratieusetez de moy, desquelles autrement ne seroient participans. Car pourquoy? la raison ne veult-elle pas que tout ainsi que familierement i'emprunte sus eux pour vn temps, aussi pour le moins, en recognoissance d'vn tel bien, ie leur en sache bon gré? Ou vous autres qui mettez toute vostre estude à vous rendre à vne seule, tout le plaisir que receuez, est la brefue mort & depesche d'vn pauure & innocent mary. Ne cognoissez vous doncques à l'œil, quelle perturbation introduisez par vostre raison, acomplissant voz larrecins d'vn homicide: au contraire quel bien & vtilité ie vous aporte par la mienne motiue d'vne plus grand liaison & vnion entre les hommes, que les loix mesmes par leurs menaces & commendemens. Philopole

lopole aiant donné fin à son propos, ce ne fut sans grand' risée de toute la compagnie. D'autant que tout ce discours s'estoit trouué acompagné d'vne si naiue gayeté, qu'on ne sçauoit s'il parloit seulement pour plaisir, ou bien que ainsi il l'estimast. Au moyen de quoy Charilée, n'aiant encor' acheué son rire : Vous estes grand guerroyeur & conquerant, seigneur Philopole, dist elle, & par auenture plus grand que cestuy Alexandre, duquel vous dites imitateur, i'entens es prouesses, esquelles voulez apliquer vostre esprit : Lesquelles neantmoins abastardissez en partie par le fait de marchandise, que sus la fin de voz propos vous vantez excercer parmy voz braues entreprises. Et crains qu'elles ne vous soient non plus honorables, qu'à celuy qui de noble deuient marchand. Mais auisez, seigneur Philopole (& m'en croyez) estant si hardy trafiqueur qu'empruntiez à si hault interest que lors que serez en ce degré de mariage, il ne le vous faille payer auecq' vne vsure illicite. Car ainsi le voit on eschoir iournellement : aussi est-ce, ce que lon dit: qu'il ne fault faire chose, dont lon n'attende le semblable de quelque autre. Et pour vostre regard, seigneur Monophile, combien

que ie n'eusse en deliberation m'entremettre en vostre querelle (vous voyant tenir mon party) ains vous la laisser poursuyure à vous deux selon vostre bon plaisir: si est-ce que ie crains que, vous acordant tout le reste, ie ne me rende des vostres, en ce que desirez nostre Amant se maintenir d'vne parfaite loyauté enuers la Dame mariée. Si vous eußiez dit que le mary eust deu se porter enuers sa femme, d'vne integrité telle qu'il la desire en elle, vous n'eussiez esté en celà par moy desdit. Mais qui vous acorderoit, que celle qui est ia en ce nœu de mariage, doyue porter respect & reuerence à autre homme, qu'à celuy auquel si non Nature, pour le moins les loix ciuiles l'ont liée? Et ne luy estant permis franchir telles bornes, qui sera celuy si hardy, qui ose auecq'vous maintenir, qu'elle doyue auoir aucun esgard de loyauté enuers les autres estrangers, ausquelz elle ne doit porter qu'vne amytié generale? Car encores qu'il y ait aparence de contenter ceste affection, par ce que Nature nous y encline, si la fault-il moderer, puis qu'ainsi il a pleu aux loix: & né fust-ce que pour vn entretien politique. Autrement introduyrions vn grand Chaos, ne pouuans discerner souz l'ombre de ceste

ceste amytié mutuelle, auquel se deust attribuer la femme, ou à celuy qui ayme parfaitement n'estant mary, ou au mary qui seulement s'est induyt prendre femme pour ocasion d'argent. Si n'en sera il ainsi de mon consentement : car encores qu'au mary n'y ait toutes les choses, pour lesquelles on peut estre attrait à l'Amour, si le doit la femme aymer seulement, d'autant que c'est son mary. Et à mon auis ne trouueroit icy lieu, la subtilité de celuy, lequel aiant induyt vne femme à confesser, que plus luy agréeroit le beuf, la maison, le champ de son voysin, s'ilz estoient meilleurs que le sien, voulust succeßiuement conclure (la pensant auoir encheuestrée dans ses rethz) que plus elle aymeroit son voysin, s'il se trouuoit de meilleure paste que son mary. Certes il erroit grandement pour la diuersité de raisons. Car la femme, bien que celuy auquel elle est pourueue, ne soit riche, bon, ny beau comme tous les autres, ou que sans aucune amytié se soit aueques luy conioînte, si se doit elle en luy seul temperer & refrener : Et aproprier sur ce la response que fit vne bonne matrone de Rome à son mary, lequel se courrouçant contre elle, pour autant que par vn si long espace de temps, auoient ensemblement

Comparest

vescu, sans toutesfois l'auertir d'vn vice d'haleine, qu'on luy auoit en compagnie reproché. En bonne foy mon amy (respondit elle) ie pensois que tous les autres vous ressemblassent en cest endroit: ainsi fault il que toute femme n'imagine dans soy mesme, plus grãde beauté ou bonté qu'en la personne de son espoux. Voire que si d'auenture il eschet, que par aueuglée concupiscence se rende en ceste part retiue, si doit elle neantmoins prendre conseil de raison, pour corrompre, non ce à quoy sa Nature, mais sa desordonnée volunté la pousse & incite.

Autrement, si vostre dire trouuoit lieu, le pourroit on adapter es autres choses iniustes, quand par vn sot mouuement elles nous retournent à gré? Chose toutesfois qu'il ne fault iamais permettre: & nous ont esté baillées les loix pour nous seruir d'vne bride à noz concupiscences charnelles, lesquelles nous ne pourrions bien souuent maistriser, sans la crainte que nous auons d'encourir punition. Et pour ce fut aprouuée es Republicques la cohertion des adulteres, pour ceux qui delinqueroient contre les statuz de mariage: seulement pour obuier à ceste fragilité humaine, & non pour la cause qu'imposez aux douaires, lesquels tant s'en fault qu'ils

trou-

troublassent les mariages, qu'au contraire leur donnerent acheminement. Quoy? si ie vous monstre, seigneur Monophile, par raisons presque inuincibles, qu'ils ont esté necessaires pour l'entretenement de ceste societé humaine, & par vne bien bonne & meure deliberation, ne me confesserez vous, encore que pour la seule consideration du dot se fust commencé le mariage, qu'il ne fault pourtant l'enfraindre en aucune sorte ou maniere? Ie ne dy pas que si estions en cest aage doré, auquel fut la premiere institution de mariage, ie ne trouuasse vostre dire tresconforme à la raison: & que tant seulement deurions nous lier auecq' noz femmes en leur faueur, sans aucun autre respect. Par ce qu'en ce premier temps n'estoient les gens opressez d'vne telle varieté d'afflictions & pauuretez comme sommes pour le iourd'huy. D'autant que sans aucun labeur & peine, viuoient au bon plaisir de la terre, qui non encores coustumiere ny lasse d'aporter fruitz, ne vouloit estre cultiuée, comme depuis l'a requis. Au moyen dequoy, sans aucun discord auoient toutes choses en commun, rien n'estoit distinct ny separé l'vn de l'autre. Et partant leur estoit-il loysible en telle affluence de biens, prendre femme seu-

Pour les douaires.

lement à leur plaisir, & telle que bon leur sembloit. Ainsi que voyez, pour le present, grandz seigneurs, qui ont puissance de nourrir & entretenir leurs femmes. Mais quant à nous, ausquelz Nature n'a esté si prodigue à departir & eslargir ses biens & thesors, il me semble qu'encores nous auroit elle bien mal pourueuz d'entendement, si sans autre consideration que de l'Amour, entrions en ce lien de mariage. Ne fault-il viure auecques sa femme? Quand ie dy viure, i'entens s'entretenir moyennement en son estat, soy alimenter, nourrir enfans & sa famille, se secourir aux maladies qu'il n'en vienne inconuenient: & de toutes telles peines le seul fais regorge au mary. Car ainsi l'a ordonné ce grand & souuerain Iuge du Ciel par vne grand' preuoyance. Voulez vous doncq' ruiner vous, & toute vostre maison, par vne vaine & sotte opinion qu'aurez emprainte en vostre esprit, & poßible au plus grand tort du monde? Si en celle Lacedemone, par vous en voz propos alleguée, eust esté le peuple si deprawé comme estoient les gens de Rome, lors que par leurs sages Iurisconsultes les douaires trouuerent lieu: ie croy que cestuy Licurge, entre tous bons Legislateurs tant estimé, n'eust vsé d'vne

moindre

moindre sagesse & prudence enuers ses Lacedemoniens, que les autres Magistratz enuers tous les autres peuples. Car le Legislateur est à l'endroit de ceux qu'il veult former & instituer, ainsi que le bõ medecin à son malade, auquel souuent permet vser de mauuaises viandes, pour luy donner goust des bonnes. Et s'il le vouloit tant restraindre à vne obseruation de ses estroitz preceptes & regimes, plus tost luy aporteroit mort que santé. Ainsi se conformans bien souuent les Legislateurs aux volontez de leurs suietz, est necessaire leur permettre choses mauuaises, en vne deprauité & corruption de meurs, pour les acheminer aux bonnes. Comme voyez aux douaires, lesquelz pour ceste raison ont esté trouuez necessaires au mariage, qui n'est qu'vne commune societé. Et si entre marchans est permis pour entretenir leur trafique, que l'vn parfournisse aux frais, en contre-eschange de l'autre qui preste son industrie, que deuons nous estimer en ceste association d'homme à femme, en laquelle (comme ores ie vous disois) tout le fait de ceste humaine pratique depend du cerueau de l'homme? En bonne foy, seigneur Monophile, il seroit tresmal seant & conuenable (encores que ie parle

au desauantage de mon sexe) que ce double fais & fardeau regorgeast dessus vous autres (i'entens que prestassiez voz peines, & aportassiez les escus) & qu'à la seule femme fust delaissé le contentement & plaisir, sans aucune solicitude, que celle ou voluntairement elle se voudroit adonner. Ne voyez vous doncques par ce peu que i'ay deduit, comme par vn grand auis fut besoin que les douaires eussent leur cours aux mariages? Et estans ainsi necessaires, si ne fault-il toutesfois par vne abusiue Nature, que l'homme ou la femme (transgressans tout ordre de droit) pretendent violer les loix de chasteté ordonnées es mariages. En cest endroit finit Charilée, quand Monophile non content, luy repliqua. Ce propos tombe fort bien en vostre bouche, ma Damoyselle, toutesfois n'a pas long temps, me trouuant en compagnie de braues gens, ou s'esmeut telle question que celle qui à present s'offre, quelque vn ayant discouru toutes les mesmes raisons que nous venez de proposer, se rencontra vn gentil-homme de bon esprit, lequel ayant longuement presté l'oreille à ce discours, ne le voulut laisser passer sans luy donner quelque attainte, que ie suis trescontant vous reciter sus le champ,

puis

puis que l'occasion le requiert. Ie troune (dist il, repliquant à celuy qui auoit tant parlé) vostre dire fort bon: & encor le trouuerois-ie meilleur, nestoit que l'Amour est par dessus tous voz statutz & ordonnances humaines. Et sçauez que la ou Nature parle, il fault que la loy se taise, mesmes lors qu'elle y contreuient. Qu'ainsi soit, à vostre auis sçauroient toutes noz loix mondaines, par toute leur grand puissance, tant que residons sus la terre, desnouer la proximité de parentage que nous auons l'vn à l'autre? Par auenture trouuerez vous, que pour aucune faulte ou delict, nous frustreront quelquefois du droit, qui sembloit nous apartenir, au moyen de la parentelle: mais non de la consanguinité dont nous sommes ensemblement des nostre natiuité coniointz. Par ce que Nature seule & non les loix y ont ouuré. Ainsi en vn mariage, qui seulement souz ombre de douaires s'entreprend, ne pensez point messieurs, que la loy qui l'ha ainsi permis & toleré, ait peu en aucune sorte desuoyer le cours de nostre vraye Nature. Non point que ie voulusse ouurir vn tel Chaos es Republicques qu'on penseroit: l'obeissance & residence est due aux maris par vne obligation ciuile: mais par vn

Des mariages qui se font seulement pour argent.

lien naturel la ſinguliere amytié que nous portons à noz amys. Et croy meſmement que les loix (encore qu'elles n'en ayent rien à l'ouuert determiné) n'ont ce neantmoins eſté taiſiblement mal contentes de telles amytiez reciproques. Car ſi iadis (comme encores pour le iourd'huy) elles ont touſiours excuſé, en la chaude colle, executer la vengence en celuy qui nous outrageoit, iuſques à commettre meurdre (autrement bien puniſſable) pour l'occaſion ſans plus d'vn naturel apetit, qui nous induit à ce faire : que deuons nous eſtimer de l'Amour, lequel (n'eſtant que la meſme Nature) nous contraint, contre noz volontez bien ſouuent, à aymer en aucuns endroitz? Et poßible que la peine des adulteres (ſeul & vnicque remede des mariages) ne fut à l'encontre de ceux introduite, qui d'vne affection violente vouent leurs cueurs à vne Dame, ains pour ces petis mignons & muguetz (qui quaſi d'vn propos deliberé à tromper) preignent leur adreſſe en tous lieux, ny plus ny moins que de ceux, qui d'vn guet à pans ſe vangent de leurs ennemis. Ainſi comme peut eſtre trouuerez aueré en vne republicque d'Athenes, en laquelle pour vn temps (ſi quelques autheurs dient vray) eſtoit

permis

u athenes
i femme ne
[illegible] confe
oyr de son mari
y estoyt permis
ayder dung aultre -

permis à la femme, ne pouuant conceuoir de son mary, susciter sa generation en vn autre sien affectionné, moyennant que le fruit qui en naistroit fust estimé du mary. Or à vostre auis s'en trouuoit la Republique plus troublée pour celà? Non ie vous asseure messieurs, ains en demeuroit cent & cent fois plus en son entier. Par ce que satisfaisans à leurs ordonnances ciuiles, contentoient par mesme effet, celles que la seule Nature (sans autre chose) leur aprenoit. Non pourtant que ie ne fusse plus ayse, que desracinant de nous ceste opinion de douaires, seulement entrassions en ce ioug de mariage, par une seule amytié, pour nous oster toutes telles occasions. Car quant à ce que lon pourroit maintenir, auoir esté necessaires pour vn estat politique, tant s'en fault que ie le croye, qu'au contraire ie pense estre le seul fondement de toutes les perturbations (au moins de la plus grand' partie) qui viennent aux gens mariez. Dites moy, ie vous suply, d'ou depend cest entretenement, sinon d'vne amytié reciproque, que nous nous deuons l'vn à l'autre? Laquelle fut exterminée par ceste inuention malheureuse. Car si peut estre il eschet que portant bien bon Amour, à vne fille de basse estophe, par vn

mouuement Naturel ie m'acompagne d'elle en mariage, ne dira soudainement ce peuple, en ce par moy auoir esté commis vn exemple de vraye folie? ne m'abhorreront mes amis? ne me fuiront tous mes parens? Comment? (diront ils) luy qui estoit de noble lignée, & si bien aparenté, s'estre mis en lieu si bas (voyez de grace que peut ceste impreßion de douaires) & nonobstant ne cognoistront qu'en ce auray trouué mon paradis, ou en vn autre serois tombé en vn enfer: Car & l'vn & l'autre sont compris souz ce nom de mariage. Mais si par vne auidité d'auarice ie m'adresse à vne Dame fort opulente en biens, verrez à l'instant ceste aueuglée ignorance, me louer, estimer, congratuler de ce qu'elle estime tout mon bien, qui est mon extreme dommage. Il a beau viure (dira ce sot populace) sans prendre peine, son mariage est de quinze à vingt mille liures. Mais dira l'autre vn peu plus sage & accort: Si ne vouldrois-ie pour tous les escus de ce monde (bien que ie soye pauure & chetif) auoir espousé telle femme pour viure en telle peine & seruitude. O temps! ô meurs doncques trop deprauées, ausquelles il fault que l'argent vsurpe le nom de mariage, & la conionction des personnes soit apellée seruitu-

seruitude. Or qui cause tel malheur? N'est-ce l'auarice, à laquelle noz ancestres ouurirent la porte, lors qu'ils admirent les douaires? Et puis esmerueillez-vous & debatez, auecq' vne infinité de voz plus subtiles raisons, si vne Dame, froissant la porte de voz loix, outre son acoustumé mary, trouue bien souuent vn amy, & le mary au reciproque, ioue semblable personnage enuers sa femme. Car si (comme voulut en sa Republique de Sparte ce droiturier Licurge) vn chacun s'adressoit à celle ou reposeroit son entiere deuotion, osterions toutes les peines & trauaux, que voyons ce iourd'huy regner entre tous les humains. Qui seroit beaucoup meilleur, que non ceste commodité que vous, mon Gentil-homme, ores nous auez alleguée de l'administration de famille. Ce n'est pas le tout, ce n'est pas le tout, messieurs, de trouuer voye aux mariages, si vous ne les associez d'vne mutuelle amytié. Et ne seront oncques les citez heureuses, tant que reprenans la route de noz premiers ancestres, establissions noz mariages sus vn cueur, par le moyen duquel, & non autrement banirons non seulement tous les deffaux de telles conionctions, ains mesmes d'vne Republique: laquelle ne tendant,

qu'à perpetuelle concorde, à peine qu'elle en puisse iouir, se trouuant entre l'homme & la femme simulation secrete au lieu de vraye amitié. Et s'il est ainsi que de ceste copulation maritale, soit prouenuë à la file, ceste vniuerselle police (par ce que du commencement n'estant le monde que diuisé en l'vnion de deux personnes, multiplia du depuis petit à petit, en vilages & villes closes) certes estant le fondement de telles liaisons corrompu, aussi fault necessairement que l'edifice soit ruineux. Et à dire le vray, ie croy que de ceste corruption des mariages (qui sans plus se font pour argent, estans l'homme & la femme au demeurant mal conformes) vient la cause, pourquoy nous verrons ordinairement, tant d'inimitiez & rancunes entre les freres & sœurs: d'autant qu'estans composez d'humeurs diuerses & non acordantes, il est difficile qu'entr'eux, non seulement ilz acordent, mais aussi bien souuent en eux mesmes se treuuent & sentent combatuz de deux diuerses qualitez & contraires, qu'ils empruntent des peres & meres. Or n'est-ce toutesfois icy le vray poinct ou ie preten, pour ne m'estre commise es mains la reformation de noz meurs: mais ie veux dire, que pour y donner vn

iour

iour ordre, & banir de nous ceste corruptelle de douaires, peut estre ne sera il hors propos à la Dame, s'estant ainsi mariée, auoir vn amy de reserue, auecq' eternelle asseurance de luy garder entiere foy & loyauté. A la charge de seruir aux autres d'vn bon & fidelle exemple, de ne se marier aux biens, ains à celles ausquelles l'amour les destine. A tant mit fin à son parler ce brusque Gentil-homme, auecques vn assez grand aplaudissement de toute l'assistance : pour ce qu'il n'y auoit aucun, qui y pretendit interest. Or ne sçay-ie si à bon esciant, ou en ieu il refera telz propos. Toutesfois, ayant longuement debatu, par vne infinité de trauerses, ses raisons en mon esprit, ie ne voulu tellement faire mon profit du sien, que ie ne me reseruasse la liberté de le desdire. Car quant à ce que si aspremant maintenoit, l'Amour passer toutes ordonnances humaines, vrayement fouruoyoit il fort en la question qui s'offroit : car qui seroit celuy si esblouy, qui ne cogneust à veue d'œil, le mariage n'estre ordonné par les humains, ains par establissement diuin, & inuenté par l'eternel, comme seul & vnicque moyen de la conseruation de nous autres? Ainsi d'aproprier chose si haulte à nostre humanité

fragile, ny auroit ordre, ains demeureray bien en ceste part cy des vostres, ma Damoyselle, non seulement eu egard à cest entretenement que vous nous auez allegué: mais aussi bien d'auantage pour ce que Dieu le commande, qu'il fault que la femme ne s'acommode à autruy qu'à celuy auquel l'eglise l'a liée. De sorte, qu'encores que l'Amour ne fust entre elle & son mary, si fault il se forcer soy mesme & contraindre son naturel, pour viure en eternelle paix. Toutesfois aussi s'il auient, que ce mariage soit du nombre de ceux, qui sont si deffectueux, que l'Amour ne s'y puisse mettre, à foy d'homme de bien, ma Damoyselle, ie ne puis que ie n'excuse, & ne trouue assez legitime, ce que disoit le Gentil-homme, de se ranger vers vn amy. Et ou le trouuerez mauuais, en premier lieu i'ay la Nature qui prend ceste cause pour moy: aussi ne me fauldra le mariage, lequel (au lieu de m'acuser) luy mesme s'il pouuoit parler, se feroit en ma faueur & à cause de moy, partie pour auoir esté par ce mary defraudé souz vne promesse d'argent, de son vray manoir & heritage, qui est Amour. Ainsi à bon droit pourra dire auoir esté contre raison vendu: Et si possible me contraignez moy-mesme prendre la

cause

cause en mon nom, sans apeller aucun garand. Ne voyez vous es Republiques bien ordonnées (puis que vous estes voulu ayder de l'ordre d'vne Republique) estre permis beaucoup de choses, par ce qu'il semble que la necessité le requiert, lesquelles toutesfois autrement seroient estimées mauuaises? Ie vous laisse doncques à penser le surplus, d'autant que ce passage me semble assez chatouilleux, mesmes pour les gens mariez. Or face Dieu, qu'ils ne soient en cest estrif: tous choysissans vne femme, que la Nature leur destine, & non que l'argent leur moyenne. Autrement s'ilz s'en trouuent mal, en remettent la coulpe sus eux. Lors Glaphire, qui pendent tout ce discours s'estoit tenu tout à quoy: A present, dist il, cognois-ie en nous verifié, ce qu'autrefois disoit le poete Horace, de trois personnages par luy conuiez à vn banquet, tous trois de diuers goustz, tous trois de diuers apetitz, & tous trois de difficile contentement: mais plus à mon auis le tiers. D'autant qu'au premier plaisoit le doux, au second l'aigre, & à cestuy, n'agreoit ny l'vn, ny l'autre, tant estoit de delicate complexion. Ie pourray possible en cecy le ressembler, voulant trouuer moyen entre les deux extremitez, que

ie voy si bien par vous debatues. Car à ce que i'ay peu aprendre de voz querelles (comme vn propos conduit l'autre) de l'Amour simple (ainsi l'auez vous apellé) estes descenduz au mariage. En l'Amour maintenez, seigneur Monophile, l'vnion de seul à seule, sans aucunement enfraindre le deuoir dont sommes obligez à noz Dames: & en l'Amour, à vous, seigneur Philopole, plaist le contraire. Et cest Amour, seigneur Monophile, permettez desborder aux mariées, bien que par droit de mariage elles ne nous touchent en rien: ce qui ne plaist à ma Damoiselle: en aßignez tout le deffault aux douaires, qui nous desnuent de l'amytié, qui en telz actes seroit requise, & voulez les mariages s'executer souz le tiltre sans plus d'Amour. Or quant à moy, meßieurs, entant que touche le premier poinct, ie ne presteray foy, ny à vous, seigneur Monophile, & moins encor' à vous, seigneur Philopole: non pour aucun desir que i'aye de vous contrarier, mais par ce qu'estans les iugemens des hommes diuers, vn chacun a loy de penser tout ce qui luy plaist. Et pour le regard du second, qui concerne l'affection maritale (de laquelle pour sa dignité ie suis deliberé parler, premier qu'entrer

trer en ceste seruitude d'Amour, que nous a-uez denotée) il me semble, seigneur Monophile, que combien que vous compreniez en partie le motif des troubles de mariage, si est-ce que trop bastissez vostre edifice sus Nature: Car de nous frustrer en tout des douaires, comme vous seigneur Monophile voulez, il me semble assez estrange: d'autant qu'encor' que nous n'en deuions faire conte clos ny arresté, ains qu'il soit seulement requis nous marier pour la conseruation de nous mesmes en nostre espece, si en deuons nous vser quasi comme d'vn ayde, & ornement pour l'auenir. La volonté doncques pourquoy nous entrons en ce lien de conionction mutuelle, est pour donner à noz futurs enfans, l'estre: mais les douaires, pour leur trouuer (& à nous aussi) le bien estre. Or fault il qu'en c'est endroit nous nous arrestions, & demeurions d'acord auecq' ma Damoiselle, qu'auoir aucun regard de loyauté enuers la Dame mariée, par autre que par le mary, n'est loysible à aucune personne. Car combien que les affections (comme celles de l'Amour) semblent estre infuses en nous par vne influence celeste, qui volontiers vsurperoit la domination sus nous, si doit elle estre refrenée par la raison,

qui nous fut baillée à la semblance de celuy qui domine sus tout le monde, par ce que tout ainsi que l'vniuers n'est qu'vn grand corps, auquel il semble que les autres tiennent le siege des passions: d'autant que ny plus ny moins qu'elles en nous, aussi eux par leur cours & confrontemens reglent en tout la bride de ce grand animal, que nous appellons le monde. Pour laquelle proximité, les Romains d'vne bonne grace donnans & aux astres & aux passions, communs noms, les apellerent indifferẽment, mouuemens. Et toutesfois encores que telles puissances soient estimées tenir en partie le gouuernement de ce rond, si est-ce que nous voyons le tout estre demouré en la main de celuy, qui (comme vne raison vniuerselle de ce grand corps) s'en est reserué la totale superintendence. Ainsi deuons nous dire de l'homme, lequel estant vn petit monde, composé en sa qualité comme vne ymage de l'vniuers, ores que bien souuent semble estre enclin, à quelques propensions naturelles prouenans (comme maintiennent quelques vns) de l'astre, souz lequel il est né: si constitua neantmoins Nature, vn trosne en son cerueau, auquel la raison presidant, domineroit en son petit regne sus ceste influence des cieux, qui sembloit

bloit le destourner de quelque operation vertueuse. Partant, encores que vostre Amour participe tant de la Nature, comme vous dites, si fault-il terminer noz actions en la loy: laquelle bien que selon vostre iugement ne corresponde à raison, pour quelque cause q̃i vous meut, si est-ce que la mesme raison vous aprend à y obeir. Pource qu'ainsi vous est commandé, par ceux qui peuuent vous commander. Ainsi estans les adulteres deffenduz, non seulement de ce temps, ains de toute ancienneté & memoire, ne fault qu'il tombe en noz pensees porter Amour à celles, que la loy voulut pour autruy destiner. Ce neantmoins, par ce que noz inclinatiõs naturelles sont si libres (comme vous, seigneur Monophile auez deduyt) resteroit seulement trouuer vne guyde pour conduire icy la raison, & obuier à ces deffaulx qui tombent es mariages, par l'occasion de ces Amours estranges, sus lesquels auez assez longuement discouru. En quoy vous & moy demeurerons encor pour ce coup differens: Par ce que pour y trouuer remede, voulez telles conionctions s'exploiter, par ce reciproque Amour, qu'estimez instinct de Nature, que les aucuns nomment en meilleur terme, passion: & au contrai-

re, ie pense telles affections vehementes ne deuoir tomber en mariage, ains l'amytié seulement, qui procede de la raison. Car si vous guidant par cest extreme Amour que figurez, pensez oster es femmes mariées, ces intemperances ausquelles pretendons remedier, aussi sera il necessaire que noz passions ne varient, & qu'estans transportez d'affection à l'endroit d'vne personne, tousiours demeurions fermes & stables. Ce que toutesfois nous voions ordinairement defaillir. Ainsi encores par vostre vehemente ardeur n'osteriez vous à la longue, des fantasies, ny des hommes, ny des femmes, ces defectuositez que trouuez. Et n'empescheriez que plusieurs qui ont l'esprit assez libre (que ie ne dye volage) ne peussent par vn trait de temps ficher aussi bien leur Amour en autre endroit, comme du commencement au vostre. Au moyen dequoy i'eusse troué bien meilleur, si pour garentir les mariages (chose que ie veux discourir, deuant l'Amour duquel nous parlions) & entretenir en ceste amytié & loyauté, les eussiez estimé se deuoir faire & commencer, non par ceste Amour dont parlez, qui est trop volage: mais par bonne & meure deliberation, par vn conseil pris d'vne longue main,

Qu'vn mariage se doit bastir sus bonnes meurs.

main: bref cognoiſtre premier qu'aymer, & entrer en ceſt indiſſoluble anneau de mariage. Et tout ainſi qu'vn bon gendarme, lors qu'il s'equippe, pour prendre la route d'vn camp ou il delibere faire monſtre de ſes forces & prouesſes, premier qu'acheter courſiers, les court, les picque, en fait eſſay par tous moiens: s'il y treuue quelque tare qui luy deſplaiſe, ne les prend: s'il les treuue bons, pour aucun grand pris qu'on les luy face, ne les veult laiſſer ſortir hors de ſes mains: Auſsi en ceſte breue courſe de vie, laquelle deliberons parfournir auecq' noz femmes, en toute conſolation, en toute ioye & plaiſir, me ſemble requis & neceſſaire contempler, non point d'vn Amour dont poſsible à la vanuole ſommes frappez, ains d'vn bon & ſain entendement peſer les meurs & conditions de la Dame, à laquelle nous voulons lier, conſiderer ſa parenté, ſa premiere nourriture des ſon enfance: car ainſi la choyſiſſant trouuerons moien de luy faire entretenir la choſe qui plus luy doit eſtre recommandée: c'eſt ſon honneur, qui eſt l'honneur, & gloire du mary, comme celuy du mary, eſt le ſeul honneur de la femme. Le gendarme examine ſon cheual auecq' ſi grande conſideration, duquel du iour à lendemain

ſe peut deffaire : & nous n'examinerons point noz femmes d'vn bon & meur iugement, auec leſquelles deuons eternelle reſidence & demeure iuſques à la mort. Nous liſons les mariages au temps paſſé, auoir pris diſſolution pour bien petites occaſions : Les vns auoir renõcez à leurs femmes, pour s'eſtre trouuées parmy les gens deſuoylées : autres, pource qu'elles s'eſtoient aſſiſes en vn ſpectacle au deſceu de leurs marys : autres, pour auoir eſté au baing publique. Telles gens, ſans point de faulte, auoient moyen ſe releuer des peines de mariage : mais nous eſtant auiourd'huy, tant par droit humain que diuin, ceſte liberté tollue, que deuons nous conſiderer à ceſte haulte entrepriſe, qui apres doit redonder, ou à noſtre extreme felicité, ou au cime de tout tourment & malheur ? I'ay ſouuent ouy dire du ſot peuple, que qui ſe propoſe mariage doit deliberer y entrer les yeux bandez : mais ſi i'auois autant d'yeux comme l'ancien Argus, ou comme le ciel a d'eſtoilles, me mariant, ne les eſtimerois ſuffiſans pour les y bien employer. Tant me ſemble choſe ardue & de haulte ſpeculatiue ce lien. Et ne trouuay oncques, à ce propos, bonne celle conſideration des anciens Romains, qui à douze ans permirent marier

les

les filles, & les hommes à quatorze: ayans seulement egard à l'habitude du corps, & non de l'esprit: & estimans qu'en tels aages l'homme & la femme se pourroient coupler ensemblement, pour la multiplication de ce monde. Ils permirent à l'homme aliener son corps, & à la femme du semblable en l'aage de quatorze & douze ans: & toutesfois en tous autres contractz, leur interdirent alienation de leur bien, deuant l'aage de vingt cinq ans. Ils disoient les mariages, en tout & par tout, se deuoir faire par vn seul consentement d'esprit: ce neantmoins les permirent en si peu de cognoissance & distinction du bien & mal, ny de ce qui leur agreoit. Car l'enfant (mesmement en tel aage) est comme le sion qui se plye en toutes sortes & à tous vents, & treuue tous obietz bons, selon que ses premiers mouuemes le guident. Et luy sembent plusieurs choses bonnes, lesquelles par succeßion de temps il desdaigne, abhorre, & a en contennement. Plus me plairoit, & cent fois plus me plairoit ceste institution de Platon, qui en sa Republique n'admettoit l'homme au mariage, sinon en l'aage meur, qu'il estimoit trente cinq ans, & quant à la femme, qui plus tost se meurit que l'homme, en l'aa-

ge de dix-huict à dix-neuf ans. Et si peut estre telle reigle vous sembleroit trop estroite, choysissez le temps en l'homme auquel le pensiez venu en plaine maturité, & alors qu'il peut ou doit auoir entiere cognoissance de ce qu'il pense luy estre profitable. Voylà la cause pourquoy noz Iurisconsultes voulurent, auecq' vn meilleur auis que celuy dont à ceste heure ie parlois, qu'aucun mariage ne se fist, sans le conseil des parens. D'autant qu'iceux enclins à nostre bien autant & plus que nous mesmes, ne nous voudroient adresser à femme, qu'ils n'estimassent nostre grand bien & honneur. Car si ainsi comme le prenez, seigneur Monophile, les mariages se font, c'est à dire par vn Amour, qui n'est qu'vne paßion interieure qui nous tourmente, encores que pour le commencement tel mariage ne nous retourne qu'à toute ioye & plaisir, si est-ce qu'aians attaintz à nostre desordonné desir, s'ensuiura vne eternelle penitence (derniere vlcere des plaies de nostre esprit) laquelle rongera de sorte l'entendement, que nous trou uans frustrez de ce grand plaisir que nous nous promettions en elles, nous trouuerons entrez au labirinthe de malheur, que nous mesme à nostre grande confusion, nous serons pourchassez.

sez. Vous aurez femme, ce vous semblera, à vostre plaisir, pensant trouuer tout contentement en elle : mais quoy? si elle est lubrique, si impudique, si desobeissante à vous, si iniurieuse, si mesdisante, telles facheries ne viendront elles en contrepoix de vostre fraile contentement? Si cognoissez vne fois qu'elle vueille diuiser & distribuer le plaisir, qui à vous seul est deu, ne trouuerez vous qu'à bon droit serez deceu de vostre vaine pensée, & que pour tout guerdon en porterez la repentance, qui estoit due à vne si temeraire legereté? Bien souuent vn doux baiser receu d'vne Dame, mettra en vous telle poison, & vne petite œillade vous causera plus de venin, que la veue du Basilicq : de maniere que vous trouuerez mourir sus piedz, pour ne pouuoir trouuer ouuerture à la mort. Or si pour attaindre & paruenir à l'acomplissement de vostre desir, entreprenez bastir auec celle Dame vn mariage si de leger, ne pensez-vous point vn iour vous en repentir à loysir? C'est vne chose naturelle, toutes choses prendre dissolution dont elles ont pris commencement. Les corps humains ont pris leur origine de la terre, en laquelle ils retournent : biens mal acquis mal definent: Amytiez commencées auec

ſi aſpres legeretez, ne ſont de longue entretenue ny durée : là ou celles, qui ſont apuyées ſus fondemens de Vertu perdurable & eternelle, iamais ne furent ruineuſes, que par la ſeparation du corps & de l'ame. Et telle doit eſtre l'Amour d'vn bon & loyal mariage, pour trouuer l'vn en l'autre perpetuelle beatitude. Car l'Amour, dont vous, ſeigneur Monophile, parlez, pour vn commencement eſt grand, voire en toute extremité, qui cauſe que la diuturnité n'en eſt longue: Celuy que ie deſcouure en mariage, encommencé par les moyens que ie dy, haulſe de plus en plus ſes æſles, & ſe treuue au dernier iour (auquel fault que l'vn de nous paye le tribut à Nature) plus grand cent fois que la premiere nuict en laquelle nous fallut ſacrifier à Amour, ſouz la conduyte du maiſtre des ceremonies Himenée. Et diray d'auantage (tant ſuis contraire à voſtre opinion) que c'eſt la choſe que l'homme doyue plus craindre, que de tomber en mariage es mains de celle, que par Amour il a longuement pourſuyuie. Car là ou lors faiſoit eſtat de ſerf & eſclaue, & pour tel ſe maintenoit enuers ſa Dame, au contraire eſtant lié de ce nœu non ſeparable, a toute ſuperintendence & domination ſus elle: à laquelle toute-

fois

fois elle ne se peut que par grande difficulté ranger, considerant la preeminence qu'elle auoit gaignée sus l'homme au parauant ce mariage. Ainsi ou par le passé se portoient vne amytié reciproque, tombent l'vn & l'autre en haines desmesurées. Par ce que tous deux veulent iouir de leur droitz :l'homme qui plus n'a cure du dernier poinct ou tant il pretendoit, & pour lequel tant se deguysoit, desire estre mary & de nom & de fait:la femme au contraire veult entretenir l'ancienne acoustumance de seruitude, à laquelle s'estoit cest homme (non encor mary) submis. Sans faulte quand ces deux differens de maistrise occurrent ensemblement, iamais ne se treuue concorde. D'abondant considerons si la femme au precedant le mariage a esté si sotte se soubmettre à la volonté de l'hōme, en quelles embles pourra elle de là en auant mettre son mary : quand auecques le temps refroidissant ceste inconsiderée chaleur, viendra remettre en sa memoire les priuautez dont elle aura vsé enuers luy, sans aucune obligation, sinon volontaire & legere : desquelle[illegible]rra soupçonner qu'enuers vn autre sera aussi prodigue & liberale comme enuers soy. Qui soit vray, nous voions iournellement auenir que

les choſes qui pour vn temps nous ſemblent bõnes, venans à maturité de conſeil, les trouuons auſsi ridicules, comme quelquefois les auions eues en eſtime : & en eſt la cauſe, qu'aueuglez de noz paſsions, ne pouuons en ce premier feu diſcerner le bien du mal. Rien n'eſt au fol impoſsible, transporté d'vn ardent deſir : & rien n'eſt au ſage poſsible du premier coup, iuſques à ce qu'auecq' longue meditation, il ait ſongé à l'entrepriſe qu'il braſſe. Rien n'eſt à l'amant impoſsible pour paruenir à ſon intention, mais ſa grande colere refroidie treuue en fin de conte auoir ſeruy d'vne grand' fable & riſee à tout le peuple. Et quand il à à ſon commandement la choſe que plus il apetoit, lors commence il à chanter autre chanſon, & cognoiſtre que pour rien s'eſt tourmenté l'eſprit, & pour vn poinct, de peu de merite parauenture pour ſon regard, & toutes-fois grand, pour le reſpect d'vne femme, qui en ce fonde & conſtitue le deuoir de ſon honneur. Or ne cognoiſt il & reuolue telle choſe, premier que par pluſieurs prieres [illegible] rendue la femme en ſa pleine puiſſance : mais quand il en entre en cognoiſſance (comme eſtant en ce mariage) adoncq' repute ſa femme plus que folle, pour s'eſtre ainſi habandon-

bandonnée à sa mercy, au precedant aucune obligation, & que par mesme moien se pourra à autres prostituer. Qui sera vn tel tourment à tous deux, que mieux leur vauldroit ne s'estre iamais mariez. Parquoy il me semble beaucoup meilleur (& possible en ce ne seray-ie de vous desdit) establir son mariage sus vne bonne information de meurs & conditions de vostre femme, qui vous donne contentement à tousiours-mais, que sus vn bref et passable plaisir, qui puis apres vous retourne en vn plus grād martire & desplaisance, que le commencement n'en auoit esté ioyeux. Et estant ce mariage ainsi fondé, ie m'asseure que l'homme en receura tant d'ayse, que ce seul plaisir estrangera de luy tous autres. Car pour le regard de la femme, bien seray-ie semblablement d'auis, que les parens d'elle ne choysissent vn homme seulement d'or. Et remetz icy en memoire vne galante responce de ce braue Themistocle, quand il dist que beaucoup plus aymoit marier sa fille à vn homme souffreteux & necessiteux d'argent, qu'à de l'argent, qui eust affaire d'vn homme. Car à bien dire, sans comparaison aucune, plus louable est le pauure petitemēt acquestant, que le riche & opulent, extreme-

ment desfpenfier. Ie ne veux doncques que le pere foit fi mal confeillé, de mettre en lieu fa fille, finon ou la vertu le guydera, ny qu'à la difcretion d'elle fe reigle & conforme aucunement. La friande encore trop imbecile, non fçachant difcerner fon bien : pour auoir vne fois deuisé auecq' quelque flagorneur, pour chofe de ce monde ne le vouldra habandonner: mais helas! ne nous fert en cecy d'vn oculaire exemple la Medée qui laiffa pere & mere, & le meilleur de fes eftatz pour fuyure vn defloyal Iafon? n'en auons nous bon tefmoignage par l'Oenone habandonnée de Paris? L'homme trompeur bien fouuent, par vnes faintes follicitatiõs, fe publira feruiteur affectioné d'vne Dame, que pour elle il feiche fus piez, & que fi le ma riage d'entre eux deux ne s'enfuit, plus toft luy fera la mort agreable, qu'vne fi penible vie : la pauurette non acouftumée à telles attaintes, l'aymera de tout fon cueur, & vouldroit ia en foy mefme le mariage bien confommé, pour en receuoir tous plaifirs (ce luy femble) mais à mon auis tous les malheurs & encombres que lon fçauroit excogiter. Se trouua il oncque homme, qui pour vne entrée, bien que fon cueur fuft adonné aux efcus, & non à fa fiancée, toutef-

fois ne luy fist außi beaux acueilz, comme à sa plus parfaite amye? Et si on lisoit dans luy, on le trouueroit du tout aliené d'elle. Nature bailla aux hommes la face (ce semble) pour leur seruir de masque, & sçauoir deguiser leurs pensees. Tel fait à l'vn beau visage, lequel dedans soy luy machine vne traitreuse & malheureuse mort, & est bien sage celuy qui peut euiter les aguetz de son mal-vueillant ennemy. A plus forte raison doncques comment pourra discerner ceste ieune fille, celuy qui l'ayme, en si grande dißimulation de tout ce monde? Mais posons le cas que l'homme qui la pretend en mariage l'ayme sans fiction, fault-il qu'Amour tombe en l'esprit d'vne si tendre creature? Nature crea la femme les yeux bas, & à l'homme donna les yeux esleuez, voulant par ce nous faire entendre que la femme ne soit audacieuse haulser les yeux, ains tousiours les auoir enclins en terre, à ce qu'elle ne peust iuger de la contenance des hommes. Et si desia elle est capable, de sçauoir que c'est Amour, par mesme moyen peuuent entrer beaucoup d'autres malices en sa teste, desquelles n'est besoin qu'elle soit participante. Car ie souhaite vne fille simple, & telle qu'entrant en ce mariage, ne

cognoisse le bien ou mal, pour puis apres se façonner du tout aux complexions de son mary, & n'en aprendre, sinon que ce qu'il luy plaira. Que si telle elle est, & que ses peres & meres luy choysissent tel mary qui luy verront estre propice: ô qu'heureux & heureux sera ce mariage! ô que plaisant & agreable à Dieu & au monde! ô que pourra dire ceste couple d'amans estre entrez en vne felicité temporelle, qui les cõduira en vne perpetuelle! Enseignera ce mary sa femme, & elle aux volontez de luy en tout & par tout se conformera: & ainsi prenant l'habitude de ses meurs, obuiera ceste femme, aux inconueniens & scandales que tant nous redoutons es mariages, se gardans ces deux moytiez ainsi liées, reciproquement loyauté, auecq' vn Amour non faint, plus tost que par vne desmesurée volonté, telle que nous auez deduite. Car si pour aucun autre respect, l'homme entre dans ce mariage, qu'il n'ait hardiment regret, si par vne espace de temps, sa femme se forge vn amy: Lequel toutesfois ie ne veux estre si restraint & reserré enuers sa Dame & maistresse, comme vous, seigneur Monophile, desirez. Qui sera pour retourner sus les erres de la loyauté par vous mise cy dessus.

Mais premier qu'entrer en ce champ, pour ne vouloir mesler chose si profane que l'Amour, auecq' ce sacro-saint mariage, ie vous supply, ma Damoiselle, nous descouurir ce qu'en pensez. A ce, Monophile quasi comme non content: car sus toutes les choses de ce monde auoit l'Amour en recommandation: Vous nous auez, dist il, seigneur Glaphire, pourchassé propos vn peu esloignez des nostres, ne sçay à quelle ocasion. D'autant que mon intention n'estoit, lors que ie conseillois à l'homme, qui se vouloit marier, s'adresser à sa vraie partie, mettre en ieu vn tel poinct, sinon à la trauerse, voire sans y penser: non souz espoir d'y faire si longue demeure, toutesfois puis qu'il vous plaist nous y arrester, aussi ne l'ay-ie à contrecueur. Et me semble que si bien eussiez entendu mes raisons, les eussiez eues en plus grand'estime, que celles qu'ores nous ont par vous esté discoures: se trouuant autant de distinction entre les deux comme du vif auecq' le mort, pour estre vostre mariage assis sus vne consideration volontaire, ou plus tost artificielle, & le mien sus vne inclination naturelle, laquelle ne pouuons enfraindre. Et tout ainsi que les lyens naturelz sont moins denouables, que ceux que nous voions lyez par vn

Que le mariage se doit fonder sus vn amour.

certain artifice, auſſi fais-ie bien mon conte, mon mariage eſtre trop plus aſſeurément fondé, que le voſtre. Et pour ne vous demourer moleſte par vn trop long entretien, dites moy, ſeigneur Galphire, ne voyez vous iournellement eſchoir tant de diuorſes & ſimultez entre la femme honeſte, entre la femme chaſte & pudique, & ſon mary? I'ay veu & cognois Dame, ſage & prudente, ſi iamais en fut vne, toutesfois ſon mary ſi diſcordant auecq' ſes complexions, que pour toutes careſſes & acueilz qu'il receuſt d'elle, ſi ne ſe peut il oncq' induire à luy porter affection maritale. Et qui luy en euſt demandé la cauſe, n'euſt allegué impudicité ou lubricité aucune, laquelle il ne congnoiſſoit en elle, ains ſeulement que iamais de bon cueur ne l'auoit aymée. Vous me iugerez ceſt homme digne de grand reprehenſion, par ce que la Vertu attrait à ſoy, meſmement les gens incogneuz. Mais toutesfois auiſez que aiant ma femme, telle que l'auez pourtraite, i'aymeray la chaſteté & vertu dont elle ſera pourueue, & non ſa propre perſonne, tant ſeulement par ce que mon eſprit ny peut entendre: i'eſtimeray & honoreray en ma femme, celle prudence dont Dieu l'aura acomplie, mais non

elle,

elle, qui de soy me desplaira. Ie suis maintefois tombé en compagnie d'hommes & femmes sus la dispute de mariage, & entre autres communs propos, bien souuent oyois esmerueiller, & vns, & autres, de ce qu'ils voyoient beaucoup d'hommes & femmes mariez, s'entretenir ensemblement par vn si doux & agreable accord. Car (disoient ils) si telle femme ou homme fust tombé entre mes mains, eussions esté incompatibles, ainsi que l'eau & le feu. Qui rendoit doncques ces deux si concors, qui diuisez, mal eussent esté assemblez auecq' les autres? C'estoit vn amour, vne conformité, c'estoit vn naturel fraternisant entr'eux deux, qui n'eust peu conuenir auecq' les autres. Car si requerez d'vne telle perspectiue, vne perfection de meurs, en vostre femme de laquelle vous serez possible denué & depourueu, ne pensez iamais vous entretenir auecq' elle non plus que le Lion auecques l'Aigneau, qui de sa Nature est benin, & l'autre superbe & outrageux. La femme par mile moyens vous taschera gaigner, & par vne infinité d'obeissances, elle qui sera sage, sçaura fort bien supporter voz imperfections, vous pensera à soy attraire, & rien ne profitera son penser. Ainsi

manquera ce mariage(ſinon du coſté de la femme) de la partie du mary, par ce que voſtre cueur ne ſera à elle adonné. Iamais ce naturel ne nous change, & comme diſoient les anciens Philoſophes, qui cuide changer ſa Nature, pene autant que les Geans du temps paſſé, qui vouloient guerroyer les Dieux. Bien pourrons nous diſſimuler pour vn temps ce que couurons en la penſée, & par vne fainte hipocriſie nous porter tous autres que ne ſommes: mais à la longue, encore fault-il que ceſte Nature ait ſon lieu, & ſe demonſtre à veue d'œil. Là ou quand ceſt Amour y eſt vne fois empraint, tant s'en fault que l'homme & la femme mal conuiennent entr'eux, qu'encores que l'vn & l'autre n'ait richeſſe, l'vn & l'autre n'ait ces meurs que tant ſouhaitez, ſi ſera la femme au mary chaſte, pudique, riche, & telle qu'il n'y reſtera reproche. Quoy? ne vault-il pas mieux viure en telle ſorte & plaiſir, encores que l'vn ſoit trompé & deceu de ſon opinion, qu'eſtant ainſi que vous dites, demourer en perpetuelle peine & tourment? Ceſt Amour nous esblouit tellement les eſpritz, que rien à l'endroit de celles qu'aymons ne nous eſt mauuais, prenons toutes choſes en bien: & ceſte ſageſſe que ſouhaitez, eſt

de

de si delicat estomach, que rien ne luy tourne à gré, & fust la femme la plus grand' Iudich ou Penelope de ce monde. Adoncq' la Damoiselle les voyant ainsi acharnez: Il me semble (dist elle) qu'à tort nous tourmentons les espritz, en chose ambigue, bien que la matiere le merite. Mais pour demourer contens l'vn de l'autre, ie trouue bon que chacun demeure en son opinion, puis qu'elle est si vray-semblable, & participante du vray. Nous voyons beaucoup de choses pratiquées, & bien propices en vn lieu, lesquelles toutesfois en autre endroit seroient tresdisconuenables, pour la varieté des meurs & façons des habitans. Ainsi estans tous deux de diuers auis, chacun demeure en son opinion, sans en vouloir desheriter son compagnon. Ie croy que s'il falloit que vous, seigneur Monophile, habandonnaßiez vostre prise (ie veux dire vostre Dame) pour espouser la plus riche femme du monde, ce vous seroit chose trop penible: & autant qu'au seigneur Glaphire, s'il luy conuenoit seulement en choisir vne pour son bien, ou seulement pour vn Amour. Parquoy prendrez contentement en vous mesmes, de ce qu'en pensez. Et vous, seigneur Glaphire, persisterez en vostre promesse, touchant la ma-

Resolution des propoz cy dessuz passez.

tiere d'Amour, de laquelle nous auez fait vne ouuerture, mais ie ne sçay comme presque, las & fasché de vostre longue peregrination, auez voulu faire vne pose: laquelle ie vous pry interrompre, pour l'enuie que i'ay de vous escouter. Il semble ma Damoiselle, respondit Glaphire que me vouliez prendre à pié leué. Et si ie ne vous cognoissois, ie penserois que fussiez comme ces delicatz creanciers, qui en deffault d'estre payez à iour nommé, soudain enuoient sergent en queue à leurs debteurs. Ie vous satisferay donques si ie puis: mais à la charge que receurez ma monnoye en payement, pour telle qu'elle sera: car autre ne vous bailleray, que celle que i'ay dans mes coffres. Et puis que me semonnez si auant, si bien ie suis memoratif en ce propos encommencé, le seigneur Monophile maintient l'Amour d'vn seul à vne seule, & au contraire le seigneur Philopole veult aymer en plusieurs lieux. Ie feray doncq' en cecy ce que de vous, ma Damoiselle, i'ay tout sus le champ apris, & feray s'il vous plaist, maintenu & gardé en mes droitz, aussi bien comme eux deux. Car de faire si bon marché de son corps, & l'habandonner à la premiere (comme desire le seigneur Philopole) me semble n'estre chose bône:

Glaphire, sur la loyauté qui se doit pratiquer en l'Amour.

ne:

ne: außi tenir la bride ſi eſtroite, & ſe propoſer vne telle Idée de fermeté, que vous, ſeigneur Monophile, voulez, ie n'y puis bonnement condeſcendre. Mais ſçauous quoy? Plus me plairoit vne moyenne voye, à l'imitation des Iuriſconſultes, es choſes plus contentieuſes. Ie ne vous nieray pas, que le principal point d'Amour, & auquel vn chacun doyue plus toſt entendre, ne ſoit loyauté enuers ſa Dame: toutesfois, cognoiſſant ceſte grande fragilité qui eſt en nous, pour eſtre tous hommes, & participer encore plus de l'humain que du diuin (eſtans noz eſpritz voylez & empeſchez de ceſte maſſe charnelle) ie veux dire que ſi par auenture, & ainſi que voyons ordinairement eſchoir, il auient qu'il faille m'abſenter d'vne longue abſence de ma Dame, & par cas fortuit ie tombe en quelque autre femme, à laquelle ie face plaiſir de mon corps, ny aura aucune faulte, & ſi faulte s'y trouuoit, ſeroit neantmoins excuſable. Parce que perſiſtant touſiours d'vne meſme volunté enuers elle, & acompliſſant ſeulement ſus l'heure mon vouloir, pour ſatisfaire à vn certain apetit, auquel naturellement ſommes enclins, pour quelque choſe ſuruenue, ne tranſporteray mon cueur à vne autre auecques telle

desordonnée volonté, ains retenant tousiours ma Dame & Déesse pour telle que ie la doy, seule la revereray, tant absente comme presente : & tout ainsi qu'vn soleil retient tousiours sa clarté & netteté, bien qu'il entre en vn esgoust, ainsi diray-ie de celuy qui par fois visitera vne autre, ne luy estant affectée. Bref, pour ne vous tenir longuement suspens, l'amytié gisant au cueur (& non à ses petites intemperances naturelles) ne me semble estre violée, par vne necessité, forcée d'vn instinct, causé de Nature. D'auantage considerez quel tort elle peut receuoir, pour vn peché commis à la desrobée, qui au iugement des bons compagnons est à demy pardonné. Non toutesfois quelque chose que ie propose, qu'il faille souz l'vmbre d'vne telle necessité, lascher la resne à son plaisir à toutes heurtes. Car lors à bon droit se rendroit-il reprehensible & accusable, comme peu, ou du tout nonchallant de sa maistresse. Et sont beaucoup de choses pardonnables pour vne fois, qui venans à vsance, meritent reprehension griefue. A ce propos Monophile: Nous lairrons doncques les mariages, dist il, à ceux qui y pretendent interest, & retournerons à l'Amour, sur lequel nous estions entrez : auquel encores

n'estes

n'estes-vous si prodigue de vous mesmes, seigneur Glaphire, comme estoit le seigneur Philopole, & possible vostre opinion pourroit trouuer lieu entre le commun peuple, comme aussi representant vn ie ne sçay quoy de populaire, voylé d'vne honneste couuerture. Mais n'estans icy pour disputer selon le vulgaire, ains exactement des choses, ie vous diray ce qui m'en semble, si par vous m'est permis passer outre. Or sus doncques, dist Charilée, ie vous garentiray en ceste cause, voire plegeray, si besoin est. Voire mais, ma Damoiselle, repliqua Glaphire, on tient que les femmes ne sont receuables es iugemens pour telles causes. Ce sont, dist elle, les sottes loix des hommes, qui pour s'authoriser d'auentage l'ont ainsi voulu: mais quant à nous, qui demandons à nous reigler selon la ligne de verité, ie croy qu'elles n'auront lieu entre nous pour le present. Remettons telle dispute à autre temps, dist Monophile: ie dy doncques & maintien que celuy qui fait profession de vraye amytié, doit tellement lier & refrener ses concupiscences charnelles enuers toutes autres femmes, que tant s'en fault qu'il acomplisse aucun desir, que dites estre naturel, que la volonté de ce faire ne luy tombera en

Opinion de Monophile touchât la loyauté.

l'esprit. Et ne me sçauroit-on faire acroire, que qui passe telles bornes, ayt dedié son cueur entier enuers vne. Car en ceste cause ne me plairoit vn Scipion, qui au sac d'vne ville ne voulut voir quelques souuerainement belles filles qu'on luy publioit, craignant exercer contre raison, aucune desordonnée volonté enuers elles. Cestuy par ce seul effect demonstroit, son cueur n'estre en possesion d'autruy. Et plus m'agreroit Alexandre, qui apres la deffaite de Darius, voyant sa femme, filles, & Damoiselles estre toutes souz sa main, ne leur voulut non pas toucher, ains iouer aucun tour qui pensast leur pouuoir tourner à deshonneur. Non toutesfois que ie voulusse asseurer, que son esprit tendist ailleurs : mais encores seruira cest exemple pour vous monstrer, que posé qu'il fust exempt de toute pasion amoureuse, que deura donques faire celuy, duquel toutes les pensées doiuent estre vouées à vne? Mais bien au contraire, dist Philopole, car gens qui aiment estans plus aiguillonnez de telle enuie, que les autres, ne pouuans bien souuët paruenir au but de leurs attentes enuers leurs Dames mieux aymées, sont contrains trouuer autres adresses, pour passer ceste chaleur, ou par le moyen d'elles sont en-

trez

trez. A ce propos, respondit Monophile, ie vous allegueray non vn Pyramus patron de loyauté, mais vn mien compagnon que poßible cognoissez, lequel estant extremement trauaillé pour vne Dame, apres luy auoir fait longuement la court, & receu d'elle plusieurs gratieusetez & caresses: auint que se trouuant vn iour auecq' elle, forcé d'vne extreme paßion, luy requit le poinct auquel on dit qu'vn chacun pretend en Amours. Ce que toutesfois pour lors ne luy estant acordé, par vn gracieux refuz acompagné d'vne certaine esperance pour le futur, ie vous laisse penser en quelle colere estoit entré ce pauure poursuyuant: qui fut telle, qu'au sortir de là, sa resolution fut d'aller pourchasser quelque nouuelle proye, pour assouuir sa volonté: Laquelle ce non-obstant, estant sus les lieux, se trouua si refroydie, que tout confuz, s'en retourna ainsi qu'il estoit venu. A vostre auis celuy là ne monstroit-il quelle puissance a l'Amour? & telle qu'encores que le voulusions, si ne nous permet-il passer les bornes de raison. Que dis-ie le voulußions? veu que n'en sçaurions auoir la volonté, & me semble que cestuy dont ie vous parle, bien qu'il meritast quelque louange, si ne le mettray-ie au dernier degré des vrais amans: pour luy estre seule-

ment tombé en fantasie chose si sotte, que celle qu'il vouloit entreprendre. Quoy? si vn & deux (comme lisons dans quelques autheurs dignes de foy) ont par l'espace de six moys couché auec celles ou reposoit toute leur affection, sans toutesfois les toucher, pour n'estre desobeissans à leurs Dames, qui ainsi l'auoient commandé, ne se pourra vn vray Amant, pour la seule souuenance du plaisir qu'il reçoit songeant en sa Dame, en qui vid toute sa vie, abstenir de se conioindre auecques vne autre, encore que l'ocasion s'y offrist? Ie ne m'estendray longuement en propos, encore que ie vous peusse alleguer aucuns que possible cognoissez: desquelz Dieu seul tesmoignera, si se trouuans auecques femmes bien affectionnées enuers eux, & ou pour l'occasion du lieu & du temps, pouuoient acquerir marque sus elles, oncques voulurent cueillir du fruit du iardin qui leur estoit ouuert: seulement pour la souuenance de leurs maistresses, qui leur causoit plus de plaisir que tout le reste du monde. Acheuant Monophile ceste parole, les larmes luy sortirent de yeux (combien qu'il les dissimula, au moins mal qui luy fut possible) qui asseura la compagnie qu'il parloit sans plus de luy. Toutesfois Philopole ennemy de telles Amours, faignant ne l'auoir entendu, luy dist.

Seigneur

Seigneur Monophile, ie croy que tous voz propos sont contes, non point de nostre temps, ains de ce premier aage, que l'on appelloit doré, auquel les hommes (si nous croyons à Hesiode) demouroient en enfance l'espace de cent ans. Car telles gens que nous descriuez pourroient demeurer deux cens ans en vie, que viuans en telle maniere, demeureroient en reputation, & de bestes, & d'enfans, lesquelz pour n'auoir cognoissance d'aucune chose, & pour l'impuissance de leur aage, il faudroit apasteler. Car à telz les fault-il comparer, ou bien à vn Tantale, qui au milieu des eaux, se laissoit mourir de soif, en la plus grande alteration du monde. Or se rendront telles fables à quelques-vns (peut estre) croyables, mais non à moy. Aussi ne me suis-ie proposé, repliqua Monophile, le vous persuader, toutesfois si vous estiez non par moy, ains par vous mesmes bien & duement instruit & informé de l'obeissance & seruitude qu'en Amour nous portons à noz maistresses, pour crainte de les offenser, possible sans aucune doute, vous induiriez-vous à mesme opinion que la mienne. Mais tel deffault fera que chose que lon en pourroit mettre en auant, ne vous sembleroit (non plus qu'à beaucoup de gens, qui iamais n'en firent espreuue) que mon-

ſtrueuſe & non faiſable. Mais pour ne ſeiourner plus longuement à ce propos, & retourner à vous, ſeigneur Glaphire (auquel ie penſe en partie auoir ſatisfait, touchant ceſte neceßité que diſiez eſtre en nous naturelle) dites moy ie vous pry, quel ſcandale, quel eſclandre ſortira, permettant que ſuyuant voſtre opinion, ſouz pretexte d'vn (ie ne diray quel) deſordonné apetit, ſouz ombre d'vne longue abſence que nous publiez, vueillez deffrauder voſtre Dame de ce qu'à elle ſeule apartient? Ne voudriez vous l'vnion de noz cueurs fonder que ſus vne ſeule preſence, comme ſi entre abſentz l'Amour ſe diminuoit? Ie ne le permettray, ie ne l'endureray iamais, ains à l'opoſite il me ſemble, que l'abſence tellement nous tourmente les eſpritz, qu'eſtans par ce moyen fruſtrez de ces ſolatieux propos, de ce gracieux œil de noz Dames, plus les aimerons, plus les ſouhaiterons, plus les deſirerons: tant s'en fault que pour celà noſtre affection vienne en diminution ou decadence. Et qu'ainſi ſoit, telle raiſon eſt tirée du fond de la Philoſophie, que plus apetons choſes moins à noſtre commande, que celles que du tout auons à l'habandon. Et poßible eſt-ce la cauſe, pourquoy beaucoup de gens eſtiment les Italiens eſtre plus fermes & perſiſtans en

leur Amour (à mon iugement neantmoins asſez ſotz en ceſt endroit) d'autant qu'ayans ſeulement iouiſſance de la veue, & non communication des propos, touſiours s'accroiſt en eux le feu & deſir, leur eſtant interdit paſſer plus outre. Ainſi eſt il de l'abſence. Non pourtant veux-ie inferer la preſence moyenner decroiſſement ou diminution aucune. Mais vous receuez tel contentement en la preſence, que tout martire, toute douleur paſſée vous eſt nulle, au reſpect du plaiſir que prenez auecq' voſtre Dame, & elle du ſemblable auecq' vous, pour participer l'vn de l'autre de voz bons & amyables propos: & au ſortir d'elle, ſentez voſtre cueur ſi opreßé, pour eſtre priué de la participation d'iceux, que voſtre feu s'augmente de plus en plus, & le deſir de retourner vers elle. Ce que ie croy nous à voulu figurer l'autheur d'Amadis de Gaule en ſon huitieſme: lors que Niquée ſe repreſentant deuant les yeux dans le mirouer d'acier ſon Amadis de Grece, ſentoit telle ioye en ſon cueur, que tous autres plaiſirs ne luy eſtoient rien pour le regard de ceſtuy cy: mais des qu'elle en fut deſtituée ſe trouua ſi perplexe & denuée de tout plaiſir, que toutes les ioyes precedantes s'anullerent en vn inſtant par ceſte ſeule priuation. Le ſembla-

De la preſence & de l'abſence en Amour.

ble fut-il en Anaſtarax, pour ne plus iouir de la preſence de ſa Niquée. Ie demande auſsi, la Penelope ſollicitée par tant de gens, altera-elle en rien le deuoir de l'amytié enuers ſon mary, pour la longue abſence de vingt ans? Et toutesfois ne ſçauroit-on dire, qu'elle fuſt induite à ce faire, ſouz crainte de ſon mary, par ce qu'en tel interualle, & de lieux, & de temps, elle euſt peu celer ſa faulte. Qui doncques luy cauſoit telle choſe? Vne extremité d'amytié qu'elle auoit en ſon mary, qui l'empeſchoit de fouruoyer ou à dextre, ou à ſeneſtre. Et tout ainſi que diſoit ce bon Senecque, encores que ie ſceuſſe mon peché deuoir eſtre occult, non point au monde ſeulement, ains à Dieu meſme, ſi ne voul drois-ie pecher, pour la ſeule haine de peché. Auſsi ce vray amant (quelque choſe qu'il vous en plaiſe dire) ores qu'il ſache ſon forfait ne deuoir tomber en cognoiſſance de ſa Dame (choſe toutesfois de trop difficile aſſeurance) ſi ne tombera-il en tel inconuenient que vous dites, pour la parfaite amytié qu'il portera à ſa Dame. La preſence nous cauſe doncq' vn plaiſir, vn contentement en toute perfection: mais l'abſence vn inſatiable deſir enuers noz Dames, ſuffiſant moyen pour nous reuoquer de toutes autres tentations. Voire que ce ſeul deſir, ce

ſeul

ſeul ſouuenir d'elles (pour eſtre extreme) nous oſtera toute ſouuenance d'autre choſe. Et tel tourment prouenant d'vne telle abſence, ſurpaſſera ſans comparaiſon tous plaiſirs que lon pourroit ymaginer en toutes autres femmes du monde. Si qu'à dire ce qu'il m'en ſemble, tel Amour eſt en ſoy ſi paßionné, qu'il nous fait oublier toutes autres paßions, qui nous pourroient choir es entendemens, nous rendans à demy diuins. De ſorte qu'encores que bien ſouuent par noſtre grande fragilité ne nous pouuions diſtraire de ces intemperances dont parlez (bien que Dieu le commande) eſtans de ceſt Amour munis, ores que tous les plaiſirs du monde ſe repreſentaſſent deuant noz yeux, ſi ne choperons nous d'vn ſeul pas. Et pour le regard de ce que ſus la fin de voſtre pour-parler auez mis en auant, l'Amour ne geſir qu'au cueur, & non à ſes inclinations naturelles, dont neceſſairement ſommes frapez: vrayement vous n'eſtes du tout hors propos, & pouuiez ce me ſemble ſus ces erres alleguer ceſt Apophthegme qu'on attribue à Aelius Verus empereur Romain, lequel pour couurir ſes actes lubriques & voluptuaires, diſoit n'eſtre permis par honneſteté maritale, habandonner ſes paßions à l'endroit d'vne ſienne eſpouſe: par tant luy eſtre loyſible

prendre son deduit auecques autres femmes publiques, pour n'inquiner ce mariage. Außi pouuez vous apliquer, que pour ne contaminer ce precieux manteau de vraye Amour, vous estoit licite en faire autant, à l'endroit de celles, esquelles n'auiez arresté vostre cueur. Et toutesfois encore vous restraignez-vous, & ne desirez l'habandon en telles choses, ains quand par violence naturelle estes forcé de ce faire. Or me dites, seigneur Glaphire, si auiez espousé vne femme, non pour Amour que luy voulußiez, ains seulement pour la grandeur de ses biens (comme disions n'agueres les mariages prendre leur commencement) à vostre auis, si telle femme presentialement vous portoit affection & obeissance, neantmoins taisiblement s'adonnast à quelque autre, telle chose vous sembleroit-elle suportable? Ce ne seroit pas tout vn (respondit il) d'autant que toute femme se doit borner & conformer seulement au plaisir de son mary, & non au reste du peuple. Mais encore, demanda Monophile, ne vous sembleroit vn tel acte insuportable? Plus encores que ne dites, respond Glaphire. Et toutesfois vous n'auriez espousé vostre femme (repliqua Monophile) que soux pretexte de lucratiue, sans aucun deuoir d'amytié. Que diriez-vous doncques

ques si celle laquelle il semble que les cieux vous aient ordonnée, faisoit prest de son corps à vn autre, ne vous seroit-ce la plus grand' fascherie, moleste, & desplaisance qui vous pourroit auenir? De ma part encor que ie ne sois soucieux de m'informer de telles choses, si fay-ie bien mon conte, que ce seroit la plus grand' playe dont ie pourrois estre nauré. Ne pensez doncques point, seigneur Glaphire, que le reciproque ne se trouue à vostre Dame, & que ne luy soit vn grād creuecueur, toutes et quantes fois qu'apliquez vostre entendement en tel œuure en autre endroit. Et posé qu'elle en deust estre ignorante, si ne fault-il que pretendiez iouer tour à vostre maistresse, que ne voudriez qu'elle exerçast enuers vous. A quoy le seigneur Philopole: Cestuy est encores vn poinct qui donneroit lieu à question. Et par auenture vous en liureray-ie tantost la guerre, seigneur Monophile: Par ce que ie trouue assez estrange, que vouliez faire marcher d'vn mesme pas l'homme & la femme. Toutesfois ie remettray ce que i'en pense à autre heure, pour me descharger à present contre le seigneur Glaphire, qui pour trouuer lieu à son dire, nous veult donner à entendre Amour ne faire residence qu'au cueur, & non en ces intemperances naturelles, qu'il dit nous

L'opiniō de Philopole touchāt l'Amour.

tomber es esprits. Veritablement, seigneur Glaphire, il me semble que nous voulez tout à rebours instruire de la force & vertu d'Amour. Car qui fut oncq' cestuy amant qui n'aymast pour ceste fin, laquelle tant eslongnez & bannissez du parc d'Amour? Qu'elle est (à vostre auis) la cause, qui nous induit aymer Dames, si nō ce dernier contentement que pretendons trouuer en elles? Car si vostre opinion à lieu, pour vous bien dire, ie ne sçay qui nous inuite à aymer d'vn si fort & extreme Amour, plus tost les femmes que les hommes. Et ay leu & releu beaucoup de liures concernans ce mesme fait, mais oncques n'en tomba vn en mes mains, auquel l'amant à la parfin n'ayt requis à sa Dame le poinct que nous apellons fruict de vie, lequel seul à mon auis est le motif & seule fin de ceste extreme amytié. Que dy-ie le seul motif? Veu que c'est le mesme Amour, n'estant Amour autre chose, que desir de iouyssance. Voire que tousiours m'à semblé peu entendu en ceste matiere celuy qui voulāt blasonner sa Dame fit en faueur d'elle ce sonnet.

Elle eut les yeux du Soleil gracieux,
De ses cheueux Phœbus la coronna,
D'vne main blanche Aurore l'estrena,

Dont le blanc lis deuiendroit enuieux.
Elle rauit mon ame par ses yeux,
Des ses cheueux mon cueur enuironna,
Et vn tel coup de sa main me donna,
Que prest ie suis d'en laisser ces bas lieux.
Le ciel haultain luy ottroya ce bien
De me voler ce qui lors estoit mien,
Le ciel haultain ne me le sçauroit rendre:
Des yeux, des mains, des cheueux mon mal naist,
Es yeux, es mains, es cheueux mõ bien est,
Et d'autre part guarison ne puis prendre.

Grand est certainement & gracieux l'effet de l'œil, main, & cheueux, mais non de tel efficace qu'en eux puißions trouuer l'assouuissement des tourmens que nous souffrons. Quoy doncques? Vous l'aprendrez par celuy, qui deplorant ses Amours apetoit vn poinct d'auantage, à l'exemple du Dieu Mars, quand il paruint à la plaine iouyßance de sa Venus.

Trop desastré s'estima le Dieu Mars,
Lors que prenant deduit auecq' sa Dame,
Fut descouuert de Sol, & par les ars
Du Dieu boyteux, tõba en si grãd blame:
Moy trop heureux, qui viuãt dans la flame,
De Cupido suis consommé & ars,

Sentãt braser dedãs mon corps vne ame,
Par vn doux ris,par vns frians regardz.
Estraint ie suis d'vn nœu,& fay mon conte
Que par Pheb⁹ mes amours sõt cogneuz,
Dont ie me dy cent & cent fois heureux.
Mais d'autre part,ô moy trop douloureux,
Pour ne pouuoir encourir mesme honte,
Que receut Mars auecques sa Venus.

Cestuy,seigneur Glaphire,ne tendoit-il au blanc ou nous tous deuons en Amour viser? Car à dire le vray, encores qu'vnes œillades prouenans de bonne grace,nous soient vn extreme contentement, si ne sont elles rien au regard de la iouyssance, à laquelle il fault que toutes noz pensées se dressent: & tellement s'y dressent, que i'estime celuy bien desnué d'entendement, qui pour autre consideration pretend porter Amour aux Dames. Il vous siet tresbien, seigneur Philopole,dist Monophile, & vous part de bien bonne grace aux propos que nous auons encommencez entrelasser la poesie, qui semble du tout affectée, & des apanages d'Amour. Et vous remercie d'autre part, en ce que pour fauoriser en partie mon opinion, m'auez voulu prester vostre aide: sans lequel toutesfois ie croy que le seigneur Glaphire, ayant ouy mes raisons,

Dispute de la puissance d'Amour, & de sa nature.

raiſons, fuſt cõdeſcendu à mon dire, eſtãt de ſoy trop defenſable. Et penſe que ſur ce pas luy & moy demeurerons d'acord, pour le party de loyauté. Mais non pas vous auecques moy, bien que par vne grande ingratitude ie recognoiſſe aſſez mal le bien que m'auez preſenté. Pour autant que treſmal me ſemblez comprendre toute la nature d'Amour. Car en ce ſeray bien des voſtres, que l'amant doyue apeter la choſe que tant auez en recommandation: mais ie veux maintenir cõtre vous (& vous pry, ſeigneur Philopole, le prendre de la part de celuy, qui parle du vray amant) qu'aymer ſeulement pour ce reſpect, n'eſt vray Amour ny perdurable. Comme le voions par effet en beaucoup de gens, qui pour s'eſtre propoſez ſeulement ce but, aians eu l'acompliſſement de ce ou ils pretendoient, deuiennent ſoudain auſſi froidz comme eſchaufez à pourchaſſer l'execution de leur ſotte volonté. Auſſi cognoiſſent-ils aſſez mal ſa nature, la diſpoſant ſeulement ſus vn contentement ſi fraile, eſtant choſe ſi diuine & admirable: & le poinct apres lequel ils ſe rangẽt, ſi paſſable, & de nulle entretenue. Biẽ vous diray-ie vne choſe, que Nature pour la multiplication de ce grand corps rond, par vne grande ſapience, mit en nous les ayguillons, que quel-

ques-vns voulurēt à bon droit apeller brutaux: d'autant qu'ils nous estoient communs auecq' tous autres animaux: & non seulement auecq' eux, ains quasi auecques les arbres, & choses non sensitiues, lesquelles semblent fertiller, pour la pullulation de leurs semblables. Ceste ardeur à la verité fut en nous autres necessaire: autrement tost eust trouué fin toute ceste ronde machine. Voilà pourquoy precipitans noz volontez, & guidans noz affections par ces desordonnez apetitz, que la necessité mit en nous, portons à la communauté des femmes, quelque estincelle d'affection plus vehemente qu'aux hommes, & elle du semblable à nous. Comme nous pouuons voir à l'œil par vn exemple ordinaire: par ce qu'oncques ne se trouua si mal façonné personnage (& m'en deschargeray sus sa foy & conscience) qui naturellement ne receust, estans les choses conformes, plus de contentement en son esprit en compagnie de femmes, que d'hommes. Car encore se resiouyt nostre nature en elles, se voiant par la conionction de l'vn à l'autre immortalisée. Ainsi par ce seul moien se treuue vne affection fort ardente, que nous portons tous ensemble à toutes femmes: mais non celle amytié particuliere d'vn à vne, de laquelle nous parlons, qui à mon

iuge-

iugement gist en cause plus ardue, que celle que nous proposez. Et de ce m'en raporteray à quelques gens de bon esprit, aymans de telle affection leurs Dames, qu'encores que grandement ils pretendissent attaindre à ceste extremité, si est-ce qu'aians deduit beaucoup de choses en eux, se tenoient pour trescontens & satisfaitz auoir sans plus la iouissance de la veue, de la presence, & du parler. Pource que tant s'en fault qu'ils estimassent cestuy poinct estre cause de leur Amour, que grandement ils craignoient qu'y estans paruenuz, leur Amour vint en quelque alteration ou changement. Quoy? ne dit aussi communement le populaire, qu'aians acquis ceste barre sus vne Dame, ia commence l'amour prendre fin & decadence, & que meilleure en est la chasse, que la proye? De maniere qu'il semble, à le bien ouyr raisonner, que le mesme suiet, qui est selon son iugement la vraye source d'Amour, en soit aussi l'entier & vnique decroissement. D'autant qu'apuians leur bastiment sus vn fondement trop fragile, se resoult la matiere en soy: se trouuans bien souuent telz sotz amans (aians eu ce qu'ils pourchassent) aussi deceuz de leur entreprise, comme leur pensée estoit vaine. Or maintenant ie vous demande, seigneur Glaphi-

re, encores que deux vrais amans ne fichent leur esprit en ce contentement dont parlons, estimez-vous toutesfois si parauenture il eschet, que l'vn d'eux face prodigalité de son corps en autre endroit, que celà ne soit auecq' vn grand regret de sa Dame, si peut-estre elle le sçait? Ie dy cecy pour autant qu'establissant vostre Amour sus le cueur, estimez ces intemperances naturelles (ainsi les apellez-vous) ne toucher ou blecer en aucune sorte les amans: & quant à moy, telle est mon opinion (& en ce conforme à la vostre) l'Amour faire sa seule & vraie demeure au cueur, l'Amour ne se susciter pour telles intemperances, ains pour quelque autre cause plus grande, comme bien tost ie deduiray: ce neantmoins l'vn des deux amans ne pouuoir faire part à autruy, sans nostre extreme desplaisir. Et pourquoy doncq'? pour autant que la vie des deux amans depend du tout l'vn de l'autre, viuant du tout l'homme en la femme, & elle du semblable en l'homme. Parquoy seroient-ils tous deux grandement marris, qu'autres qu'eux s'ingerassent de donner plaisir, non seulement tel que celuy ou Nature nous amoneste, ains en toute partie, à leurs Dames, ou à leurs Seigneurs. Et toutesfois ils s'y espargnent pour leur reciproque regard. ay-

mans

mans trop mieux ſe repaiſtre d'vn doux & emmiellé deſir, par ceſt apetit qu'ils en ont, que d'vne ſacieté, cueillans le fruit l'vn de l'autre. Voire & vous diray d'auantage: que tant ſommes vouez en elles, elles en nous, tant nous plaiſt le plaiſir que noſtre faueur leur moyenne, que ſi par ſonge il eſchet, qu'en leurs imaginations, elles ſe treuuent trompées, penſans auoir eu part en nous: d'autant que nous voyons eſtre motifz d'vn ſi grand bien, en receuons autant de ioye en noz cueurs, comme ſi euſſions eſté preſens à l'execution de noz volontez. Car, pour vous dire le vray, le plaiſir ne nous ſtimule point tant en nous, que l'enuye qu'auons d'eſtre cauſe de celuy, dont participeront noz maiſtreſſes. Eſtans nez pour elles & non pour nous, viuans en elles & non en nous, mourans en nous, pour nous trouuer vifz en elles. Auſſi le bien que nous nous promettons receuoir d'elles, ores qu'en extremité il ſoit grand, ſi ne vient-il en telle perfection, que celuy qu'eſperons leur pourchaſſer. Ainſi ne doutez qu'il n'y à celuy en Amour qui ne ſoit faſché à outrance, que ſa pretendue moytié trouuaſt contentement en autre homme qu'on ſache dire: non pour tant que leur amytié (comme n'agueres ie diſois, & encores de rechef dy-ie) ſoit

fondée ſus ce baſtiment. Vray que nous apetons ce poinct. Nous l'apetons certainement, par ce que Nature pour bien grand cauſe nous l'à apris: mais l'apetant, vne trop grande ardeur d'Amour nous aprend à nous en retraire, & ne le prendre quelquefois, eſtant à noſtre commande. Que diray plus? Encores qu'il n'y euſt eſperance d'aborder à ce commun port, & que ma Dame m'euſt de tout poinct debouté de ceſte attente acouſtumée, ſi perſiſteray-ie touſiours en mon Amour engraué, auſſi bien qu'au parauant. Mais à la charge toutesfois que ie me puiſſe aſſeurer, que non par faulte d'amytié, ains pour plus grande raiſon qui ſert à l'entretenement de noſtre Amour, elle ſe ſoit induyte à m'eſconduire en telle ſorte. Car ſi pour autre occaſion, dont i'en puiſſe auoir cognoiſſance, comme pour ſe rendre plus affectionné à autruy qu'à moy: alors veritablement, n'en decroiſtra mon Amour, ains s'acueillera telle triſteſſe dedans moy, que viuant ſus terre ie mourray de cent & cent mile mors. Par ce que ſeul ie deſirerois eſtre en poſſeſſion de luy donner le contentement qu'elle apete, plus en contemplation d'elle, que de moy. Que ſi ſeulement mon Amour n'aſpiroit qu'à ce but là, iamais ie ne repoſerois premier qu'en auoir bonne yſſue. Et

neant-

neantmoins l'apetant ie ne le desire, ne le desirant ie l'apete, quasi comme vne affection extrinseque, au regard de celle que i'ay en elle. Qu'est-ce doncques que ce vray Amour, qui d'vn si doux tourment, passionne tant le monde? Ie le vous diray s'il vous plaist. Les anciens Philosophes, qui par vne grande pespectiue, penserent attaindre à l'intelligence de la Nature, ymaginans l'Amour estre vne excellente Idée, qui en tout outrepassoit l'humaine consideration, nous figurerent vne Androgine: Par laquelle voulurent entendre vn homme composé du masculin sexe & feminin, lequel estant en sa perfection, s'orgueillit d'vne presumption outrecuydée à l'encontre des Dieux: au moien dequoy fut depuis miparty en deux. Ainsi disoient ces anciens l'homme aimant penser se racointer à sa moytie, laquelle s'est esgarée. Mais que ceste reunion de moytiez ne s'entende de la conionction des corps, ains d'espritz, c'est chose trop manifeste. Par ce que ceste superficie de corps que nous voions en nous-mesmes n'est pas l'homme dont nous parlons, ains vn organe sans plus de l'homme que nous couurons en nous-mesmes. Car ainsi voions-nous des le commencement de ce monde, Dieu nous auoir tous formez à sa semblance: qui fust tous-

Le corps n'est que la superficie de l'hôme.

iours non voyable, & separée de toute masse corporelle, iusques au temps de l'acomplissement de ses promesses. Or fut-ce l'ancien Platon, qui premier mit ceste opinion de l'Androgine en auant: & combien que ie ne sois pas du tout acertené, qu'il entendist la seule conionction des esprits, si m'osé-ie bien asseurer qu'il nous figura tel miracle, pour nous representer quelque chose de celeste dans l'Amour. Et peut estre en disputa-il en telle sorte, comme celuy, qui aiant voyagé toute l'Egypte, auoit eu communication par les prestres de la loy, de l'histoire de Moyse en son Genese. Mais que nous-est il besoin recognoistre ceste Androgine es Grecs & forains Philosophes, qui seulement par fendasses entreuirent le Soleil, veu qu'en auons la vraye lumiere chez nous? Et que tout ce qu'ils en parlerent, ce fut par vn larrecin, que depuis ils deguyserent, pour n'estre veuz rien emprunter des autres nations estranges, lesquelles ils apelloient toutes barbares? L'Androgyne vraye & vnique, est celle qui nous fut representée, non par histoire fabuleuse, ains par miraculeux effet, en la personne d'Adam: lors que ce grand Architecte de toutes choses, d'vne hautaine sapience, & à luy seul reseruée, voulut d'vn corps & d'vn esprit ba-

stir

ſtir deux corps & deux eſpritz. N'eſt doncques ceſte amytié diuine, & plus celeſte que tout le commun ne preſume? Car ſi vous voulez que, paſſant outre, ie vous declare plus à plain (vous aiant en peu de paroles deſcouuert ce miracle ſi excellent, ſouz lequel eſt contenue l'ymage de vraie amytié) comme depuis Dieu à permis que nous nous aymaßions l'vn l'autre, la cauſe pourquoy nous aymons: aſſeurez vous, ſeigneur Philopole, que ie ne me trouueray moins perplex & eſperdu, que celuy qui aiant entrepris la diſpute de la Nature de Dieu, la remettoit tous les iours, du iour à l'endemain, comme choſe incomprehenſible à noz eſpritz. Car, ô bon Dieu, qu'eſt-ce qu'Amour? Le diray-ie eſtre moienné d'vne ſimilitude de meurs? Le diray-ie prendre ſa ſource d'vne conſtellation & influence de meſmes aſcendans, ſouz leſquelz nous ſommes nez? Non: car en l'vne, & autre maniere, il faudroit par infaillible conſequence, que tout homme aimant ne fuſt trõpé en ſon Amour, & trouuaſt obiect reciproque: ie veux dire, que tout homme aimant fuſt aimé. Apuiray-ie ceſt Amour ſus vne meſme education & nourriture enſemblement? encores moins: car la nourriture mutuelle cauſe bien vne habitude, & quelque eſtincel-

le de priuauté entre deux perſonnages : mais non vn cueur, non vn eſprit. En bonne foy, ſeigneur Philopole, conſiderant en moy-meſme, celle grande diuinité dont nous parlons, ie me trouue ſi ſurpris, qu'il me ſemble auoir beaucoup meilleur conte, iuger ce qu' Amour n'eſt point, que cuidant eſleuer ma pensée plus hautement, vouloir voler en ſa demeure, pour vous deſcouurir en ſon naif, la force dont Nature l'à muny des le commencement de ce monde. Et tout ainſi que celuy qui pretend comprendre quel eſt ceſtuy grand fabricateur de nous autres, vient à diſcourir en ſoy-meſmes ſes grandiſsimes miracles, toute ceſte ronde machine, ce commun entretient de l'vniuers : puis ayant paſsé & rapaſsé tous ces diſcours en ſon eſprit, trouue en fin par la grandeur de telz effetz, ce grand Dieu n'eſtre comprenable, ains ſurpaſser toute humaine conſideration. Ainſi qui ſe promettroit entendre au long, quel eſt l'Amour, luy conuiendroit en particulier deduire tous ſes admirables faitz, puis reſoudre & terminer, n'eſtre choſe dont la cognoiſſance puiſſe tomber en noz eſpritz. Que diray doncques eſtre l'Amour? Or pregne-il ſon eſſence, ou d'vne influence celeſte, ou d'vne conformité de meurs, ou d'vne habitude & conuerſation mutuelle,

tuelle, si diray-ie tousiours & maintiendray encōtre tous, l'Amour estre vn ie ne sçay quoy, lequel est beaucoup plus facile sentir & supporter au cueur, que de proferer par parole : qui tellement nous lie & vnit les espritz, que nous causant vne perpetuelle mort, nous fait reuiuifier en vn autre, nous faisant oublier nous-mesmes, pour nous souuenir de nous autres nous-mesmes : & qui par diuine puissance, nous estraint d'vn si fort & estroit lien (reuenans à la premiere Androgine de nostre Adam) qu'il met deux espritz en vn corps, & par vn mesme miracle, fait que deux espritz soient faitz vn esprit en deux corps. A vostre auis cestuy n'est-il souuerain & plus qu'extreme miracle? Et à fin qu'entriez en meilleure intelligence de mon dire, sans penser que ce soit fable : n'est-ce auoir vn esprit en deux corps, quand l'homme & femme n'apetent choses dissemblables, ains se conformans en mesmes volontez & affections, ne souhaitent si non ce qui plaist à l'vn, ou à l'autre des deux amans? Et toutesfois estans vn esprit en deux corps, se treuuent en fin, par vne singuliere metamorphose & eschange, estre deux espritz en vn corps. D'autant que ma Dame, estant paisible possesseresse de mon cueur, & moy au reciproque du sien, ie

m'estime par mesme effet, posseder le mien & le sien, & elle le sien & le mien. Par ce que si ie suis dit seigneur du sien, qui est entier maistre du mien, ne puis-ie à bon droit estre dit seul possesseur de noz deux cueurs? Ainsi sommes tous deux priuez de deux espritz & deux cœurs, lesquelz neantmoins l'vn & l'autre auons en nous. Et puis qui sera celuy qui dira la cognoissance de l'Amour pouuoir tomber en noz espritz? C'est pourquoy les bons peres & philosophes, entre les Demons qu'ils establirent (seulz selon leur iugement instigateurs de noz œuures & pensemens) apellerent l'Amour Demon, quasi nous voulans donner à entendre, estre vne chose poussée d'vn instinct naturel, & quasi d'vne recognoissance & impression que nous auons de nostre ancienne ymage sans autre consideration. Chose que vous pourrez descouurir par vn oculaire exemple. Car tout ainsi que nostre entendement vacile, lors que rencontrons quelqu'vn de noz vieux amys, lequel ne pouuons recognoistre, pour sa longue absence: toutesfois nous r'asseurans en nous, à la parfin voyons estre celuy mesme, qui pour le commencement nous auoit renduz si douteux: parquoy nous acostans de luy, auecques vne asseurance acõpagnée d'infinies caresses & festoyemens,

mens, estimons le iour bien heureux d'vne si heureuse rencontre. Ainsi retenans quelque notion de ceste vieille habitude, qu'il semble qu'eussions es cieux (s'il fault parler en Philosophes) du premier coup que voyons celle ou nostre naturel nous pousse, commençons tous esperduz à rentrer en cognoissance (& non encore bien asseurez, ains sentans quelque petite estincelle de l'ancienné conionction) puis petit à petit nous fortifians en nous mesmes, quasi comme ayans pour le seur retrouué l'obiect auquel le ciel nous voua, nous delectons, esgayons, familiarisons & prenons tout plaisir & contentement en son esprit. Ie ne dy pas toutesfois, qu'estans telz caracteres dans nous engrauez & ces deux amans conioinctz d'vn esprit par ce ie ne sçay quel bien qu'ilz n'entendent, car ainsi m'a l'Amour apris le dire, apres par vne longue vsance, nous ne desirions la conionction du corps l'vn de l'autre, qui est cest apetit que nature à mis en nous autres en general, voire & ne le trouuions toutesfois meilleur en noz dames qu'en toute autre femme qui soit, pour ceste grande simpathie & liaison qui est entre elles & nous. Que si parauenture il auient apres vn tel commencement, & poursuite d'vne si galante amitié, que nous entrions en

iouissance, tant s'en fault (au moins ainsi me le semble) que cest Amour tombe en quelque defaillance, que tousiours trouuera accroissement de plus en plus. Là ou si du cõmencement n'eust esté qu'à acquerir ce poinct (que le vulgue apelle dernier) en ayant fait la conqueste, soudain se fust cest amant refroidy. Ainsi oncques ne trouuay bon ny perdurable cest amour, si amour se doit apeller, qui seulement se repose sus ce poinct. Ny semblablement aprouueray l'opinion de celuy qui pour estre trop paoureux, craignant la grand' ardeur de son amour prendre par ce moyen fin, n'osa oncques suplier sa dame pour ce regard. L'amour est doncq' vne puissance, qui gist entre les deux extremitez vicieuses, n'appuyant son origine sus ceste volupté commune, mais aussi qui à la longue né la veut du tout reietter, ains admettre. Qui est la cause (comme ie croy) pourquoy toutes noz loix pontificales à la consummation d'vn vray mariage (auquel deuroit gesir le but de vraye amitié) ne requierent que le consentement des parties: Considerantz ce vray amour de mariage, ne deuoir estre fait que pour vne conformité d'espritz, & non par apetence charnelle.

A ceste parole mit fin le Monophile, quand la Damoiselle, le fauorisant grandement, luy dist,

dist. Ie vous enten, ſeigneur Monophile, vous voulez dire que tout ainſi que les archers, tous dreſſent leur fleches en vn blanc, non tant à cauſe de ce blanc, qui de ſoy eſt bien peu de choſe, ains pour autre plus grand reſpect, qui eſt l'honneur, lequel ils tiennent abſcons dans leurs teſtes: ainſi encores que voſtre amant tende à ce poinct de iouiſſance, ſi eſt-ce que ce n'eſt la fin pourquoy principalement il aime. Or n'en ſerez vous par moy deſdit pour ce coup, trouuant voz propoz ſi conformes & conſonantz au vray, que ſi le meſme Amour ſortoit de ſon temple pour en diſputer, ne pourroit plus naiuement viſer au but de telles affaires. Et à bien dire ie croy que par voſtre bouche, en ce lieu ſe rendent les oracles de Cupidon, deſquelz, ſeigneur Monophile, ſoyez eſtably archipreſtre. A ce mot ſembla le clair Phebus vouloir obſcurcir les rayons de ſon beau viſage, pour baigner vn peu la terre de ſes pleurs, & d'vne tendre roſée. Toutesfois pour toutes ſes attaintes n'eut ſceu offenſer en aucune ſorte ces quatre vaillantz combatantz. Car le petit dieu Amour, quaſi d'vne prouidence diuine, les auoit ſi bien remparez de murailles, & couuertures des arbres, dont ils eſtoient entourez, que pour rien n'euſt eſté en la puiſſance du ſoleil, les endommager

d'vn seul poinct. Au moyen dequoy, apres vne petite pause, reprenant Charilée sa parole, & la liant auecq' ce qu'elle auoit proposé au parauant. Toutesfois, dist elle, si Cupidon vous doit porter faueur pour voz propoz, ie ne sçay pas si le Soleil en demeurera content. Car il semble vouloir estaindre le feu qu'auiez en nous allumé de la diuinité d'Amour. Parauenture le fait-il pour vne enuie: voyant que ce petit puissant Dieu plus nous esclaire dans les cueurs, que luy qui est estimé l'astre le plus lumineux, pour esclairer sus l'vniuers. Sauf vostre grace, ma Damoiselle, dist Glaphire, le seigneur Monophile luy à reduit en memoire ses anciennes amours, desquelles ne se peut souuenir, sans nous faire part de ses larmes, remettant en son esprit, la grande ingratitude qu'il receu de sa dame Daphné, apres vne infinité de merites. Ie l'excuse doncq', dist Charilée, mais ie me promets bien, quelques pleurs qu'il vueille espandre, ne partir premier de ce lieu, que noz propoz n'ayent pris plus long trait & autre issue. Et ce pendant tousiours demeureront en moy les vostres, seigneur Monophile, esquelz semblez auoir diuinement satisfait à la diuinité d'Amour, & aux moyens, non comme l'amant se doit porter, ains comme sans y penser vo-

volontairement ſe maintient. Que vous en ſemble, mes gentilz-hommes, ne donnerez-vous voix à mon dire? Mais Philopole peu ſoucieux de toutes telles contemplations, & qui plus ſe plaiſoit en toutes compagnies, ou il ſe rencontroit mettre les femmes aux ambles (ientẽ en colere) s'il pouuoit, deſirant braſſer à la Damoyſelle vne nouuelle lutte, & conuertir ſes armes, non contre le ſeigneur Monophile, ains taiſiblement contre elle, d'vne aſſez bonne grace luy reſpondit en ceſte maniere. Volontiers ma Damoiſelle, preſteroy-ie conſentement aux paroles du ſeigneur Monophile. Car par ce moyen me rendroy-ie agreable, à luy premierement, & en ſecond lieu à vous, qui tellement l'aprouuez: mais puis que ſi auant nous ſondez, i'en deſcouuriray librement & en bref ce que i'en penſe. I'ay aſſez longuement preſté l'oreille à ce qu'il luy a pleu mettre en auant, & entre pluſieurs de ſes diſcours, ay trouué les aucuns bons, autres paſſables, & les autres aſſez lourdz & faſcheux. Mais ſus tous me ſuis touſiours arreſté que le principal but ou il viſoit eſtoit à nous faire trouuer bonne la loyauté de l'homme à femme. Et bien que pour l'enuie que i'euſſe de ne donner occaſion à la diſcontinuation de voz propoz, ſeigneur Monophile, ie

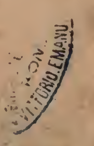
vous aye laißé paßer ce poinct, auquel tant nous publiez la foy, si est-ce que vous voyant ores vn peu de repos, ie me delibere entrer en camp contre vous (& ainsi vous l'auois-ie promis) en ce que d'vne aßez bonne rethorique, pour respondre au seigneur Glaphire, l'auez estably iuge en sa cause, sçauoir si au cas ou sa Dame auroit forfait en son endroit, il en receuroit aucun contentement. Esperant par tel moyen, luy tirant les vers du nez, le rendre confuz en son dire. Or puis que d'vne si grande courtoisie, vous estes voulu rendre sindic & procureur general de la communauté des Dames, ie croy que ne trouuerez estrange, si moy du semblable esmeu d'vne affection naturelle, delibere me porter protecteur, pour maintenir en son entier le droit & party des hommes. Qui sera tel, que i'espere vous faire tant cognoistre par mes iournées, qu'encores que la loyauté soit requise de la femme à homme, si ne faudra il penser, les hommes estre obligez à telles loix, quoy que la femme le soit. Ie vous mercie de bien bon cueur, dist Glaphire, puis que de si bonne volonté, & sans aucune priere, il vous à pleu entreprendre la deffense de ma cause. Mais puis que si liberalement vous estes offert à me faire ce plaisir, le seigneur Monophile se peut bien

asseurer, que combien qu'au combat que luy vou lez deliurer il emportast le dessus de vous, si aura-il encores prou d'affaire à se deffendre, en ce qu'il maintient l'Amour ne gesir qu'en vne chose, laquelle il ne peut expliquer. Car toutes telles Idées non expliquables; ne me semblent tomber en l'Amour. Lors ie (qui comme ie vous ay dit) par cas d'auenture estant entreuenu sur leur deuis, me tenois illecques à requoy dans l'espesseur des arbrisseaux, en deliberation d'exercer plus tost mes oreilles, que ma langue, les voyant passer si à la legere les derniers propos du seigneur Monophile, & voulant supléer à leur deffault, conclu en fin en moy mesme, rompre ma premiere entreprise. Parquoy sortant de ce lieu, sans autre reuerence plus profonde, que si toute l'apres-dinée eusse esté entremeslé parmy eux, leur dy en ceste sorte. Ces deux poinctz vrayement, messieurs, troueront lieu de controuerse digne de ceste compagnie, & ausquelz fault que le seigneur Monophile pour son honneur prepare responce. Autrement pourroit perdre en vn instant la grand' reputation, que de tout temps il a acquise en vostre endroit. Et si peut estre il m'est par vous autres permis seruir encores d'vn combatant, volontiers me ioindray-ie auecq' les

ſeigneurs Glaphire, & Philopole. Et pource eſguiſe ſi bon luy ſemble & ſa langue & ſon eſprit: car il n'a beſongne faite. Adoncq' la Damoiſelle, enſemble toute ceſte compagnie, bien eſtonnée de ſe voir ainſi ſurpriſe à l'impourueu: Commènt diſt elle, ſeigneur Paſquier, qui vous euſt penſé en ce lieu? mais, en foy, qui vous y ameine tant à propoz? A quoy ie luy reſpondy. Par le dieu d'Amours, ma Damoiſelle, ie ſerois bien empeſché le vous dire, & ne m'en trouue moins que vous esbahy. Vray que voulant donner lieu bien auant à mes penſées, à cauſe de celle déeſſe que cognoiſſez, ſouz l'entiere puiſſance & gouuernement de laquelle toutes mes forces repoſent, ie ne ſçay par quel bon vent i'ay eſté icy pouſſé: ou vous voyant tous entrez en telle deuotion, ay pris vn ſingulier plaiſir en la pourſuite de voz propoz: leſquelz ie ne me deliberois entrerompre, ſans l'occaſion que m'en à apreſté le ſeigneur Monophile, qui contre l'opinion du ſeigneur Philopole, vous à voulu faire entendre l'Amour n'eſtre apetence de conionction corporelle. Ce que ie ne luy puis accorder, encores que parauenture, ma Damoiſelle, en ce faiſant ie contreuienne d'vn bien peu à voſtre volonté. Vous nous dreſſiez doncq' ceſte embuſche, diſt Charilée, or vous en

pou-

pouuez-vous bien aller ainsi comme estes venu. Car si la compagnie me croit, premier que permettre vous auancer, on vous imposera silence: estans ia tous les propos du seigneur Monophile passez en nostre cour: mesmes auecques celuy qui y deuoit pretendre plus grand interest que vous, qui est le seigneur Philopole, lequel n'y a contreuenu. Surquoy Philopole (apres toutesfois que ceste petite bande m'eut par quelques caresses festoyé pour ma venue tant inopinée) à moy ne tienne, respondit-il, qu'il n'entrepreigne pour l'amour de moy ma deffense. Et si peut estre i'ay laissé couler les propos du seigneur Monophile, sans y donner quelque attainte, ce n'a toutesfois esté que i'y voulusse adherer, ains seulement pour l'enuie que i'auois de luy brasser autre menée, comme ie me delibere, ceste cy ayant pris son cours. Partant, ma Damoiselle, ie vous pry ne me vouloir alleguer, au preiudice de moy mesme, & que pour ma negligence ie ne perde point ma cause, si elle se treuue fauorable. Iamais ie ne l'entreprendray, seigneur Philopole, luy respondy-ie: car plus tost aimerois-ie me taire tout le reste de ma vie, auecques le contentement de ma Damoiselle Charilée, qu'encourir sa male grace, pour vne seule parole. Mais elle me respondit: Vo-



ſtre courtoyſie, ſeigneur Paſquier, vous impetrera audience mais à la charge, qu'il n'y eſcherra replique, ſi poßible mettez en auant propos, au deſauantage de ceux du ſeigneur Monophile. Car plus nous agréent les ſiens (fuſſent ilz nuz, & deſpourueuz de raiſon) que les voſtres, au ſuiet que nous propoſez, acompagnez d'vne infinité d'arguties. A quoy luy ayant reſpondu, qu'autre loy ie ne demandois, que celle qui luy plairoit m'ordonner, fut par Philopole repliqué, qu'elle n'auoit ceſte puiſſance deſſus ceſte compagnie, & apres quelques petites paroles & altercations reciproques: Or là doncques, diſt-il, adreſſant vers moy ſa parole, ſeigneur Paſquier: car en vous repoſe ma protection. Ce n'eſt voſtre protection que i'entrepren, ſeigneur Philopole, reſpondyie, ains celle meſme de l'Amour, & à l'encontre de celuy, qui pour ſe vouloir rendre ſon trop affectioné protecteur, le voulant par ſes ſubtilitez viuifier, nous l'a cuidé amortir. En quoy ce neantmoins ie l'excuſe, & en remetz la ſeule coulpe ſus l'Amour, lequel ores qu'il ſe vueille rendre à nous familier & communicatif, autant qu'autre choſe du monde, choiſiſſant ſa demeure en noz cueurs, ſi ne veult-il qu'on le cognoiſſe, ains va courant de plus en plus

Autre diſcours ſus la matiere d'amour.

ſa

ſa nature: en laiſſant ſeulement à vn chacun le iugement, ſelon ſa particuliere affection. Car l'Amour eſtant comme vn Polipe, qui change de diuerſes couleurs, ſelon ſes diuers obiectz, chacun en ceſte matiere diuerſifie ſon opinion, ſelon la varieté des paſſions qui ſont en luy. Si eſt-ce qu'en telle diuerſité, ne ſe trouua oncq' amant, qui ne pretendiſt au dernier poinct de iouyſſance, plus ou moins ſelon que la paſſion qu'il enduroit le tranſportoit. Car tout ainſi qu'en toutes choſes nous pretendons à quelque but, auſſi fault-il qu'en Amour y ayt vne certaine fin, ou noſtre eſprit s'arreſte. L'homme trauaille pour manger: le capitaine, ou bon ſoldat ſe met au hazard de la mort, pour acquerir au pris de ſon ſang, marque d'honneur parmy le monde: l'auanturier va à la guerre pour auoir part au butin. De ſorte qu'il n'y à operation, voire ſi legere ſoit-elle (n'eſtoit qu'elle procedaſt d'vn homme tout inſensé) ou nous eſperions deſcocher noz fleches à coup perdu, & ſans auiſer quelque fin: laquelle ne prouient que d'vne cupidité qui tombe en nous : & dont d'autant plus ſommes tourmentez, que plus y fichōs noſtre cueur. Pourtant eſt-il neceſſaire en Amour y auoir vne fin: et encores que nous ſentiōs en ceſt endroit affectez ſelon la varieté de noz

paßions, si fault-il y auoir vne cause generale, & dont, & pourquoy nous aimons. Toutesfois à ce que ne soyons abusez par le moyen de l'equiuoque qui sourd de la proximité des causes, premier que passer ce pas, entendez, seigneur Monophile, que tous Philosophes maintiennēt, comme certainement il est vray, en toutes les choses de ce monde, y auoir deux causes principales, l'efficiente, & la finale. Celle nommēt-ils efficiente, dont la chose est: & la finale celle pourquoy, & en faueur de quoy la chose est. Ces motz, peut estre, sembleront tenir de leur scolastique à quelques petitz delicatz, si est-ce qu'ils sont necessaires en la question qui s'offre, & à tout homme qui veult entendre à la cognoissance du vray. O que trois & quatre fois est heureux celuy, qui cognoissant ces deux causes, les peut distinguer l'vne de l'autre. C'a esté comme ie pense, qui vous à fait si lourdement choper. Car pour oster de l'impreßion des gens, que ceste apetence charnelle n'estoit la cause dont nous aimons, auez voulu maintenir estre vne chose accidentaire. Ce que neantmoins est certain, estre de la vraye & pure sustance d'Amour. La cause efficiente, & dont nous aimons vne Dame; est veritablement cest instinct que dites naistre en nous, quasi par

per-

permißion du ciel: mais la fin pourquoy nous aimons, est pour attaindre à l'entiere iouissance. Ainsi vn chacun de nous aime, pour vn iour estre iouissant: & la cause qui l'induit à plus apeter ceste conionction auecq' sa Dame, qu'auecques toute autre personne, vient de ce ie ne sçay quoy, que dites estre plus facile sentir que exprimer: lequel imprimons en nous d'vne certaine opinion qu'en conceuons: faisans vn peslemesle de raison auecques la paßion. C'est ce dont nostre mere commune, nous à voulu distinguer de tous les autres animans, lesquelz sans aucune discretiõ de ce qui leur plaist, ains meuz sans plus de ce premier mouuement, qui est en eux pour la conseruation de leur genre, s'adressent tous indifferemment à leurs femelles. Ainsi ne sçauent que c'est aimer: car en eux default l'opinion, cause qui engendre l'Amour. Bien est vray qu'aucuns voulurent dire, qu'ils en auoient quelque imagination & estincelle, toutesfois pour n'auoir iamais esté beste, ie m'en raporte à ce qui en est, außi n'est-ce pour les bestes que ie parle, ains pour les hommes aymans. Lors Philopole faignant non y penser: Si auois-ie tousiours entendu, dist il, que les amans estoient bestes. Ie ne sçay quelz amans (luy dis-ie) mais ie me puis bien vanter pour auoir hono-

ré, & encor honorer vne Dame, d'vn ydiot estre deuenu mieux apris, que ie n'eusse sçeu faire par tous les preceptes du Courtisan. Toutesfois pour ne m'eslongner de mon propos: ie seray doncques bien des vostres, seigneur Monophile, en ce que dites l'Amour naistre de cest instinct naturel, restera seulement à prouuer entre vous & moy, & deduire par quelques moyens suffisans, si la seule fin de l'Amour regarde à la iouissance. En quoy si par commune opinion du peuple il me falloit fortifier, certainement, seigneur Monophile, vous n'emporteriez le dessus, ains vous faudroit du premier coup habandonner, & camp, & armes. Car qui est celuy en ce monde (hors mis vous) qui n'aime pour ceste fin? Toutesfois pour ne me vouloir asseurer sus iugement si fragile, ie vous supply dites moy, si l'amitié d'homme à femme ne pretendoit qu'à l'esprit, pourquoy nous sentirions nous agitez en icelle, tantost d'vn tourbillon de ioye, & à l'instant de douleur, puis tout soudainement de crainte, & en celle d'homme à homme ne sommes ainsi tourmentez: sinon qu'en ceste cy, nous nous tenons tous contens & satisfaitz, d'estre d'eux sans plus aymez, ce que cognoissants auons ia touché à nostre pretendu: mais en l'autre, outre l'esprit, acompa-

Quelle est plus violente ou l'Amour, ou l'amitié.

compagnons noz desirs d'vn espoir, qui nous promet quelque iour cest heureux port de iouyssance? D'auantage dites moy, si cest Amour se guidoit seulement par vne liaison & conionction d'espritz, ne deurions nous par raison naturelle plus aimer celuy que Dieu voulut faire en tout & par tout à nous semblable, que non la femme laquelle il voulut bastir d'vn degré plus basse que nous? Or eschet-il ordinairement le contraire, & aimons sans comparaison plus la femme que l'homme. Voire que nous voyons par cest Amour feminin, auoir esté violée & rompue la loy de vraye amytié, qui estoit de l'homme à homme. Ie vous pourrois en cecy faire recit d'vn Tite & Gisippe: desquelz Tite combien que de toute ancienneté fust affectioné enuers Gisippe, & tellement affectioné, que pour mourir n'eust voulu de sa volonté rien entreprendre au desauantage de son amy, si se trouua-il si forcené de l'Amour, que forçant tout rampart de ceste amytié ia de long temps inueterée, aima de telle furie la future espouse de son amy, que sans l'ordre que Gisippe y sceut donner, sa ruine se preparoit. D'autant qu'en son ame sentoit deux extremitez toutes contraires: mais l'vne plus forte que l'autre: C'estoit l'Amour, dont il estoit si extremement

outré, qu'ores qu'il s'en voulust deporter en faueur de l'amitié qu'il auoit en Gisippe, si n'estoit il en sa puissance y donner aucun remede, sinon par la seule mort, à laquelle il se resoudoit. Vn semblable exemple vous pourrois-ie alleguer d'vn filz de Roy (recité, si ie ne m'abuse, par Iustin) lequel violant tout droit des hommes, & de Nature, se trouua si sollicité & espris, pour vne sienne marastre, qu'encores qu'il portast à son pere toute obeissance de filz, si ne se peut-il iamais garantir d'vn tel mal, sinon par l'acomplissement de son desir, ou si la mort ne luy eut aporté medecine. Qui causoit donc telz outrages en ces deux hommes (outrages puy-ie apeller, brisans par toute force tout droit d'amitié & nature) sinon qu'en l'amitié d'homme à homme n'y à que conformité d'espritz, en cest Amour gist vne simpatie entremeslée & de l'esprit, & du corps? Quand ie dy du corps, i'entén ceste copulation charnelle, seule fin de nostre Amour. Et qu'il soit vray: car tout ainsi qu'en toutes choses, estans paruenuz à nostre but auons en nous contentement & satisfaction bien grande, aussi par ce seul moyen, ces deux cy dessus nommez, attaignirent à l'assouuissement de leurs passionnez desirs. Et non seulement ces deux: mais tout autre, estant arriué

riué à ce tant desiré point de iouissance. Car au lieu ou au parauant nous sentions perplex & esperduz en ces extremes desirs, estans abordez à ce port, cessent en partie les trop violentes passions, & prẽd l'Amour en nous nouuelle forme & habit selon que nostre nature s'y dispose, demourãt tousiours toutesfois en son essence d'Amour. Voilà pourquoy fut figurée par les Etniques celle mesme Androgine dont auez voulu disputer, quand les deux partz & moitiez desassemblées, tachẽt à se r'acoupler. A l'imitation de laquelle, quelque poete de ce temps, dans vn epithalame, escrit les ames estre là sus acouplées ensemblément.

Leans estoit le repoz
Des espritz de tous les hommes,
Desquelz, maugré l'Atropos,
Estions faitz telz que nous sommes,
Tous deux à deux attelez,
Hors mis qu'estans apellez
(Ainsi que fut l'Androgine
Sus nostre prime origine)
Par la volonte des Dieux,
Sommes distinctz l'vn de l'autre,
Et d'vn mypartiz en deux,
Ainsi est la moytié nostre,

Vn temps de nous deſchainée.
Vray que petit à petit,
Commençans de nous cognoiſtre,
Sentons en nous l'apetit
De nous reioindre, s'acroiſtre:
Si que par meſme amytié
Reprenons noſtre moytié,
Et ainſi qu'au lieu celeſte
Viuions vn-deux ſans moleſte,
Ainſi prenans noz deduytz
Auecq' vn autre nous-meſme,
Là ou mieux nous ſentons duytz,
Viuons en plaiſir extreme,
Et ioye deſordonnée.

A laquelle opinion vous meſmes volontiers fuſsiez condeſcendu (n'euſt eſté la crainte qu'auiez de vous entretailler) quand nous auez confeſsé, l'Androgine eſtre l'apetence de reunir les deux moitiez eſgarées : Et ſi peut eſtre voulez venir à celle que Dieu des le commencement de ce monde nous propoſa (dont auez penſé faire voſtre profit, mais toutesfois à credit) ne nous fut en icelle, par termes beaucoup plus expres ordonné, que fuſsions deux eſpritz en vn corps & vne chair, qu'vn eſprit dedans deux corps? Vray que ie ne veux pas dire, que

pour

pour former l'Androgine, l'vn & l'autre ne soient requis: mais c'est pour vous monstrer, que si desirez vn esprit seulemẽt en deux corps, rendrez ceste nostre Androgine defectueuse & imparfaite. Car quant à ce que pour donner fueille à vostre dire, sus l'yssue de voz propos (quasi pour la bõne bouche) nous auez voulu seruir de voz loix, en ce qu'ils requierent le seul consentement pour bastir les mariages: que veux-ie dire autre chose, sinon que ce consentement, prouenant de celle conionction d'espritz non commune, fait & engendre cest Amour: mais la communication des corps le parfait & le consomme? Ainsi l'entendirent noz loix, & voyez en tous endroitz, maintenir la vraye fin de mariage, estre la multiplication de ce monde. Et si suis encor en grand doute comment ils voulurent prendre cestuy consentement dont parlez. Par ce que nous voyons auoir esté permis aux hommes & femmes se marier, voire en l'aage d'indiscretion, & ou il semble n'y auoir grãd cognoissance, moiennant qu'ils eussent pouuoir de cohabiter. Si qu'il semble qu'elles ayent entendu par cestuy consentement, vne propension mutuelle à ceste conionction des corps. Qu'ainsi soit, nous le voyons, veu qu'vn mariage se peut rompre & desnouer

à la volonté de l'autre, si l'vne des parties se treuue en cest endroit froide & maleficiée: ce qu'autrement n'eussent permis, ny les loix de noz Papes, ny de noz Iurisconsultes, ausquelz i'en remetz ceste dispute. Seulement vous suffise les mariages se former par ce consentement que dites, mais se fermer par ceste copulation corporelle. Et par ce que semblez estimer l'Amour estre trop celeste, pour se fonder en chose qui trop participe selon vostre auis du terrestre: voyez en quel erreur vous tombez & mal recognoissez le grand heur qui est en Amour, pour tendre seulement à vne si heureuse fin, par laquelle nous est moyennée l'immortalité en noz mortelz corps, par la propagation de nous autres en noz semblables. Vray qu'en ce poinct cy Nature fit ainsi que la sage & discrete mere, laquelle cognoissant le bien qui est necessaire pour le futur à son enfant (dont il ne peut auoir cognoissance pour son bas aage) par dons, par presens, par vn doux & amiable parler, & autres telles petites amorses qui plaisent à ce petit mignon, l'aleche & induit (sans toutesfois qu'il y pense) à s'acheminer au but, qu'elle s'est en soy mesme progetté: iusques à ce que par vn long progres de temps, & venant l'aage plus meur & parfait, se treuue cestuy

Pourquoy Nature a mis en nous l'apetit de iouissance.

filz venu au poinct de la chose que plus luy estoit necessaire, au grand contentement, & de luy & de sa mere : ainsi ceste sage mere Nature s'estant en soy proposée la multiplication de ce monde, plante en nous des le commencement de nostre aage, telles petites semences d'Amour, nous amorsant l'vn à l'autre, par ce pretendu plaisir. Mais à quelle intention? est-ce sans plus pour l'estincelle de ce plaisir qui nous est commun auecq' tous autres animans? Non, non, seigneur Monophile, ains pour nous rendre comme ie vous disois (& vous-mesme l'auez à la trauerse confessé) immortelz en nostre mortalité. Et vrayement nous cache-elle ce secret, par le voile du premier plaisir qui s'offre en ceste communication mutuelle. Mais à la fin, estans paruenuz plus outre, cognoissons encores par vn plus grand & iteratif plaisir, que ceste fin tendoit à plus haulte fin, qui estoit, auoir enfans : esquelz (comme ayans attaint tout nostre dernier but) naturellement nous nous plaisons & resiouissons, plus qu'en autre chose terrienne. Or est-il ainsi, que ceste fin est vne fin interminable, & qui ne treuue point de fin. Par ce qu'oncques Nature ne se fascha ou lassa d'auoir enfans. Ainsi se rénouuelle tousiours en nous la cupidité du plaisir, & par mesme

moyen le desir, lequel n'est pas si paßionné d'autant qu'apres la iouissance, nous nous tenons asseurez d'y trouuer vn prompt remede, ce que nous n'osions pas affermer au parauant. Ainsi là ou deuant, nageyons entre l'esperançe & la crainte, viuons apres en aßeurance d'auoir ce poinct, ou tous noz pensemens se dressoient. Si bien que tousiours demeure l'Amour: mais prend diuerses qualitez: par ce que si au precedant se nommoit desir garny d'vne esperance, puis apres s'appelle desir acompagné d'vne asseurance. Ie veux doncques dire que l'Amour (pour bien diffinir Amour qui tourmente ainsi les hommes) est vne paßion, conceue d'vne opinion, prouuenant d'vn certain instinct qui s'imprime dedans nous, tendant à la conionction corporelle de l'vn à l'autre. Amour sera doncques vn instinct, comme vous, seigneur Moncphile, maintenez, mais toutesfois vn instinct acompagné du desir de se reioindre: & semblablement le desir tousiours marchant auecques l'instinct. Et par ce moyen trouuerons peut estre lieu de satis-faire à quelques vns, qui à cause de ceste apetence qui se rencontre en cest endroit, voulurent maintenir, l'Amour ne deuoir acquerir tel nom, iusques à plaine iouissance. Certes combien que ie ne face grande profeßion des

Diffinition d'Amour.

termes,

termes, estant de vous entendu, si me semblent telz personnages auoir grandement sur ce foruoyé: car encores que ne soyons entrez en ce poinct de iouissance corporelle, si se treuue il autre chose, de laquelle en nous mesmes iouissans, acquerons le nom d'amant enuers noz Dames: c'est ceste naturelle impression & idée de leur meilleur, que nous couurons dans noz esprits: au moyen de laquelle, nous les aimons plus que les autres. Car, à bien dire, de cest instinct depend principalement l'Amour: parce que peu souuent marche en ieu, qu'il ne se garnisse tousiours de l'apetence naturelle qu'auons de nous reunir. Là ou souuentesfois apetons ceste operation de Nature en plusieurs femmes, sans les aimer neantmoins, ains quasi conduitz & menez par vne brutalité, & sans autre consideration que de passer nostre colere. Mais pour retourner sus mes erres, qu'Amour soit vne passion, ie croy que n'en faites doute, au moins nous l'auez-vous assez apris pendant tout vostre discours. Et quant à ceste communication des corps, si n'en demourez contens, si en pensé-ie toutesfois auoir dit ce que la necessité requeroit. Vray que pour le regard de l'instinct, encore qu'il ne se puisse bien bonnement descourir, si n'y a il celuy de nous qui ne sache, que

naturellement nous ſommes plus adonnez à quelques perſonnes, qu'aux autres. Et comme ainſi ſoit que noz iugemens naturelz ſont diuers, auſsi adonnons-nous noz cueurs, chacun en particulier, comme noſtre nature nous guide. De là ſourd la diuerſité d'opinions: de ſorte que quelques-vns voulurent dire, la verité eſtre ſubmergée aux profonds abiſmes des puys. D'autant qu'vn chacun de nous iuge, non ſelon la verité, ains comme ſon inſtinct le pouſſe. Ainſi encore que ie ne puiſſe declarer dont prouienne ceſt inſtinct (ſinon de noſtre nature, par ce qu'autant ſe treuuent d'inclinations, comme d'hommes) ſi eſt-ce que ie cognois bien, que c'eſt ce ſeul & vnique, qui donne ouuerture à l'Amour. Et ſi peut eſtre ſe rencontrent pluſieurs à aymer vne meſme Dame, c'eſt qu'ils ſont enſemble aprochans de quelque commune influence. Or ay-ie baillé ceſte diffinition à l'Amour, combien que ie ſoye bien ſeur, y en auoir vn autre eſpece, qui ſemble tenir de Nature, & toutesfois ne procede de ceſt inſtinct dont parlons. Comme voyons ordinairement eſchoir, qu'encores que de nous meſmes ne ſoyons enclins enuers pluſieurs perſonnages, ſi eſt-ce que bien ſouuent contre noz propenſions, nous nous ſentons induitz à leur porter affection, pource ſans

ce ſans

ce ſans plus qu'ils nous la portent. Et dit on en commun prouerbe, l'ingratitude eſtre trop grande, en l'homme ou femme, qui eſtans aimez ne veulent rendre le reciproque. Ceſtuy eſt veritablement vn Amour: mais non ſi vif comme l'autre dont nous parlons, & pour bien dire, retirant plus ſus pitié que ſus l'aimer. Ainſi eſt-il à vn chacun familier ſe reſentir du mal d'autruy (voire par fois de noz ennemis, lors que les voyons afligez) & non pourtant qu'il y ait vne affection, telle que l'amytié que nous auons en quelques certains perſonnages, ou noſtre naturel nous inuite. Auſſi ne me ſemblant ce dernier Amour, qu'vne ordinaire compaſſion, que nous prenons de ceux, leſquelz voyons en noſtre faueur tourmentez, ne l'ay voulu comprendre ſouz celle diuinité dont parlons: de la perfection de laquelle, combien que ie n'aye parauenture diſputé tout au long & que ie ne ſoye aſſeuré auecq' quel contentement pourrez recueillir mes propos, ſi me tiens-ie pour treſcontent du peu qui vous à pleu m'ouir. Vous auiſant, toutesfois, quelque choſe que i'aye mis en auant, n'eſtre d'aucune moyenne contemplation, ains de ceux, qui pour l'auoir moins que moy eſprouué, en entendoient mieux la nature. Car pourriez-vous bien eſtimer, qu'en la

ſeruitude ou ie ſuis, pour celle Dame que ſçauez, i'euſſe en moy telle liberté, de pouuoir diſcerner, non ſeulement ceſte matiere, ains quelque choſe que ce fuſt? Lors Charilée, me reſpondant auecques vn aſſez gracieux ris, ſans toutesfois faire ſemblant de m'acorder aucune choſe: Qui vous en à doncques tant apris? me diſt elle. Suffiſe-vous, ma Damoiſelle, reſpondy-ie, que ie le tiens de gens, qui l'entendent mieux, que ceux qui eſtans en ceſte obſcure priſon, ne peuuent cognoiſtre celuy qui les à renduz ſi captifz. Si n'en demeurerez-vous plus authorisé pour celà. (repliqua elle) car vous-meſme des l'entrée de voſtre diſcours auez donné ſentence contre vous: quand nous auez voulu aprendre, que ceux qui deduiſent l'Amour, n'en ſçauroient autrement parler, que ſuyuant leurs paſſions. Mais s'ils n'en ont fait eſpreuue, encore ſe rendent-ils moins croyables, pour en parler, comme clercs d'armes. Parquoy en tout euenement ne pouez-vous eſtre de nous creu. A ce mot Monophile, à qui ia peſoit ſe taire ſi longuement, luy reſpondit. Pour vous, ma Damoiſelle, pouuez-vous donner aſſeurance de ne luy adiouſter foy: mais non pour ces deux autres Gẽtilz-hommes. Et pour ce ie vous ſuply bien humblement ne trouuer eſtrange, ores

que

que ce ſoit contre voſtre ordonnance, ſi pour me deffendre en ma cauſe, ie veux donner reſponce au ſeigneur Paſquier, en faueur duquel ſeulement, & non pour l'Amour de moy, ie croy qu'ayez eſtably la loy de non repliquer. Encore moins ſerez-vous creu, diſt elle: Contentez vous ſans plus l'vn & l'autre, luy d'auoir eu audience contre noſtre volonté, & vous du contentement qu'auons prins en voz propos, leſquelz n'ont beſoin d'autre deffence, que celle qu'ils ont ia eue. En bonne foy ma Damoiſelle, luy dis-ie, vous eſtes trop partiale, & pour auoir la cauſe du ſeigneur Monophile trop affectée, peut eſtre vous-meſmes ne ſerez pas creue. Pource ie vous pry, ne luy interdiſez point la parole, pour dire ce que luy plaira. Ce propos ſortit de moy auecques vne telle contenance, que Monophile tout faſché, penſa que ie le deffiaſſe, ſeulement pour vne aſſeurance que i'euſſe, qu'il ne me pourroit ſatiſfaire. Au moyen deqnoy, quaſi demy indigné, pluſieurs-fois voulut vſer de reuenge: mais Charilée, faignant de ſe courroucer: Vous ſuffit-il pas (diſt elle) que le ſeigneur Paſquier eſt vn ſupernumeraire, & non naturaliſé en ceſte noſtre compagnie? Ce n'eſt en ſon endroit qu'ainſi il vous fault arreſter, ains me ſembleroit plus

ſeant pour voſtre honneur, que remiſſiez en memoire le combat, que n'aguęres vous ont preſenté ces deux autres Gentilz-hommes. Auiſez doncques ſeulement à vous tenir ſus voz gardes: car ſi leur pouuez ſatis-faire, vous ferez beaucoup pour vous. Ce ſera donques pour vous obeir, ma Damoiſelle, reſpondit-il. Or s'eſtoient tenuz, pendant tous ces menuz propos, Glaphire & Philopole ſans mot dire: parquoy Philopole ayant aſſez, ce luy sembloit, eſcouté: Ie vous pry (diſt il) ma Damoiſelle deſpouiller toute affection, & atribuer l'honneur à celuy qui l'a merité, ſans tant vous formaliſer, comme vous faites. Allez, allez ſeigneur Philopole, reſpondit-elle, n'eſtes-vous de la partie? Ie vous pry ſeulement parfournir à voſtre entrepriſe, en ce qu'auez mis ſus les chãs deuant la venue de Paſquier, pour puis (ayant acheué) donner lieu au ſeigneur Glaphire, au poinct qu'il a entamé. Vous dreſſez treſmal la partie (diſt Monophile) & ſemble, ma Damoiſelle, que ſouz pretexte de me vouloir porter faueur, pretendiez à ma totale ruine, parce que ne me permettez entrer en champ contre vn ſeul, & toutesfois eſmouuez ces deux capitaines cy pour me combatre à toute oultrance. C'eſt trop parlé, diſt elle, vous en trouuerez plus toſt l'iſ-

ſue

ſue par bonne execution, que le commencement par telles petites demarches. Sus doncques, ſeigneur Philopole, puis qu'auez ouuert l'ocaſion de la noyſe, deſployez toutes voz forces, pour nous donner à cognoiſtre ſi ſerez auſsi bon executeur, comme bon entrepreneur: d'autant que vous me ſemblez auoir choyſi (à voſtre eſciãt) fardeau aſſez peſant, & dont, ſi ne vous gardez, ſans y penſer ſuccumberez. Car qui ſeroit ſi hebeté qui auecq' vous vouluſt dire, la loyauté n'eſtre requiſe en vn homme comme en la femme? Ma Damoiſelle, reſpondit Philopole, pour vous dire le vray, ie crains que voulant fauoriſer & ayder l'opinion du ſeigneur Glaphire, ie ne me moyenne vn grand tort. Toutesfois puis que ſi auant me ſolicitez en l'acquit de ma promeſſe, ie commenceray mon propos, lequel ne ſera point long, ains ſeulement pour monſtrer au ſeigneur Monophile (ſouz le meilleur auis neantmoins de toute ceſte compagnie) que quant à ce qu'il demandoit, ſi nous receurions aucun contentement de noz Dames faiſans communication de leurs corps auecques autruy: & que le ſemblable deuons nous eſtimer d'elles, nous habandonnans à autres, il me ſemble ceſte comparaiſon n'auoir lieu. Non qu'en ce ie vueille deprimer le ſexe

feminin, pour extoller le noſtre: mais on ſçait de toute memoire, les femmes n'auoir eſté colloquées en tel degré de liberté, que les hommes: & eſtre permis aux hommes beaucoup de choſes, que non aux femmes. Ie n'allegueray administration de Republicques, maniement d'armes, exercitation d'eſtatz politiques, deſquelles ont eſté deboutées comme inhabiles & non ſuffiſantes à ce faire. Mais auſsi ont deſiré noz anciens, vne certaine pudicité en elles: laquelle ſeule ont eſtimée, au ſuplément de ce dont toutes noz loix, tant naturelles, que ciuiles, les auoient priuées. Ce qui n'à pas tant eſté requis en l'homme, comme n'eſtant ſi fragile & lubrique que la femme. Au moyen dequoy Nature y obuiant par bõs & raiſonnables moyens, à imputé en la femme à impropere, ce qu'en l'homme à preſque retourné en louange. Or qui de telle loy me demanderoit plus ample raiſon, à peine que ie la puiſſe dire, ſinon que Nature nous l'à dictée. Auſsi ne ſuis-ie deſtiné pour vilipender voſtre ſexe, duquel i'eſtime en partie mon heur & ma vie dependre (& diſoit ceſte parole, deſcouurant ſa mocquerie) Suffiſe vous qu'eſtant telle choſe imprimée de tout temps dans noz eſpritz par vne naturelle inclination, me ſemble n'eſtre beſoin adapter en vn

endroit

endroit, ce que lon pourroit aproprier à l'autre. Vrayement (dist Charilée) vous en parlez assez sobrement, sans rien toutesfois obmettre. Mais quoy, seigneur Monophile, nous lairrez-vous en si beau chemin, sans estre de vous secourues? Certes i'en apellerois, mesmes me semblant souz ceste generalité, estre comprise & interessée celle déesse, que iournellement adorez, quelque part qu'elle reside, & fust-ce dans vostre cueur. Et quant à moy, ie sçay bien que i'aurois à dire, n'estoit que lon n'est receu d'auocacer en sa cause: Aussi que tel acte nous fut iadis deffendu, par voz belles ordonnances. Ma Damoiselle (respondit Monophile) n'a pas long temps qu'auez obuié à celà, lors que nous auez fait entendre, que n'estions point en iugement si scrupuleux: aussi qu'opugnant le seigneur Philopole, ne serez reputée maintenir vostre propre cause, ains bien la mienne, puis qu'il vous plaist me faire tant de faueur, d'ainsi l'estimer. Or doutoit fort Charilée, entrer en tel camp, par ce que iamais ne se mettoit en telle dispute (que celle qui sus l'heure s'estoit, à la suscitation de Philopole, presentée) sans outre-passer vn petit les bornes de raison, & se mettre à courir la poste, tant luy estoit ceste cause affectée. Au moyen dequoy

Philopole pour l'ayguillonner d'auantage: Ie voy bien (dist il) que pour ce coup demeurerez par faulte d'vn bon cheualier, si vous-mesmes n'entreprenez la defense de vostre querelle, qui est de soy si hazardeuse, qu'à bon droit ne veult le seigneur Monophile passer la lice, pour entrer en ceste iouste, craignant estre mis hors les arçons. A quoy elle, d'vne face toute transformée en vermeil, pour le sang qui illecq' estoit monté, donnant assez d'aparence de sa colere: Non, non (repliqua-elle) seigneur Philopole, ne pensez emporter la victoire d'vne querelle si auantageuse de mon costé, pour estre si iniuste du vostre. Et bien que par vostre entendement, pensiez renuerser l'imbecilité du mien, si opugneray-ie vostre dire, non souz l'apuy des forces de mon esprit (qui est nul) ains pour la validité de la cause, qui de soy-mesme se deffend sans orateur ou auocat. Et puis que de ceste liberté que vous estes estudié attribuer à l'homme, estes descendu en plusieurs autres propos, assez lointains de la question qu'auiez en vostre esprit imaginée: aussi ne veux-ie faire mon conte vous satisfaire en ce dont la presente dispute s'est meue, ains à tout le surplus de voz raisons: A ce que ne pensiez m'auoir rien presté à credit, & que ie ne vous vueille

Defence en faueur des femmes.

payer de monnoye, d'außi bon ou meilleur alloy que la vostre. Car s'il vous plaist considerer profondement la difference de noz deux causes, ie suis seure (& n'est ma fantasie vaine) qu'y trouuerez autant ou plus de distance, comme de l'ymage painte, à la creature viue. Par ce que voz raisons estans fondées sus opinions mondaines, les miennes ne s'aydent & munissent que de la vraye & seule Nature. Laquelle comme vous pensez ne nous à exterminées de tous actes vertueux & louables, non plus que les hommes, quelques cas qu'ayez vou lu dire. Et qu'ainsi soit, representez vous deuant les yeux vne administration de Republique, vn gouuernement de police, n'auez vous la Semiramis, la Tomiris, & infinies autres dont i'ay maintesfois ouy parler: qui non seulement par sagesse feminine, si bien establirent leur Monarchie & Royaume, mais außi par vne prouesse plus que virile, guiderent de sorte leurs faitz d'armes, que leur posterité en à bruit & bruira tant que le monde sera monde? N'auons nous außi vne Penthasilée? n'auons nous les Amazones, pour ce mesme respect de guerre? N'auez-vous en la poesie, Sapho? & mesme de nostre temps, haulte Dame & Princesse, feu de bonne memoire Marguerite de Valois? en

Italie vne infinité d'autres, dont les œuures reluisent entre tant de bons & louables esprits? Demandez-vous l'eloquence fondement & appuy de toute Republique bien ordonnée? ne celebrent les anciens la Cornellia? la Hortensia? qui si bien s'en sceurent ayder entre les Romains, que par le commun accord des bien-disans, attaignirent au parangon des plus grans Orateurs de Rome? Et est chose trop asseurée qu'encor' en eust-on trouué en ceste part d'auentage, sans l'enuyeuse loy des hommes, qui cognoissant le grand esprit des femmes, despourueu neantmoins de force corporelle (ainsi que nous voyons ordinairement les petis poissons estre deuorez par les grans) leur interdit plaidoyers & administration d'estatz politiques. Mesmes nous publians de si fragile esprit, iusques à nous deffendre donaisons, & alienations de noz biens, sans l'expres consentement de noz maris. Et non-obstant ce, vous voyez les bonnes & grandes maisons iournellement decliner & ruiner par la bestise ou prodigalité des hommes: au contraire l'augmentation & entretenement d'icelles, proceder du bon mesnage & sagesse des femmes. Qui me fait penser que là ou il leur seroit loysible apliquer leurs esprits à telles faciendes que les vostres

ſtres (ſi ainſi eſt que l'ordre d'vne Republique fraterniſe auecques celuy d'vne maiſon) par meſme moyen pourroit guyder & dreſſer les affaire d'vne ville. Et pour me deporter des exemples des Etniques: voulez-vous eſtat plus grand que le pontificat de Rome? auquel toutesfois auons leu vne femme ſouz habit viril, s'eſtre maintenue autant galammant que la plus part de ceux qui depuis luy ont ſuccedé. Mais quoy? encore fut il neceſſaire, & à elle, & à la ſuſ-mentionnée Semiramis, pour contenter le monde, & obuier à ceſte opinion du vulgue, ſe deſguiſer ſouz vn habillement d'homme: ſouz lequel tant qu'elles furent maſquées, rien ne leur eſtoit mal fait, tout vertueux, tout magnanime: mais incontinent qu'elles tomberent en la cognoiſſance des hommes, & qu'on les recogneut pour femmes, à vn inſtant fut amortie & eſtainte leur proueſſe, vaillantiſe, vertu, & ſainteté, qui tant s'eſtoient en elles trouuées recommandables. Tant à eſté & eſt grande l'enuie des hommes encontre nous: leſquelz cognoiſſans que poßible par la ſageſſe des femmes pourroient perdre tout leur credit (à l'imitation des tyrans, qui defont & deſtruiſent tous ceux dont ilz craignent) nous ont fruſtrées de la poſſeßion qui nous apartenoit, com-

me à eux. Ie ne doute point que ſur ce ne vous aydiez que l'vne & l'autre des deux femmes par moy cy deſſus alleguées, deſcouurit à la parfin ſa folie, l'vne par la lubricité qu'elle pretendoit en la perſonne de ſon filz, & l'autre par ſa groſſeſſe: car tel eſt le commun dire des hommes, qui par ceſte ſeule raiſon penſent triompher de nous autres. Mais, ô quel diuin argument! ô quelle ſubtilité digne de tout voſtre ſexe! comme ſi ceux, leſquelz plus vous celebrez par voz eſcritz, ſoit en vaillantiſe, ou ſageſſe, ne ſont tombez en telz deſarrois & defaulx! Ie n'allegueray voſtre Hercule, par le moyen duquel à bon droit vous pourriez vous vanter auoir occis tous les monſtres de ce monde, ſi luy meſme ſe fuſt tué, lors qu'au lieu de ſa maſſue on luy vit manier le fuſeau. Ie n'allegueray voſtre idolatre Salomon, ſeul parangon toutesfois (comme on eſtime) de toute ſapience humaine: trop & trop en bruyent les hiſtoires. Laiſſons doncques ſi ſottes opinions, autant deſauantageuſes à vous comme à nous: Voire ſi de bien pres conſiderez, plus en voſtre preiudice, ayans eſté créez de Dieu (comme en tous lieux publiez) d'vn cerueau plus ſain & ſolide, que tout le reſte du monde. Et pource, retournant à mon propos de l'opinion, & de la Nature: voulez

lez-vous plus ſage Philoſophe que Socrates? lequel toutesfois ne ſe taiſoit de l'iniure & tort qu'on nous faiſoit : nous reputant capables de toutes vertus & ſciences, comme les hommes. Demandez-vous vn autre Socrates? Licurge? qui par ſes loix accouſtumoit les femmes à tous faitz d'armes, & autres telz excercices que vous autres eſtimez virilz: au lieu deſquelz neantmoins n'auons pour recompenſe que la quenoille. Quoy? ſi ie vous monſtre qu'au temps paſſé en Licie, les hommes exerçoient tous les actes, que pour le iourd'huy eſtimez feminins, tel exemple ne ſera-il ſuffiſant pour vous donner à cognoiſtre telle choſe ne geſir qu'en opinion mondaine? Il ne fault doncques point, ſeigneur Philopole, penſer que Nature nous ayt priuez non plus que vous autres de telz actes, ains voſtre tirannie ſans plus, eſtans noz eſpritz ſuſceptibles de toutes telles ſciences que les voſtres. A l'heure Philopole: Vous m'induiſez preſque à le croire, diſt-il, encore que ce ſoit quelque peu contre ma volonté. Mais voſtre parole fortifiée & munie de ſi viues raiſons & exemples, leſquelz iamais ne me fuſſe perſuadez tomber en teſte de femme, me feront eſtre parauenture des voſtres, Et vous diray d'auantage (diſt il d'vne grace aſſez hon-

neste) que par moy en ma Republique, serez quelque iour installée, pour presider, non es choses concernans le fait des femmes (comme iadis fit Heliogabale Empereur Romain, à sa mere) ains es affaires & negoces plus arduz & necessaires, pour l'entretenement de mon estat. Il y en à de trop plus capables que moy pour tel effect, respondit-elle, quand seriez en ceste peine. Vray que ie ne fay doute, que ne trouuiez estrange, reuenant à la commune opinion du vulgue, le peu que i'ay discouru: si vous veux-ie bien auiser, qu'encores que par vous hommes nous soit deffendue & prohibée la lecture des bons autheurs, i'y employe toutesfois la meilleure part des mes heures. Aussi pour communiquer quelquesfois auecques gens doctes, & versez en toutes bonnes lettres & disciplines. Ie croy, ma Damoiselle, dist Monophile, qu'il n'y à celuy en ceste compagnie, qui ne trouue voz propos bons, comme procedans d'vn bon cerueau. Et certes pour authoriser vostre dire, sans chercher exemples forains, vous deuiez seulement mettre en champ, pour confondre l'opinion de ceux, qui si temerairement vilipendent vostre sexe. Car en ce eussiez seruy d'vn bon Achilles pour toutes les autres. Et quant à moy, pour vous donner à cognoistre de

de combien suis different de vostre opinion, ie dy & croy asseurement (suyuant ce que si bien auez maintenant deduit) telle auoir esté la cause, pourquoy les Poetes du temps passé, attribuans à toutes choses du monde leur propre & peculier dieu, ne les voulurent desgarnir de déesse. Et establirent au fait de guerre vne Bellone aussi bien que le Dieu Mars, vne Pallas sus la science comme vn Mercure, Iunon sus les richesses aussi bien qu'vn Plutus, en l'Amour Venus comme vn Cupido, & sus la poesie les neuf Muses, tout ainsi que le Phœbus: nous voulant monstrer souz le manteau de poesie, les esprits des femmes, comme des hommes, estre capables de tous arts & sciences, & autres choses qui peuuent tomber en l'esprit de l'homme. Voire & d'vn poinct d'auantage: d'autant que Nature leur defaillant en force corporelle, les auroit voulu recompenser en abondance d'esprit: n'estant empesché, ny voylé d'vne si pesante masse de terre comme nous, mesme estans yssues de matiere plus purifiée que ne sommes, pour auoir pris leur origine de nous, & nous immediatement de la terre grossiere, & sans aucune forme. Qui est veritablement vn mistere qui nous doit assez figurer, quel chef d'œuure voulut faire Nature, lors

Suite de la louange des Dames.

qu'elle nous bastit la femme. Car tout ainsi que lon voit dans les alambicqs, s'extraire de matieres grossieres, eaux souefues & delicates, non pas en si grand' quantité: aussi estant ceste femme quasi alambiquée de ce corps massif de l'homme, tira quant & soy le meilleur, ne luy laissant rien de reserue, que le terrestre (qui fut la force, comme à tous animans) & s'emparant du hault & magnanime courage en toutes choses vertueuses. Surquoy aiousta Philopole: vous dites vray: car Dieu ayant voulu tirer ceste femme des parties ou reposent les affections en nous, en voulut desgarnir l'homme, pour en façonner la femme. Parquoy l'ayant pourueue d'vne aigre & vehemente colere, & d'infinies passions, fut par mesme moyen besoin la destituer de force. Autrement se fust trouué en elle vn animal plus violent & furieux (& dist Philopole ceste parole l'acompagnant d'vn souriz de bonne grace) que le Lyon, qui dedans soy ronge vne perpetuelle ferocité. Ce sont propos, repliqua Monophile: d'autant que Nature, ayant mis en ceste femme vn si excellent courage, & ne voulant defaillir en cest endroit en aucune partie ne la voulut par mesme effet munir de telle chaleur que nous autres, pour la rendre en ce hault cueur plus atrempée. Par ce

que

que comme nous voyons les ieunes gens plus temeraires & enflambez que les autres, & quasi demy furieux, pour l'abondance du sang & de la chaleur qui domine en eux : au contraire les vieillartz estre beaucoup plus posez, d'autant que la fontaine des passions, qui en partie tire sa nourriture du foye, commence à diminuer, & deuenir imbecille : aussi desirant ce hault Dieu descouurir son inestimable puissance en la personne de la femme, la voulut rendre par ceste deffectuosité de chaleur, comme lon peut voir à l'œil, aussi auisée en sa ieunesse, que les plus vieux & anciens de tous les hommes. Vray que pour estre garnie d'vn pur sang & subtil, tousiours demeure en elle le courage, mais non vn courage temeraire, comme de nostre aueuglée ieunesse, ains en tout & par tout conduit par vne certaine prudence. De sorte que si de bien pres regardez, trouuerez les meilleures & principales Monarchies, auoir esté instituées, ou conseruées, par la sagesse, ou magnanimité des femmes, ou pour le moins par leur moyen, quasi d'vne influence celeste: & au contraire, celles qui par le moyen des hommes trouuerent acheminement, de nulle, ou petite entretenue, ou bien des leur premiere entrée auoir pris nom de tyrannie, combien que ie n'ignore

qu'il n'y ait regle si generale qui n'emporte son exception. Et à fin, ma Damoiselle, que ie ne repasse par voz traces, en celle Semiramis, dont tant à propos vous estes voulu ayder : n'ouurit elle toutesfois le chemin, pour rendre ses successeurs Monarches, iusques à vn Sardanapale, qui par ses ordes & monstrueuses voluptez ferma la porte à ses suietz, donnant occasion aux Medes d'enuahir l'empire sur eux? De laquelle seconde Monarchie, toutesfois ie ne suis deliberé parler, pour le peu d'estime qu'en font tous les Historiographes. Mais si voulons descendre aux Perses, qu'elle chose leur apresta commencement, pour dominer sus tant de peuples, sinon la brauade des femmes? Lors que toute ceste nation (souz la conduite d'vn Cyrus) se voulant guarentir par la fuite, de la fureur d'Astiage Roy des Medes, les femmes honteuses de l'infamie de leurs hommes, sortans de la ville, en laquelle ils pretendoyent se sauuer, se presenterent au deuant, & se rebroussans tout à plain, leur demanderent s'ilz vouloient r'entrer au lieu dont ilz auoient pris leur naissance: au moyen dequoy tous confuz, retournans face aux ennemis, les rangerent d'vne si viue façon qu'ils les mirent à vauderoute. Et de là en auant eurent tousiours du meilleur, se

faisans paisibles possesseurs de la plus grand' partie du monde. En memoire dequoy, & quasi pour eternel Trophée, fut ordonné que desque vn Roy entreroit dedans la ville, dont les femmes estoient si valeureusement sorties, bailleroit à chaque citoyenne de ce lieu, quelque certaine somme d'argent, ainsi que la loy portoit. Quoy? ne fut ceste Monarchie par le moyen d'Alexandre, transportée aux Macedones? Voyez doncques, ie vous suply, de quelle durée elle fut: prenant commencement en luy, & en luy mesme terminant. Et pourquoy doncques? par ce que contre l'ordonnance des cieux, luy comme homme, auoit voulu entreprẽdre de subiuguer tout ce monde. Ainsi se trouua à vn instant quasi par eschantillons diuisé l'Empire, que celuy que nous reputons plus vaillãt de tous les autres, auoit auec si grans trauaux & fatigues conquesté. Mais que fault-il que ie m'arreste en cest endroit? quelle Republique se trouue plus magnifique que la Romaine? laquelle leuant la teste sus toutes autres, se peut vanter auoir esprouué toutes manieres de gouuernemens politiques. Qui fut toutesfois la source de son ancien estre, sinon les bonnes matrones de Troye? lesquelles abordées vers la coste d'Italie, estans leurs maris allez au pourchas des

victuailles, toutes d'vn commun accord pour leur repos, & quasi profetisant non seulement leur grand bien, ains de toute la posterité, s'auiserent de bruler leur vaisseaux & nauires. Ce qu'ayans mis à execution, par le conseil d'vne nommée Rome (en commemoration duquel fait la ville de Rome emprunta depuis son nom) donnerent occasion aux Troyens, de dresser en ce lieu leur residence. Ainsi commencerent à establir Roys, lesquelz sortissans diuers noms & qualitez, comme d'Albanie, puis de Rome, se trouuans par succeßion de temps abusifz, encor permit le destin, qui couuoit en soy nouuelle forme de Republique, que par le moyen de Lucrece violée par vn Tarquin, se changea ceste Monarchie en vn estat populaire, tel comme depuis fut obserué par l'espace de cinq cens ans. Or fut à la verité, telle espece de Republique introduite, non par sagesse ou conseil des femmes: mais encore voulut Fortune, que sus elles tombast le sort, pour instituer ceste ville en autre forme plus profitable pour le commun. Et toutesfois, comme ne peut aucune chose eternellement demourer en son entier, venant icelle Republique en corruptelle, par les ambitions & faueurs des Potentatz: la peruersité de leurs meurs requerant nouuelle police, fut

suscité

ſuſcité Iule Ceſar qui par vne haulte hardieſſe, peruertiſſant & prepoſterant toutes les loix anciennes, retourna l'ordre de ceſte ville en Monarchie: mais quelle Monarchie dirons-nous? ne fut ceſt empire Romain vne perpetuelle tyrannie, deſguiſée quelquesfois & maſquée par la bonté de quelques vns, qui contre leur volonté, eſtoient ſemons & apellez à ceſte dignité de Empereur? Auſsi n'eſtoit-ce pour les hommes que les cieux apreſtoient telles reformations. Et à fin que ie ne m'eſtrange des bornes de noſtre France, ne s'eſt trouuée depuis ſix vingts ans en ça vne pucelle, qui (mandée par prouidence diuine) ſeule ſe trouua ſuffiſante, pour nous garentir du ioug de la ſeruitude, ſouz laquelle ſembloit que nous autres fuſsions ia tous redigez? En façon qu'il ſemble que Dieu ayt reſerué aux femmes la meilleure partie des victoires, pour ne nous laiſſer iouyr que du peu de leur demeurant. Voyez doncques, ie vous pry meſsieurs, ſi à tort tous noz anceſtres voulurent deprimer ce ſexe, pour penſer donner illuſtration au noſtre, lequel (pour ne deguiſer verité) de cinq cens ou mile pas pres n'aproche de ſon excellence. Adoncq' Charilée: Ie vous en ſçay bon gré, diſt elle, & ne fouruoyez en rien de voz bonnes & louables couſtumes, auſsi ne

vous eu-ie oncques qu'en reputation & estime d'homme courtois. Toutesfois pour paracheuer ma carriere, & parfournir au surplus du pourparler de Philopole: lequel tendoit à prouuer, la chasteté estre plus requise aux femmes que aux hommes: Ie sçaurois volontiers de vous, seigneur Philopole, par quelle loy auez plus tost receu tel priuilege, que nous autres? Est-ce par la loy diuine, qui abhorre autant le peché contraire à chasteté en l'homme, qu'en la femme? Est-ce par statut humain? lequel ne sçauriez alleguer en mon preiudice: aultrement soustiendriez en ceste cause, l'estat de iuge & de partie. Et toutesfois puis qu'ainsi vous est agreable ie ne contreuiendray à vostre dire: Non pourtant que ie vueille tel auantage (car ainsi l'estimé-ie) estre causé par obligation ou loy naturelle, comme semblez maintenir, ains par vne certaine honnesteté, laquelle les femmes se proposans deuant les yeux, se sont tousiours plus estudiées à contregarder leur honneur & chasteté, que les hommes, qui à toutes heurtes & propos, s'imputent à grand louange, prester leur cueurs à credit. Or si par nostre prudence & sagesse, auons apris à refrener & cohiber noz concupiscences charnelles, & vous autres hommes estes en possession immemoriale, aualer

les

les resnes à vox desirs à l'habandon, & à l'endroit de la premiere qui s'offre: Si ne permettray-ie toutesfois qu'en matiere d'Amour, ayez aucune prerogatiue par dessus nous : ains diray plus(s'il est requis en ceste part que nostre dispute s'estende aux opinions du monde) que, puis que par le commun consentement du peuple, la femme est tousiours estimée auoir le dessus & auantage sus celuy qui luy fait la court (estant apellée maistresse, luy seruiteur) tel doit beaucoup plus craindre forfaire à l'endroit de sa Dame, que non pas elle enuers luy. Car ainsi me sera-il permis vous opugner en ceste part. Qui soit vray, n'est-il raisonnable que le maistre ayt plus de licence & liberté en tout & par tout, que celuy qui fait l'estat d'vn seruiteur? Et toutesfois pour ne vouloir adherer à si sotte opinion, quant à moy, ie ne me puis & ne veux persuader, qu'en Amour l'vn puisse ou doyue auoir plus de puissance que l'autre. Le tout desirant estre mutuel & reciproque : & ne l'estant, desia commence cest Amour à faillir, & manquer d'vn pié, & à peine que iamais il sortisse le sommet de perfection. Car là ou la femme n'est en son endroit si troublée ou tourmentée que l'homme, ou au contraire l'homme que la femme, bien qu'ils se cherissent l'vn

Qu'il ne fault prerogatiue en amour.

l'autre, tant s'en faut que telles careſſes meritent le nom d'Amour, que c'eſt pure & vraye ſimulation, menée par vn ie ne ſçay quel ayguillon, qui n'eſt neantmoins de durée. Penſez vous que ie face conte de celle femme, qui voyant vn pauure amant paßionné extremement pour ſon Amour, tantoſt l'acareſſera, pour mieux l'atraire dans ſes lacs, puis ſoudain changeant de chance, tournera la charue contre les bœufz, luy dardera vn cil d'œil accompagné d'vn ris friant, & à l'inſtant receura mile bonnetades de luy, ſans daigner aucunement tourner ſa veue vers luy. Tant s'en fault que ie priſe ou loue tel acte, que s'il m'eſtoit permis preſider en ceſte cauſe (comme m'a voulu eſtablir le ſeigneur Philopole) ie l'exterminerois & bannirois de la compagnie de toutes honneſtes Dames. Ie ne nye pas que par-fois ne ſoyons contrainctz receuoir telles perturbations en Amour, qu'il nous eſt impoßible telles-fois à, accueillir ou careſſer noz Dames, ou amis, ainſi que de couſtume: mais telle choſe ne doit tomber en noſtre cognoiſſance, & proceder par vn faint artifice, pour mieux leur donner martel, ains par vne certaine inſtigation naturelle, ſuſcitée d'vn extreme Amour, ſouz lequel ſouuent ſont compriſes, crainte, & douleur. Ie dy

cecy

cecy, meßieurs, contre l'opinion de ceux, qui me ſemblent temerairement pretendre quelque inegalité en Amour, laquelle iamais ie n'admettray, & ne permettray que la femme ſoit apellée maiſtreſſe de l'homme, que ſemblablement il ne ſoit dit paiſible poſſeſſeur, & ſeigneur du cueur de la Dame. Et par meſme moyẽ maintiens-ie, quelque cas qu'il plaiſe au ſeigneur Philopole, n'eſtre plus loyſible à l'homme, qu'à la femme, ſouz pretexte d'vne ſotte opinion conceue entre les hommes, ſe communiquer en pluſieurs endroitz. A quoy ie ſuradiouſteray: Opinion la pouuez-vous bien apeller, ma Damoiſelle, & non Nature, quelque choſe que tout le vulgaire en eſtime. Et pour le vous monſtrer plus à veue d'œil, ſeigneur Philopole, ie vous ſuply conſiderons vn Solon vray imitateur de Nature: ne permit-il par ces loix (comme quelqu'vn de ceſte compagnie diſoit n'a pas long temps) à la femme non pouuant conceuoir de ſon mary, ſuſciter ſa generation par autres moiens & aides? Et toutesfois vous dites eſtre choſe ſi naturelle, que la femme ne participe que d'vn ſeul. Qui vous allegueroit vne Chipre, pais auquel les filles gaignoient leur douaires à la ſueur de leur corps, diriez-vous noſtre couſtume eſtre plus toſt fondée ſus Nature, que

Que l'honneur des Dames ne giſt qu'en opinion.

celle là? Si ie vous allegue vn Platon qui voulut en l'vne de ses Republiques, les femmes estre communes, n'asseurerez-vous vostre dire sus mondaine opinion? veu que ce grand Philosophe pensoit en tout se reigler selon les raisons de Nature? Or ne me plairoit telle loy, dist la Damoiselle (bien que peust estre elle se trouuast soustenable: mais à cause de la confusion des enfans, pour ne les pouuoir recognoistre en ceste qualité) non plus que le requisitoire des bonnes matrones de Rome du temps de Papirius, qui pretendoient auoir deux maris. Telles souhaitoient par trop satis-faire à leurs desordonnez apetitz. Vous voyiez toutesfois, dist Philopole, à quelle instance ces bonnes Dames importunerent le Senat pour ce regard. Et encor' ne sçay si elles se fussent contentées de deux maris, ains croy qu'elles fussent à la longue tombées au mesme desarroy, ou cheurent toutes ces femmes qui passerent par les mains de ces deux Cheualiers errans, Astolphe, & Ioconde, representez dans cest excellent Homere Italien Arioste. Vous vous abusez, repliqua Charilée, si toutes ces Dames eussent esté esprises de tel Amour dont nous parlons, iamais ne fussent succumbées. Et à dire le vray, vn seul bienaymé & affecté nous causera plus de contentement,

tement, que cent autres par maniere d'aquit. En voulez-vous meilleur exemple que du lieu mesmes qu'alleguez? C'est Astolphe & Ioconde ne choysirent-ils pas en fin de ieu vne Dame, pour eux deux par mesme acord en elle se contenter, & neantmoins vn petit quidam qui en ce les auoit preuenuz, quoy qu'ils fussent diligens & entenduz à leur affaire, leur faucha l'herbe souz les pieds. Et pourquoy? l'Amour y auoit ia fait par ses embusches, conqueste. Mais encor' tel propos ne me tousche, & ne veux sortir hors les rangs de ma dispute encommencée, qui tend seulement à ceste fin, que combien que ie ne vueille la femme estre à vn chacun communiquable, si ne veux-ie pourtant que pensiez telle chose se causer plus par vne naturelle raison, qui vous doyue estre auentageuse en nostre preiudice, que par vne bonté & sincerité de cueur qui là nous guida: & depuis s'imprima de sorte es espritz de tous les hommes, qu'ils estimerent forfaiture en cas qu'y contreuinssions. Chose toutesfois qui nous doit redonder, non à tel dommage que nous voulez moyenner, ains à tout honneur & profit. Sur ce Glaphire: A vostre honneur, dist il, redonde-elle veritablement, ma Damoiselle: mais quant à moy, ie croy telle loy n'auoir ia-

mais esté constituée, qu'à nostre tresgrande confusion. Et ne voy point autre chose pourquoy vne femme soit caresſée, & courtiſanée par tant d'honnestes perſonnages, ſans pouuoir attaindre au deſſus de leurs deſſeins & progetz, ſinon ſouz l'ombre de ceſte malheureuſe loy, faite en deſpit, & de l'homme, & de la femme. D'autant que la femme, craignant encourir blaſme & deshonneur enuers le monde, ne s'oze departir à ceux qui luy font l'Amour, ſinon par treſgrand' aſtuce. Ie ne ſçay comme l'vn & l'autre conceuez ceſte opinion, diſt Philopole, toutesfois il me ſemble qu'au propos ſus lequel nous ſommes, Nature ſeule nous y inſtruit, & non humaines ordonnances. L'exemple de tous animans nous en peut en ce rendre ſages, eſquelz voyons le maſle touſiours pourſuyure la femelle, ſans qu'elle (ſinon par longue pourſuyte) ſe rende à luy volontaire. Qui nous peut aſſez aprendre, qu'il ne faut la femme eſtre ſi familiere en telle choſe, que l'homme. Vous en pẽſerez tout ainſi qu'il vous plaira, repliqua-elle, toutesfois puis que deſirez vous endoctriner par les beſtes, aidez-vous de la Tourterelle, & ſuyuez en ce ſon exemple, laquelle (ſoit le maſle, ſoit la femelle) ne s'attribue aucune prerogatiue au deſauentage de l'autre. Et

là ou

là ou ne vous agréra tel exemple, vous en pourrez abuser tout ainsi qu'il vous plaira, & cognoistrez en fin du ieu quel guerdon & recompense receurez de celle à qui seule faindrez dedier vostre cueur, si iamais elle s'en peut apperceuoir. A ce mot mit fin la Damoiselle, non ennuyée ou fatiguée du long parler, ains par ce que Philopole d'vne legereté assez prompte luy entre-rompit son propos. Chose non moins desplaisante au reste de la compagnie qu'à moy-mesme, qui admirant la promptitude & le sçauoir de ceste Dame, quasi tombant en extase: O cerueau (dis-ie lors en moy-mesme) non point feminin, ains plus que diuin & celeste! à present nous fais-tu cognoistre, & en murmure qui vouldra, par la splendeur de ton esprit, que non seulement donneras embellissemẽt à ton sexe, ains obscurciras le peu de lumiere, qui estoit resté au nostre. Et combien qu'en tout ce traité, ie ne me soye en partie proposé que seruir d'vn bon & fidelle secretaire à si honneste compagnie, sans iouer autre personnage: Si est-ce que, desirant faire profit à vn chacun en ce que ma possibilité s'estend, puis que ce lieu le requiert, ie ne veux passer ce pas (& peut estre ne sera il hors propos) sans vous prier, mes Dames & Damoiselles, qui faites profession & de

Auertissement aux Dames.

l'honneur & de vertu, vous mirer & prendre exemple en ma Charilée. Vous rendans außi curieuses de sçauoir, comme elle s'est fait aparoir à ceste heure, par les discours qu'elle nous à poursuyuis. Vray que ie ne fay doute, que poßible, entre autres propos, quelques-vns ne soient estimez mal employez en sa presence, pour l'honneur & pudicité de son sexe, comme außi d'auoir esté le premier motif des propos qui en faueur d'Amour furent lors mis sus les champs: mais ie maintiendray pour elle, n'estre moins louable vouloir descouurir la proprieté de l'Amour, au quel Nature nous cache vn taysible enseignement, des le commencement de nostre aage, que par vn faint artifice, nous instruire & enseigner vn orateur, ou medecin, lesquelz quelquefois furent dechassez & deboutez des Republicques, comme peruertisseurs & corrupteurs, l'vn des corps, & l'autre des espritz & bonnes meurs. Là ou l'Amour estant empraint & engraué en nous d'vn si excellent maistre & ouurier, tousiours à eu domination sus tous: par luy eut le monde naissance, en luy eut acroissement: par luy arbres & choses non sensitiues semblent prendre leur augmentation de l'vn à l'autre. Qui sera doncques celuy qui trouue mauuais le desir que ma Charilée

rilée auoit, ſçauoir ſa condition & Nature? Qui ſera auſsi ce mal raboté perſonnage, qui ne cognoiſſant le bien que de moy il reçoit, pour auoir enregiſtré leur diſcours, m'impute à vice, le peu que i'en ay eſcrit? Ie ne ſuis encor' à penſer, que ceux qui de moy, auront cognoiſſance, ne dient ces propos eſtre mal conformes à l'eſtat, que de tout temps ie me ſuis progetté de ſuyure. S'ils ne ſont decentz à l'eſtat, pour le moins ſont ils conuenables à mon aage, qui deuant ſon temps ne veult participer de vieilleſſe. Ains me metz au rang des plus heureux de ce monde, puis que ç'a eſté le bon plaiſir du puiſſant Dieu Amour, me choiſir de ſi bonne heure des ſiens, pour m'inſtruire & acouſtumer à ſes armes: leſquelles me ſeront plus ſuportables à l'auenir, que ſi ſus le temps auquel m'euſt eſté beſoin vaquer à quelques autres faciendes, m'euſt fallu eſtre de ſa ſuite. Penſez qu'il eſt bien ſeant à vn vieillart faire l'Amour! Et toutesfois, mes Dames, croyez moy comme celuy qui pour rien n'entreprendroit vous mentir, & qui le ſçait par maintz exemples, Amour eſt de ſi eſtrange & hagarde Nature, que ſi le meſpriſons ſus noz tendres ans, lors que commençons entrer ſus l'aage, deſployant de tout poinct ſes forces, nous fiert d'vne ſi aſ-

pre pointure, pour faire aparoir sa puissance, qu'à la tresgrande irrision de ce monde faut que marchions souz ses estendars. Et si est d'vne si douce clemence, qu'apres auoir eu à sa soude des la ieunesse vn bon & loyal seruiteur, quand il cognoist venir à plus grande maturité (à l'imitation des bons soldatz antiques qui apres plusieurs bons & agreables seruices faitz à la Republique, estoient affranchiz, & immuns de tous telz fais de la guerre) nous donne quelque relache & consolation: pour se monstrer n'estre si impiteux & cruel, comme beaucoup de gens l'estiment, lesquelz si ne l'ont esprouué, en feront quelque iour l'essay, Et de ce en supliray celuy Dieu, qui fut le premier suscitateur de faire employer ma plume à ses armes, si aucun mal-vueillant se r'encontre qui les treuue de mauuaise digestion. Mais ou me pers-ie icy, & egare-ie en chose parauenture vn peu aliene de mon but? En bonne foy pour ne me vouloir mettre en oubly, presque me suis-ie oublié: & ne sçay en quel poinct ie laissay mes combatans, souz l'intention de vouloir moy-mesme deffendre. Si ie ne m'abuse, la plus grand' partie des propos qui sont passez, me semblent s'estre arrestez sus ce poinct de loyauté, laquelle Philopole ne vouloit estre si

requise

requise en l'homme, comme en la femme. A cause dequoy Charilée d'vne assez petite colere, luy auoit souhaité tomber quelque iour en femme, qui de luy n'eust aucun mercy. Mais Philopole, esperant luy rendre change de mesme monnoye, luy respondit. Ie suis, ma Damoiselle, graces à Dieu, hors ces termes, & n'y voulu oncques entrer. Par ce que tousiours telle a esté mon opinion, estre chose impossible faire d'vn commun vn particulier & propre, & que là ou la femme auroit esté tant hardie, de faire part de son corps à aucun, le semblable pourroit elle faire à l'autre, puis à vn autre, & ainsi à l'vniuersel. Mais Monophile prenant encontre luy la querelle: He Dieu (dist il lors) ia ne vous permettray en ma presence, si auantureusement blasphemer, sans vous remettre en bonne voye. Comment donc, seigneur Philopole, l'entendez-vous, faire d'vn commun vn propre? Cestuy est le commun erreur du peuple, qui pense sacrifier Amour, par ceste seule raison. Comme s'il estoit impossible que loyauté peust iamais seiourner en la teste d'vne femme. Qui vous allegueroit sur ce vne infinité d'honnestes Dames, lesquelles nous lisons dans les hystoires, auoir consacré leur honneur en vn seul endroit, ie croy que tiendriez celà pour faulx, ou

telles Dames pour monſtrueuſes. Pour monſtrueuſes dy-ie, les eſtimeriez-vous: vous qui en voz propos, iamais ne paſſaſtes tel deſtroit: mais quant à ceux, qui y habitent, ie me feray bien fort pour eux, qu'il n'y à celuy qui ne preſume plus toſt la loyauté en ſa Dame, que trahiſon, ou forfaiture. Auſsi tel argument ne me ſemble valable, pour impugner le vray Amour. S'enſuyt-il, ie vous ſuply, que ſi mon cueur s'eſt adreſsé en vn endroit, il ſe doyue pour ceſte cauſe diuiſer en diuers lieux? mais au contraire il me ſemble, que d'autant que naturellement s'eſt encliné en vne part, celà ſeul eſtre ſuffiſant obſtacle, pour le diſtraire de tous autres endroitz: ayant imprimé dans ſoy ce vray Amour: duquel n'agueres nous parlions. Voire, que pour vous dire le vray, ce degré de priorité, à mon auis eſt ſeule cauſe, pourquoy nous voyons iournellement tant de pauures amans ſouffreteux ne toucher au but de leurs intentions, par ce que temerairement adreſſent leurs vœuz & offrandes à Dames, qui eſtoient vouées à autres ſaintz. Pour ne tomber doncques en tel danger (diſt Philopole ſe ſouriant) il vault beaucoup mieux m'en deporter, ainſi que i'ay fait au paſsé: par ce que de ma Nature ie ſuis impatient, n'ayant ce que ie demande:

ou ſi

ou s'il me fault faire l'Amou, ie la feray aux endroitz, ou ie n'auray occasion de me plaindre. Vous en parlez tout à vostre ayse (dist Monophile) & ceste seule parole nous donne assez ample demonstrance, que ne sçauez que c'est Amour. Vous ne voulez point aimer, dites vous, & si aimez, voulez choisir Dame, qui soit à vostre commandement. Pleust ore à Dieu, seigneur Philopole, que le choix en fust en noz puissances. Vous ne voulez point aimer, & toutesfois lors que penserez estre le plus eslongné de l'Amour, vous trouuerez si surpris, que maugré-vous, serez matté de telle sorte, que changeant de propos vous faudra faire penitence du blaspheme ou maintenant estes trop indiscretement tombé. Et qui pis est, r'encontrerez si mal, qu'aimant à outrance & desesperément, peult estre ne serez aimé. Voilà le pis, respondit Philopole, que i'y treuue qu'aimer (comme dit le vaudeuile) sans party. Ce neantmoins si est-ce chose seure, quelque cas que disiez, que ie ne m'induiray si tost aimer vne femme laide, que celle que verray douée d'vne extreme beauté, & bonne grace. Pour autant que naturellement plus nous apetons le beau, que le laid. A quoy Monophile: vous dites vray, dist-il, mais gardez que vou-

L'Amour n'est en nostre choix.

lant entrer es reigles de Philoſophie , ne choppiez en l'equiuoque. Car lon ne vit iamais amãt, qui ne trouuaſt ſes Amours belles. Et bien que ſe treuuent les aucunes Dames plus excellemment parfaites, que les autres, ſi croy-ie que le petit Berger, ou paiſan, ne voudroit habandonner ſa Catin, pour toutes les Dames de France. Et pourquoy doncques? pource que celle part ſon cueur repoſe: pource que celle ſeule, en ſa ſimple ruſticité, luy aparoiſt plus belle & excellente, que tout le reſte des autres qu'on luy pourroit preſenter. Ainſi doncques peult eſtre n'eſt il moins ſtudieux que vous de la beauté: mais ſon eſprit eſtant fiſché & arreſté en vn endroit, par vne opinion qu'il en a conceue (comme n'agueres nous deduiſoit le ſeigneur Paſquier) encores que toute l'inciuilité, & diſcourtoyſie du monde reſidaſt celle part, ſi ne luy ſemblera le tout partir que de bon lieu & bonne grace. Et voulez-vous meilleur exemple, que celuy de l'Angelique, figurée dans l'Arioſte en ſon furieux? Elle qui auoit eſté aimée, pourſuyuie, & careſſée par vne infinité de plus braues & meilleurs Cheualiers de l'vniuers, ſans d'eux auoir aucun mercy: en fin lors que plus ſe penſoit exempte de paßion, ſe trouua ſi forcée pour vn petit Soldat, non comparable

d'vne

d'vne minime auecques les autres, qu'elle mesme eust volontiers fait le deuoir des hommes aux femmes, qui est, le requerir. Que voulez-vous donques? Et vouloit Monophile poursuyure son propos: mais Philopole luy trenha chemin. Ie vous suply, dist il, seigneur Monophile, ne passez plus outre: car il semble que doutiez en moy vne chose, dont vous-mesme nous voulez icy offusquer, c'est l'equiuoque. Car par cest exemple qu'alleguez, ne nous voulut iamais enseigner autre chose l'autheur du Furieux, sinon la naturelle inclination de la femelle, n'estre de choisir le meilleur (comme fait l'homme) ains tousiours s'adresser au pire. Ainsi que nous voyons la Louue entre vne infinité de Loups, choisir tousiours pour sien, celuy que elle verra moins refait de toute la compagnie. Au semblable verrez-vous la femme dissimuler, vne Penelope, premier que se rendre bienueillante de quelque honeste personnage, mais aux lieux les plus couuertz & cachez se soumettre à la volonté de quelque valet d'estable, ou quelque souillart de cuisine. Or si ainsi prenez, pour le regard des femmes seulement, ceste inclination, & opinion, dont tant nous auez parlé, bien me rendray-ie des vostres: mais non autrement. Pardonnez-moy, seigneur Phi-

lopole, repliqua ſur ce Monophile, vous, & tous ceux qui mettez ſus les champs la Louue (au deſauantage de la femme) entendez aſſez mal ſa Nature. Car au lieu que l'aleguez en deteſtation de ce ſexe, il me ſemble, ſouz correction, ceſtuy eſtre l'animant entre tous les autres, qui plus nous aprend à aimer, & à la complexion duquel plus nous nous deußions ranger (ſi l'aimer eſtoit en noſtre puiſſance) Sauez vous pourquoy? Par ce que la Louue pourſuyuie par pluſieurs Loups, veritablement entre vne infinité de corriuaux, choſit pour ſien le plus maigre, & plus deffait. Mais quel? celuy qui premierement à elle ſe ſera adreßé, lors qu'elle entre en ſa chaleur, celuy qui par vne longue pourſuyte & infinité de trauaux, ſe ſera mortifié en telle ſorte, que vrayement meritera-il le nom de plus laid: mais außi en recompenſe de ſa peine, eſtre receu au par-ſus de tous les autres. A la mienne volonté qu'ainſi le pratiquaſſent les Dames, qui preignent tout leur esbat & deduit au tourment & martire d'vn pauure affligé amant. Choſe en verité deteſtable, & à mon iugement abhominable deuant Dieu, & deuant les hommes. Mais quoy? encores à treſgrand tort luy improprererons-nous ce vice. Car en celà, la peut garantir Cupidon,

Cõtre ceux qui diẽt la femme reſſembler à la Louue.

qui

qui ſeul vole & deſrobe noz cueurs, leſquelz il ſurprend aux embuſches, pour puis apres s'en faiſant maiſtre, en diſpoſer à ſon plaiſir. Ainſi entrera en ieu ce petit Dieu, & ſe mettant de la partie, alleguera que non aux Dames (qui tombent en telz inconueniens que deſcriuez) en ſera la coulpe imputable, ains à luy ſeul, qui à noſtre deſceu, entame les meilleures & plus ſaines parties de nous, pour puis ne trouuer conualeſcence, ſinon celle, & en celuy qui luy plaiſt nous ottroyer. C'eſt la cauſe pourquoy des anciens fut paint archer ſans yeux, par ce que n'ayant egard aux qualitez des perſonnes, nous oſte bien ſouuent la veue, & tellement aueugle noz eſpritz, que ſans aucune conſideration, habandonnons noz cueurs en telz endroitz, dont le peuple bien ſouuent en murmurant, s'en eſtonne, comme eſtans indignes de nous: Mais non cognoiſſant que la faulte n'eſt de noſtre mouuement, ains de ce petit paillard larronneau, qui par mines ſe ſçait emparer de noz cueurs. Et nonpourtant, ſeigneur Philopole, que ſi quelques vnes tombent en ceſt acceſſoire, il faille ſoux noz propos comprendre vne generalité de femme, ainſi que me ſemblez faire. Car ſi ainſi eſtoit, voyez en quel deſarroy nous tomberions: & tel, qu'il ſemble-

roit que iamais homme d'honneur & valeur ne fut aimé d'vne femme, ains seulement ceux, qui meriteroient nom de poltrons. Doncques cent mile Gentilz-hommes, doncq' vne infinité de braues gens ne furent iamais aimez? Celà n'est-il oculairement abhorrent de toute marque de verité? Bien vous diray, se pouuoir faire que le plus vaillant & preux Cheualier de ce monde, le plus acomply en toute grace & vertu, mette son Amour en vn lieu à faulses enseignes, & sans receuoir quelque grace: se pourra faire aussi, que sans marchander longuement, reçoyue le guerdon de ses merites. Mais c'est tout ainsi qu'il plaist au Dieu Cupidon, qui dedans sa trousse porte deux sortes de sagettes, aucunes enferrées d'or, & les autres de plomb. Celles-là, pour gaigner & amollir les durs cueurs de ses suietz, & celles-cy, pour les rendre rogues, reueches, & du tout contreuenans aux volontez de ceux qui nous veulent mieux. Laquelle fiction ne nous voulut oncques aprendre autre chose, sinon que l'vn se sent en vn mouuement batu & abatu pour quelque chose qu'il voit en l'autre, qui d'vn ie ne sçay quel instinct l'attrait à soy, & en l'autre n'y trouue rien, dõt il puisse adherer à son Amour. Adoncq' Glaphire: A ce coup, dist-il, me voulez-vous couper broche.

Com-

Comment doncques ? reſpondit Monophile. D'autant que ie faiſois mon eſtat, diſt Glaphire, apres le propos du ſeigneur Philopole, ne vous laiſſer en requoy (comme ie vous auois promis) pour auoir maintenu, l'Amour ne ſe cauſer que d'vne certaine choſe, laquelle ne pouuiez bonnement exprimer. Et quant à moy ie penſois, ſuyuant ce qu'autresfois m'auoient enſeigné quelques anciens Philoſophes, Amour ne dependre que d'vne apetence de beauté. Sur quoy Monophile, adreſſant vers moy ſa parole: Ceſte cauſe ne depend point tant de mon chef (diſt-il) que du voſtre. Par ce qu'en la definition que nous auez donnée en l'Amour, vous-meſmes luy auez attribué ceſte Nature. Et pource il me ſemble, ſeigneur Paſquier, puis que nous l'auez penſé pourtraire de fondz en comble, qu'il vous touche & affiert (& non à moy) l'expliquer plus amplement. Seigneur Monophile, luy reſpondis-ie, ceſte apreſ-dinée vous eſt deue. Seulement ie vous pry recognoiſtre l'heur que Fortune vous à moyenné, pour auoir gaigné la faueur de celle, qui eſt deſtinée pour iuger de noz propos : laquelle-tant s'en fault qu'elle vous y contreuienne, que plus toſt faiſant l'eſtat de Iuge, exercera-elle encore celuy d'vn bon auocat, pour vous deffendre.

Lors Charilée riant: vous en pourriez mourir, ſeigneur Paſquier: Monophile eſt de tel merite, que ie ne penſe eſtre trompée ſi ie luy porte faueur. Mais Monophile luy reſpondit: ma Damoyſelle ie me doute fort, que l'amitié que de voſtre grace me portez, esblouiſſe en ceſt endroit voſtre bon & ſain iugement, lequel ce neantmoins ie vous pry reſeruer à mon abſence. Mais pour ne detenir le ſeigneur Glaphire trop ſuſpens, puis que vous, ſeigneur Paſquier, ſemblez vn peu craindre la touche, ie taſcheray luy ſatisfaire au poinct qui s'offre de la beauté, de laquelle il penſe l'Amour prendre ſon commencement, & non de ceſt inſtinct que nous auons mis en auant: Toutesfois deuant que nous eſlongner, ie vous pry nous deſcouurir ce qu'entendez, & comment ymaginez ceſte beauté en voſtre teſte. Ie le vous diray, diſt Glaphire, mais pour le vous mieux & plus clairement expliquer, entendez, ſeigneur Monophile, que la beauté ne giſt ſeulement au corps, ains à l'eſprit: celle là apelle lon beauté ſimplement, & ceſte cy bonne grace, qui non ſeulement giſt en bonnes façons & manieres de faire exterieures, ains en la vertu: ny plus ny moins que celle du corps, non ſeulement aux traitz & lineamentz du viſage, mais auſſi en vn bon com-

Diſcours ſus le beau.

compartiment & proportion vniuerſelle de tout le corps. Eſtant doncques en peu entendue la beauté, comme en eſt la vraye ſignification: mon auis eſt que ſus les premiers iours qu'Amour ſe veult iouer de nous, ſentons quelque eſtincelle de ceſte beauté qui eſt en noz Dames: choſe que depuis, & par ſucceſſion de temps s'empraint tellement en nous, que perdons cognoiſſance, non ſeulement de toutes telles choſes, ains de nous-meſmes. Et ainſi que ſe trouuent diuerſité de beautez, ainſi chacun s'enclinant ſelon ſon particulier entendement, à l'vn plaiſt l'eſprit, à l'autre le corſage, à ceſtuy le viſage, à l'autre le parler: mais ſus tous à l'œil puiſſance, autour duquel Cupidon vole & voltige auecques cent mile vire-voltes. Or en ce poinct cy ſuis-ie certain & reſolu, que ce qui eſt laid ne nous plaiſt, & ne me pourray induire à aimer celle, qui ſera deſauantagée en toutes ces qualitez là. De maniere qu'vne contrefaite ou tortue, ne ſe rendra point aimable, & croy qu'elle n'aura ceſte faueur, de rencontrer aucun qui ſe die ſon ſeruiteur. Voylà ou ie vous attendois, diſt Monophile: par ce que, ſuyuant voſtre propos, il ſemble que vouliez eſtablir quelques eſpeces de beauté: choſe neantmoins non faiſable. A la verité il fault bien que ie

vous confesse, & soye d'accord en ce auecques vous, vn chacun pretendre au plus beau: mais de constituer qu'vne chose se doye dire plus belle que l'autre, pour aimer, c'est vn euident erreur. D'autant que chaque femme trouue vn amant, qui se rend autant paßioné en sa faueur, comme pourroit faire vn autre à l'occasion de quelque Dame, selon vostre iugement plus belle. Car si vostre opinion auoit lieu il faudroit dire celle seule aquerir seruiteur, qui à vne partie de telles proportions & ordonnances que nous auez ores deduites. Ainsi plus en auroit elle, & plus se rendroit aimable: combien que verrez le contraire la plus part du temps eschoir. Qu'ansi soit, representez vous deux Dames, desquelles l'vne soit par le commun iugement du peuple acomplie en toute extremité, & l'autre moyennement belle. Si par celle beauté que dites estions attraitz, ne serois-ie pas plus tost du party de celle, qui est belle selon la commune renommée, que de l'autre? Toutesfois vous verrez außi tost auenir, qu'Amour fera son seiour (pour sçauoir vaincre les hommes) en celle qui ne sera tant douée, qu'en l'autre ou lon pensera Nature auoir employé le meilleur de toutes ses forces, pour la rendre parfaitement belle. Dites moy de grace, seigneur

gneur Glaphire, ne cognoiſſez-vous pas celle Dame, pour l'Amour de laquelle vn voſtre, & mien grand amy, fait tant de bons tours, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit? Ie croy que preſque preſumez ce que i'eten. Or me dites s'il vous plaiſt, de quel don de grace iugez-vous que l'ayt auantagée Nature? Ie ſçay qu'autresfois m'en auez dit. Ce neantmoins, ie vous pry, voyez de quelle hardieſſe, ceſtuy tant affectionné amant, l'a celebrée par ſes vers: mais plus encore en ſon eſprit, dont ſouuent m'en eſmerueillant en fais moy-meſme riſée.

Quant i'orneray en toute extremité,
L'extremité dont ma Dame eſt pourueue,
Pas ne croira cil qui ne l'aura veue,
Qu'en terre y ait ſi grand' diuinité.
Mais qui verra ſa parfaite beauté,
Lors il croira choſe qu'il n'euſt pas creue,
Et publira ma plume trop recreue,
Pour parfournir à ceſte deité:
Car la faiſant Nature ſans pareille,
Sus ſon beau corps a mis toute ſa force,
Et l'ayant fait, le moule en a rompu:
Et pour l'orner en plus grande merueille,
Le demourant du ſexe a corrompu,
Pour n'eſtre au pris de ceſte cy qu'eſcorce.

Voyez en quel blaſpheme, par ceſte extreme amytié, il eſt doublement tombé, tant pour vilipender ainſi tout le ſurplus du feminin, qui ne luy ſemble rien, pour le regard de ſa Dame, que pour luy attribuer louange, dont neantmoins (s'il failloit peſer Amour par telle beauté dont parlez) ſelon le iugement de tous elle n'a aucune parcelle. Mais oyons le en autre endroit.

De la louer qui a la hardieſſe,
Il luy conuient faire comme Zeuxis,
Et entre tant de beautez choyſir ſix,
Les aplicans deſſus ceſte Déeſſe.
Car pour monſtrer du diuin la grandeſſe,
Le pourtrait fault tirer de ces ſourcix,
Des deux Soleilz, dont les Dieux ſont penſifz:
En autre part beauté n'a point adreſſe.
Et ſi quelqu'vn meu par vn trop grãd zele,
Met ſon eſprit en œuure ſi parfait,
Comme Apelles le lairra imparfait.
Mais pour autant que louange trop lente
Se pourroit mettre en matiere trop belle,
Mieux il vaudroit imiter le Timante.

Il veult doncques à ce coup imiter le Timante, pour ne pouuoir attaindre par ſon pinceau, à l'ex-

l'excellence de sa Dame, laquelle ce neantmoins il est contraint pourtraire tout au long depuis le chef iusques aux piedz, en vn autre Sonnet, que ie luy ay auec les deux precedans desrobé.

O teste heureuse, ou gist si grand cerueau!
O langue heureuse, ou naist ceste faconde!
O néz heureux, dans qui ce musq abonde!
O yeux heureux, ou gist ce clair flambeau!
O toy heureuse & trop heureuse peau,
Qui as dãs toy tout le plus beau du mõde!
O piedz heureux, qui par la terre ronde
Portez sus vous vn si digne fardeau!
O vous heureux tetins, lieu sauoureux!
Par ou liqueur si souefue est passée,
Qu'on en bruira par tout à l'auenir:
Mais toy heureux corps, heureux des heureux,
Qui dedans toy tiens ceste ame enchassée,
Que l'vniuers ne sçauroit contenir.

La voilà doncques bien extollée, magnifiee, & belle à l'endroit de celuy que vous sçauez, sus laquelle toutesfois si vous & moy asseions noz iugemens, en iugerions tout autrement. Qui cause doncques ce beau en elle, sinon cest instinct dont nous parlons, qui à reduit cestuy nostre

compagnon en telle extremité, qu'il eſtime ſa maiſtreſſe eſtre la meſme beauté? Voyez doncques, ſeigneur Glaphire, comme nous tous tendons au beau: & ce beau n'eſtant autre choſe, que là ou nous guydent & conduiſent noz inclinations naturelles: fault par infalible conſequence, telles inclinations eſtre motiues de l'Amour. Car de vouloir ſpecifier, comme quelques-vns pretendent, l'excellence de l'œil geſir au verd ou au noir, le grand ou petit corſage eſtre les plus eſtimables, ce ſont vrais & excellens abuz, ſuſcitez des affections que portons plus aux vnes qu'aux autres. Et par ce qu'ainſi les eſtimons, voulons qu'vn chacun ſe conforme à noz volontez. Et pour vous dire le vray, ayant longuement reſué & rauaſſé en ce, ie vous iure, que ie me trouue en fin de conte bien perplex pouuoir iuger & diſcerner, ſi le beau eſt le motif d'Amour, ou l'Amour cauſe de ce qui nous ſemble beau. Et apres pluſieurs tracaſſemens en mon eſprit, ſuis forcé de dire, que la perfection d'aymer, eſt ſeul moyen de nous faire aparoir les aucunes choſes plus belles que les autres: d'autant que le ſeul beau eſt ce qui nous plaiſt & agrée. Et ſi par exemple plus familier le voulez aprendre, fut-il veu iamais vn pere qui ne trouuaſt ſes enfans beaux,

Vn chacun tend au beau.

bien

bien qu'au iugement d'vn chacun, Nature les eust renduz imparfaitz: qui les luy faisoit doncques si beaux, sinon l'Amour? l'Amour, dis-ie, auquel Nature, & non autre chose l'induit. Le semblable est-il en noz Dames, & nous fault tousiours reuenir à nostre instinct, qui seul fait, & que nous aimons noz Dames, & que les trouuons plus belles. Voire & encore d'vn poinct d'auantage que le pere à l'endroit de son enfant. Parce que par vne longue absence, ne le recognoissant comme filz, & despouillant ceste affection paternelle, l'aura en telle estime que le commun. Là ou du premier coup, & ensemble toutes les fois qu'asseions noz veues sus noz Dames, nous sentons en elles si esperduz, & tellement esblouis, qu'il est hors de nostre puissance, pouuoir aucunement terminer, qui nous esmeut à leur Amour: Voire & fussent-elles laides en perfection, si demeurent leurs caracteres tellement en nous imprimez, par ce ie ne sçay quel instinct, que maugré nous, & les aimerons, & nous sembleront les plus acomplies de ce monde. A l'heure Philopole: A ce que ie puis recueillir de voz propos, seigneur Monophile, dist-il, vous nous figurez vn Amour, gisant beaucoup plus en son-

ge, qu'au vray. Toutesfois encore eſt-il neceſſaire, qu'il y ait quelque cas qui ſoit dit beau, conſiſtant à la pure verité, & non en l'opinion des hommes, ainſi que ſemblez maintenir. Vrayement l'ay-ie maintenu, repliqua Monophile, & encores le maintien-ie. Non pourtant que i'entende vous nier, qu'il ny ait quelque choſe qui en ſoy doiue eſtre dite belle: mais ſi elle eſt, ie dy que c'eſt le ſeul createur, qui en à la cognoiſſance. Et ſi par ſon ineffable grace, il en veut diſtribuer aux hommes quelque eſtincelle, ne penſez point, ſeigneur Philopole, qu'il ſoit en nous de le cognoiſtre: tant eſt noſtre eſprit offuſqué, & apeſanty de ceſte paſte terreſtre. Certainement il fault que tous enſemble confeßions, qu'en toutes choſes y à vn vray: mais qui eſt celuy ſi hardy, qui oze tant s'aſſurer de l'auoir oncques trouué, ſinon ce ſeul dieu, qui ſemble ſe l'eſtre reſerué, voulant que ce nom à luy ſeul, & non autre demeuraſt? Telle fut noſtre punition, depuis la faute du premier homme, qui de là en auant s'eſt touſiours continuée de pere en filz. Car là ou au parauant eſtoit noſtre nature non corrompue, ſaine & non empeſchée des tourbillons que nous ſommes contrains ſentir, voire eſtant (par maniere de dire)

Pourquoy nous eſt oſtée la vraye cognoiſſance du beau.

re) la bonté mesme: du depuis venant par ce delit à corruption, se resentant encore de sa premiere felicité, luy est seulement restée l'apetence d'y rentrer, c'est de vouloir penetrer à ce bon & beau (qui simbolisent ensemble) sans que toutesfois de nous-mesmes y puissions iamais attaindre. Ce fut la cause possible, pourquoy quelques notables personnages voulurent iadis vsurper le nom de Philosophe, non point de sage: s'osans seulement promettre estre zelateurs & inuestigateurs de Sapience: laquelle neantmoins oncques ne peurent trouuer par tous leurs desers sillogismes, ains tous parlans de ce hault bien (auquel tous nous pretendons) chacun d'eux en disputa à part soy, selon sa particuliere intention. Qui doncques s'en fit possesseur? celuy qui (cognoissant l'incomprehensible haultesse de Dieu) confessa par vn extreme foy, ne pouuoir attaindre à la cognoissance de ceste haulte cognoissance, qui seulement gist es mains de l'eternel & souuerain. Car encores que Nature nous ait tous renduz participans d'vne ame en soy raisonnable, pour tascher à cognoistre le vray, si l'acompagna-elle quant & quant des passions, qui luy empeschent en beaucoup ses meditations celestes. Ainsi disoient

Des parties de nostre ame.

les anciens Platoniques, nostre ame auoir trouué en nous deux sieges, l'vn desquelz colloquerent au cerueau, qui est raison, & l'autre es parties inferieures, laquelle nommerent cupidité. Et bien que celle qui gist es parties plus nobles, doyue supediter l'autre, comme plus sage & preuoyante, si est-ce qu'estans chatouillée par ses flateuses & tromperesses passions, leur communiquant ses secretz, & quasi taisiblement coniurant encontre soy, se soubmet bien souuent à leur mercy, à sa tresgrand' confusion: tant participons de ce terrestre. Qui soit vray ce que ie dy, voyons nostre premier pere Adam: qui est celuy qui eust deu estre plus desnué de toute humaine passion (en son innocence) que luy? Car encores estoit ceste nostre nature humaine en sa plus grande perfection. Quoy? ne se laissa il toutesfois plus transporter par concupiscence, que guider par la raison, lors que trop ambitieux, se rendit desobeissant & contreuenant à la volonté de Dieu? Considerons encores de plus pres es choses que voyons à l'œil: qui est, ie vous pry, l'effet qui nous rend separé des bestes, sinon ceste seule raison, laquelle toutesfois voyons en mile personnes tellement esgarée, que plus semblēt participer du bestial, que de l'homme?

me? Tesmoins en sont les furieux, tesmoins en sont les enragez & insensez : ce neantmoins iamais ne deffaillit en eux telle cupidité qui fait residence en nous tous : qui me fait penser, que lors que ce grand Architecte se proposa bastir l'homme, le voulut establir moitoyen entre le diuin & brutal. De maniere que du tout ne l'à voulu rendre ignorant du passé, ou preuoyant de l'auenir : mais aussi ne luy à permis voler par les æsles de son esprit à consideration qui à luy seul concernoit, telle qu'est la cognoissance du vray, ains s'est contenté de nostre seule foy & creance. Ainsi ne deuez vous trouuer estrange, seigneur Philopole, si en la beauté dont nous parlons, nostre iugement vacille. Car aussi bien se pratique celà en tous autres actes humains. Chose que i'estime se faire par grande prouidence diuine (mesmes en la question qui s'offre) à ce que celles, qui des aucuns sont estimées laides, aux autres aparoissent belles, pour n'estre du tout habandonnées: car aussi bien sont elles propres pour la multiplication de ce monde, que celles qui sont en reputation de plus belles. Et fault neantmoins que pensiez, encore qu'en ceste opinion Amour se rende commun auecques toutes autres choses

L'homme moitoyē entre le diuin & brutal.

mondaines, auoir neantmoins quelque naturel en soy, dont il se rend tout celeste. Car hors mis cest vniuersel entretenement de police, qui procede de l'vnion de noz cueurs (duquel à present ie ne parle) i'ay tousiours entendu de ceux qui imaginoient la beatitude celeste, que le contentement, qui plus se presente en ce manoir supernel, est vne contemplation perpetuelle de ceste diuine essence, qui nous fait oublier nous-mesmes. Or sçay-ie bien qu'il ne fault apliquer si haultaine similitude au suiet dont nous parlons : mais toutesfois s'il nous est permis imprimer en noz cueurs vne image de ce diuin, ie dirois volontiers que l'impreßion qu'auons en nous de l'Idée de noz Dames, nous rauit tellement en elles, que non seulement nous fait estimer toutes les ioyes de ce monde transitoires, ains nous oste mesme la cognoissance de la cause pourquoy nous aimons, nous mirant seulement en elles, ny plus ny moins que pour contempler trop ententiuement le Soleil, perdons à sa clarté la lueur de noz propres yeux. A quoy Glaphire: Ie veux bien tout ce que vous dites, repliqua-il, & que pour l'imbecilité de noz entendemens, ne nous est loysible voler iusques à ce vray: & croy mesmement, que c'est la cause

L'extase qui est en Amour.

ſe de la diuerſité des loix, toutes contraires en diuers lieux. Si fault-il neantmoins que me confeſsiez en la queſtion de beauté, y auoir des choſes, qui par commun conſentement de tous peuples, ſont aprouuées plus belles. Car qui contre l'vniuerſel iugement ſe voudroit opiniaſtrer, le boſſu ou tortu eſtre plus beaux, que ceux que Nature voulut créer droitz & parfaitz, ne le iugeriez-vous plus toſt deſpourueu de veue, que de raiſon, ou de ſens? D'autant qu'il fault que Nature opere en ceſt endroit, puis que ceſte impreſsion eſt demourée de tout temps inueterée dans noz eſpritz. Ie ne parle point de monſtres, diſt Monophile, ains de choſes communes & indiferentes. Car puis que Nature nous à tous voulu créer droitz, ie metz hors de ma queſtion encommancée, toute telle ſorte de gens dont parlez. Et veux dire ſeulement que ne nous trouuans point deffectueux en noz membres, autrement qu'il à pleu à Dieu nous ordonner en general, de quelque proportion que nous nous trouuions compartis, ſommes aſſez ſuffiſans pour eſtre aimez. Par ce que tout le reſte des accidens qui nous ſuruiennent, ne ſe font aparoir à nous, beaux, ou laidz, ſinon ſelon la diuerſité de noz humeurs, qui nous induy-

sent à le croire. Mesme que vous voyez estre trouué en vn temps, quelque cas beau, qui en l'autre se monstre tres-vicieux. Si donc ceste generalité varie selon la diuersité des temps, trouuerez-vous, seigneur Glaphire, estrange, que noz espritz pour ce regard, se trouuent en particulier differens? Car quant aux Dames qu'ores nous auez alleguées, à peine encor' que ie ne croye, en telle diuersité d'opinions, qu'elles ne trouuent quelque amy. Vray que non pas si frequent que les autres, pour estre plus eslongnées de nostre commune Nature. Vous fouruoyez tous deux grandement, dist Philopole, iamais Nature ne procrea chose si rare, que pour admiration. Et combien que par le corps, telles femmes ne se rendent à nous aimables, si est-ce que l'esprit se trouue tousiours en elles coustumier, de satisfaire à ce deffault. Par ce qu'onques Dieu ne se trouua si auare enuers aucun personnage, que s'il luy a voulu deffaillir au corps, au suplément de ce, ne l'ait voulu recompenser en quelque excellence interieure. Et de ce pouuons nous prendre enseignement es choses inanimées, entre lesquelles nous voyons la vigne plus tortue & contrefaite, que tout autre sorte de bois, contenir presque en sa vegetatiue,

Des personnes imparfaites au corps.

tiue, l'esprit & ame de tous nous autres. C'est tresbien deuisé à vous, dist la Damoiselle, & quand autre parole ne sortiroit oncq de vous, si seroit-ce encore assez pour trouuer abolition à tous les blasphemes, esquelz toute ceste apresdinée estes assez legerement tombé. Puis adressant vers toute la compagnie sa parole: Ie vous suply, messieurs, dist-elle, que ce propos de Philopole ferme le parler d'Amour, duquel le seigneur Monophile semble auoir voulu triumpher. Et puis que par son moyen il est tellement creu: ie croy qu'il ne seroit impertinent, que doresnauant missions ordre, par maniere de deuis, à le vouloir abaisser, sans luy permettre plus par nostre moyẽ s'esleuer. Car en cest endroit serois bien de mesme opinion, que cest ancien Capitaine Athenien, lequel interrogé, s'il ne luy tõboit à plaisir aprendre l'art de memoire: mais bien plus tost d'oubliance, dist-il. D'autant qu'à son iugement il retenoit bien plus toutes choses en son esprit, qu'aprises il n'oublioit. Mais sus tout si vne chose qui est en nous vne-fois engrauée, ne s'efface sans grande peine, s'estant l'Amour de nous saisy, il est presque impossible que par esprit humain le puissions de nous diuertir. Et pource ne seroit-il moins vtile, aprendre les moyens d'euader d'vn

tel lieu, cõme de ſçauoir les cauſes pour leſquelles on y entre. Adonc Glaphire: Ie ſerois, peut eſtre, bien de voſtre auis, reſpondit-il, mais gardons que voulans faire vne courſe ſus Amour, le ſerain ne nous donne à dos, qui nous pourroit plus offenſer, que ne ſçaurions aporter de moleſte, ou faſcherie à celuy auquel voulez denoncer la guerre. Et pource trouuerois beaucoup meilleur pour le preſent faire vne bonne retraite, qu'vne dangereuſe ſaillie. A la charge toutesfois, s'il plait à la compagnie, de retrouuer demain du matin ceſte voye, pour aprendre ſi la fraiſcheur de la roſée, nous pourra donner autant de contentement, comme ceſte apreſ-dinée. Ce conſeil fut trouué bien bon par toute ceſte petite bande. Car deſia commençoit la nuit de les menacer bien fort, & s'aprochoit le temps, auquel (apres auoir repeu l'eſprit de bons & gratieux diſcours) failloit donner ordre à la nourriture du corps. Ainſi ſe departirent de ce lieu: mais ſouz eſperance d'y retourner le lendemain: comme ils firent, ainſi que vous pourrez entendre.

Fin du premier liure.

LE SECOND LIVRE DV MONOPHILE.

CElle fut vrayemēt vne louable coustume, que nous voyons auoir esté familiere à ces vieux peres du bō temps, lesquels d'autant que plus ils cognoissoient leurs œuures dignes de recōmendation eternelle, d'autant choisissoient-ils patrons de plus haulte condition, soubz la conduite desquelz venoient plus hardiment en lumiere. Et pour ceste cause consacrans & leurs noms, et leurs liures aux Dieux seulement, & aux Muses, donnoient assez clairement à entendre, que le but ou ils aspiroient n'estoit mis en chose mortelle. Mais à vostre auis, ma Dame, si tous ces grans personnages retournoiēt auiourd'huy au mōde, estimez-vous point, qu'estans les complexions des hommes chāgées, ils ne changeassent aussi tous d'vn commun accord de façons? De ma part ie m'asseure bien, que laissans leurs Dieux & Déesses, chercheroient nouueaux protecteurs. Aussi à dire le vray, si nous cōsiderons de bien pres, & paran-

gonnons leur aage auecq' le nostre, trouuerons nous, leur auoir esté bien facile en vser en telle maniere. Par ce que n'ayãt de leur temps l'or & l'argent telle vogue comme le voyons auiourd'huy, estoit celuy bien estimé sus tous, ores qu'il fust de bas estoffe, lequel par sa vertu & science faisoit monstre de son esprit. Mais estãs pour le present, & depuis assez bonne memoire, reduitz en telle extremité, que les bons & excel lens entendementz ne peuuent gaigner louange, sinon accompagnez de richesses, ne fault aussi trouuer estrange, si ceux qui depuis leur succederent à escrire (bien qu'ils se rangeassent au mesme poinct d'immortalité, qu'eux tous) voulurent reclamer les Princes, ausquelz (comme ministres des haultz Dieux, & distributeurs de leurs biens) firẽt part du meilleur que le ciel leur auoit ottroyé, pour estre par mesme moyen participans de leurs liberalitez, & grandes magnificences. Chose qui par succession de temps à gai gné tel lieu en nous, que non seulement à eux adressons la plus grand' partie de noz œuures, mais aussi semble la valeur de noz espritz dependre de leurs volontez, comme du seul poinct & centre, auquel tous noz pensers se dressent. Ainsi voyons-nous par les liures, en quelle abõ-

dance

dance florirent à Rome les hommes doctes & sçauans du temps de l'Empereur Auguste, conseruateur des bonnes lettres & disciplines: au contraire quelle sterilité se trouua de telles gens, lors que les Gotz, ennemis de toute humanité & science, regnerent sus l'Italie. Vous en esmerueillez-vous ma Dame? nous tous sommes amorsez au bien faire, souz vne esperance d'honneur, lequel estant vilipendé, s'il n'est emplumé de richesse, aussi s'estudie vn chacun, s'accommoder au bon plaisir de celuy, duquel il attend profit. Et toutesfois si fault-il que ie descouure librement ce que i'en pense: trop ne se peut recompenser celuy qui s'employe à bien escrire. Par ce que les vaillantises qui se treuuent es grās seigneurs, ne peuuent prendre vol plus hault, que celuy que leur moyenne vne plume bien façonnée: laquelle par prescription de tout temps, à acquis ce priuilege, d'abaisser les haultes prouesses si bon luy semble, & aux plus basses donner exaltation. Ce que cogneut fort bien le magnanime Alexandre, quand il regretta estre despourueu de trompette, telle que Fortune auoit ottroyé à Achille, en la personne d'Homere. Qui à rendu, ie vous suply (il fault que ie profere cecy auecq' mō grand regret) noz histoires tant cachées, sinon

La louange de ceux qui s'employent à bien escrire.

le peu de soucy de noz Roys, lesquelz faisans trop de professiō des armes (quasi plus soucieux du present, que de l'auenir) tindrent si peu de conte des lettres, qu'aucun ne s'y arresta? Aussi est presque demourée enseuelie la memoire de nostre belliqueuse France. Les Roys donnent la vie aux espritz, & les espritz en contrechange leur aprestent immortalité. Or commençons nous (graces à Dieu) changer de chance, par le moyen de ce clement Roy François, que Dieu absolue, lequel ne s'est aquis moins d'honneur, d'auoir le premier aboly les vieilles traces de ses ancestres, que pour nous auoir laissé vn si excellent successeur, bon dispensateur comme luy, de ses biens, à ceux qui s'en rendent dignes. Qui me fait estimer, que verrons vn iour nostre France florissante, faire honte à toutes nacions estranges, qui ne nous seront que barbares, tant en bonnes manieres de faire, qu'au biē parler & escrire. Desia voyons-nous noz Poetes auoir entrepris vne ligue contre les ans quasi à l'enuy l'vn de l'autre: desia gaignent noz historiographes pais: & verrons quelque iour, s'il plaist à Dieu, vn Sauuage ressusciter nostre histoire: desia volent parmy le monde vne infinité de liures, prenans leurs cours de bons espritz.

pritz. Entre lesquelz, ma Dame, encore que ie me tienne seur, n'ataindre iamais à aucun degré, pour auoir esté Nature en moy trop auare de ses thresors, si vous veux-ie bien auiser, que si onques aucun fruyt sort de ce mien petit iardin, vous seule l'aurez planté: d'autant que tout ainsi que les autres se proposent & Roys & princes, au contentement desquelz terminent tous leurs espritz, aussi vous seule fustes l'estoille, & serez tant que viuray, pour m'acheminer à bien faire: & n'estime moins telle guyde que les Muses du temps passé tant inuoquées par les Poetes. Vous seule estes la Déesse que i'implore, & implorant, ne pretens en vous autre biẽ, que celuy que vous-mesmes vous pouuez promettre en moy. Et toutesfois encore que toutes mes œuures preignent leur adresse vers vous, si ne me suis-ie proposé, vous faire pour ce coup offre de la presente matinée, ny ensemble des propos, qui pendant icelle furent à nostre confusion poursuyuiz. Lesquelz ie n'eusse iamais entrepris mettre en lumiere, n'eust esté que tout ainsi que la iournée de deuant s'estoit employée auecques vn tel repos & contentement d'esprit que ie souhaitois, aussi pense-ie que celle, qui fut ce iourd'huy passée, bien que

ce fut à noſtre grand deſauantage, toutesfois pourra aporter tel fruit à quelques vns qui s'y voudront acoſter, que ſi des diſcours precedans ils demourerent mal contens, peult eſtre accepteront-ils ceux cy en recompenſe & ſuplément, de l'iniure qui leur pourroit eſtre faite: ſi iniure ſe doit apeller, choſe ſi iuſte & veritable, comme celle qui en faueur d'Amour, fut par noſtre Monophile deduyte. Et partant en ce traité pourront trouuer quelque ſatisfaction: mais non pas moy, qui non ſeulement ſçay mauuais gré à Charilée, au pourchas de laquelle furent moyennez telz propos, & pareillement à Glaphire, qui nous les à diſcouruz, mais d'vn poinct d'auãtage à moy-meſme, pour auoir apliqué ma plume, en ſuiet ſi odieux, & tant abhorrent de toute equité & raiſon. Auſsi à dire le vray, en reſteray-ie beaucoup plus coulpable & reprehenſible, que eux tous. Car encores à la Charilée eſt pardonnable ceſte faulte, qui par vne apetence naturelle de ſçauoir (commune à vous autres, mes Dames) s'euertuoit à comprendre toutes choſes de bien en mieux: & à Glaphire les deduire au plus pres de ſa pensée. Et pour mon regard ie proteſte, que ſi quelque matiere ſe traite à l'encontre de ce Dieu, duquel

quel ie ſuis vray eſclaue, eſtre tout au rebours de ce que i'en penſe & eſtime, ains par vne certaine hipocriſie, à laquelle ie me ſuis reſolu, & oſtiné pour ce coup, pour parfournir au ſurplus de ma deliberation. Ce ne me ſera doncq' que coruée, & reſembleray ces bons & anciens precepteurs, qui nous acheminans au contemnement d'honneur par leurs diuines exhortations, ſe preparoient vn ſentier à vne gloire immortelle: ainſi voulant amortir es autres hommes, au progres des propos de noz quatre champions, les vrayes racines d'Amour, les reuiuifieray de plus en plus dans moy-meſme. Vous auiſant toutesfois, ma Dame, qu'encores qu'ils ſe fuſſent determinez, non à la ruine d'Amour, ains à la mienne totale, ſi eſt-ce que ie ne ſçay par quelle ordonnance diuine, ne peuuent venir à fin de leur maligne volonté. Faiſans (ſi bien y prenez garde) plus de profeſſion de menaces, que d'effect. De maniere que ie me prometz, que peu s'en ſentira l'Amour offenſé. Et vous diray bien d'auantage (tant me pleut le peu que pendant iceluy temps fut par Monophile deduit) qu'encores de ceſte matinée luy veux-ie ottroyer l'honneur, comme du iour de deuant. Vous priant treſaffectueuſement recueillir ſes

propos entre les autres (auec quelques-vns des miens)comme la rose parmy vne infinité d'espines. Et ce pendant sans faire aucun conte de toutes leurs medecines, les lairrons tout à leur ayse poursuyure le dessein de leur entreprise : Qui estoit se retrouuer le lendemain du matin au lieu qui tant leur auoit esté fauorable: ou venue l'heure de l'aßignation, tous quatre se rassemblerent, & moy außi du semblable, le tout, ainsi qu'entre nous auoit esté capitulé. Mais ne fusmes si tost arriuez, que Philopole selon son acoustumée liberté, ne se voulust ingerer d'accaresser Charilée, non de propos acompagnez de quelque honneste entretien, comme poßible est l'vsance de tout homme faisant estat d'honneur, ains par atouchemens trop hardis : Voire à mettre la main au poinct que toute femme doit auoir en plus grande recommendation : quand la Damoiselle toute indignée, d'vne contenance assez farouche luy dist : Ie ne doute poinct, seigneur Philopole, que la grande priuauté dont i'ay vsé enuers vous, me commettant en ce lieu si solitaire & indeu, es mains de vous quatre ieunes Gentilz-hommes, ne soit, peut estre, cause de celle que voulez exercer en mon endroit: toutesfois si ainsi est, i'espere trouuer bon sauf-

conduit

conduit en vostre foy, & celle du seigneur Glaphire, souz l'asseurance desquelles i'apris hier le chemin : lequel si encore pour le iourd'huy ie pratique il me semble que ne le deuez trouuer estrange, ains l'imputer à la grande honnesteté, que me suis tousiours asseurée reposer entre voz mains, & en la sauuegarde de laquelle ie me sumetz. Vous auez raison, ma Damoiselle, dist Glaphire, d'ainsi le penser de nous, autrement nous feriez-vous bien grand tort. Non toutesfois que puißions en tout respondre & satisfaire à ceste opinion de courtoysie, que vous vous promettez en nous (de laquelle außi ne pretendons-nous estre du tout desgarniz) mais pour le moins vous puis-ie asseurer, non seulement pour mon regard, ains pour ces trois miens compagnons (quelque chose que Philopole se vueille monstrer dereglé) ny auoir homme en ceste compagnie, qui ne s'estudiast vous pourchasser tout honneur. Et de ce vous en pouuez vous sus nous reposer, comme de la part de ceux, qui sont tous vostres. Ie l'ay tousiours ainsi pensé, respondit elle, ce neantmoins ie ne puis autre chose dire de Philopole, sinon ce que i'en voy : Dont toutesfois ie le pry bien fort se deporter, autrement me donneroit occasion de

me plaindre de luy en toute honneste compagnie, & le tenir en autre reputation que n'auois fait au parauant. Voire mais, ma Damoiselle, dist Philopole, trouueriez-vous si mauuais, veu que la iournée paßée fut consacrée & dediée à la commemoratiõ d'Amour, si ce iourd'huy vous & moy luy faisons sacrifice, par vn reciproque plaisir que pourrions l'vn & l'autre prendre? Ainsi demoureroit entierement parfaite la dedicace de ce lieu. Et disoit ceste parole d'vne si elegante grace, qu'il n'y eut celuy d'entr'eux, qui peut contenir le rire: hors mis la Damoiselle, qui faignant n'entendre ou il visoit: Le sacrifice, dist-elle, que nous ferons, sera que tout ainsi qu'hier nous estudiasmes à l'exaltation & acroissement d'Amour, mettrons pour le iourd'huy peine à le vouloir massacrer. Ainsi sera bel & gentil ce sacrifice, & tel qu'à mon iugement, par cest œuure rendrons ceste matinée plus meritoire, que ne furent ces grans & superstitieux sacrifices iadis par les anciens celebrez, pour l'amendement de leurs faultes & pechez, En quoy tresvolontiers souhaiterois vne Ariadné, qui par sa subtilité enseigna à vn pauure perdu Thesée les moyens & astuces, pour sortir d'vn tel Dedalus, comme

celuy

celuy que nous figura Monophile, bien qu'il estimast le faire en tout à son auantage. A quoy ie luy respondy. Vous auez doncques dormy sus ce costé, ma Damoiselle, & persistez encore en l'animosité, sus laquelle hier nous departismes l'vn de l'autre. Qui eust iamais estimé qu'à vostre instigation & conseil, se deliberast nostre amant forcer les portes d'vne si honneste prison, pour esperer se reduire en liberté? Ie vous diray, seigneur Pasquier, dist lors Philopole, bien souuent le mauuais traitement qu'on reçoit dè son amy, ou sa Dame, occasionne les gens d'en sortir, ou pour le moins à mettre peine de ce faire: & quant à moy ie ne voudrois pas iurer, que ma Damoiselle Charilée ne fust peut estre sus ces termes. De telle chose, replicqua-elle, ne vous en rendray-ie conte pour le present: si ne vous fault-il trouuer estrarge, si ie (qui, peut estre, ay en quelque recommendation les pauures amans, veu mesme que noz propos le requierent) esmeue d'vne naturelle compassion, leur souhaitte plus tost liberté, que ceste estrange & tenebreuse prison, en quoy ie les voy martirez. Non que telz propos preignent leur adresse vers moy (comme iugez) ains par ce que tousiours i'ay estimé, qu'encore que le plaisir

Les incommoditez de l'Amour.

que lon reçoit en Amour, soit grand en extremité, au respect des autres, voire sans comparaison, si m'a il tousiours semblé, n'egaler en son endroit d'vn seul poinct la minime partie des douleurs & tourmens, qui de là preignent leur source & origine. Mile suspicions, mile ialousies, vne infinité de craintes, sans lesquelles Amour ne chemine, à vostre auis ne causent-elles telles peines, qu'à vn homme de sain cerueau & bon entendement, ne fust plus cher n'entrer iamais dans ce fort ? De ma part ie pense que iamais amant ne se trouua iouir d'vne heure de bon temps, qu'il ne l'ait achetée, & deuant, & apres la iouissance, auecques vsure illegitime: deuant, par ce que l'amant, n'est encore paruenu à l'asseurance de ses desmesurées affections, & ne sçait qui luy en escherra: apres, pour la peur & crainte qu'à celuy qui iouit, que la proye ne luy eschape. Vray que le parfait amant & qui est asseuré, ne doit entrer en telle doute: mais qui est l'asseuré amant? qui est celuy qui se peust dire acertené de la volonté de sa Dame, comme de sa propre foy & constance? Ie ne vous allegueray le parler du peuple, auquel pour l'honneur de sa maistresse (lequel il doit plus auoir recommandé que soy-mesme) il fault que cestuy

amant ſatisface. Eſtant le monde du iourd'huy ſi farouche, ie ne diray point malin, que pour voir trois ou quatre fois vn ieune homme familiariſer auec vne femme, ſoudain entre en quelque ſoupçon & opinion : laquelle parauenture n'eſt pas faulſe. Quelle peine doncques penſez-vous que c'eſt à celuy, qui du tout s'eſt voué à vne Dame, ſatisfaire à ſa volonté, & empeſcher les langues du populaire? Car à bien dire, ceſt Amour rendant les hommes taciturnes & penſifz, fera plus toſt deſcouurir voz paßions, que ſi à ſon de trompe les alliez publier par la ville. Quoy? n'eſtimez-vous rien vn refuz, apres vne longue pourſuite? n'eſtimez-vous vn faux raport, ſoit ou de vous à voſtre Dame, ou de voſtre Dame à vous? Tel rabaioye ne ſurpaſſe-il tous les plaiſirs que pourriez imaginer en Amour? Leſquelz encores qu'ils ſoient grans, ſont neantmoins en ſoy perpetuellement acompagnez d'vne intrinſeque melancolie. Ie m'eſtendrois plus auant à deduire les occurrences qui tombent en Amour, deſquelles i'ay vne infinité, verifiées par exemples, n'eſtoit que ie craindrois faire tort à vous autres meßieurs, qui trop mieux entẽdez telles affaires que moy, comme les ayans pratiquées. Bien vous diray-

ie vne chose, qu'oncques ne trouueray amoureux, bien qu'il eust attaint à l'acomplissement de la chose qui plus luy venoit à gré, que s'il aimoit parfaitement, ie ne trouuasse ordinairement perplex, melancholique, & fasché, bref qui apres auoir longuement consideré l'effect de l'Amour, ne me confessast y auoir plus de fiel & amertume, que de miel. Lors Glaphire: Vous ne vous esgarez pas loing du vray, dist-il, & pour ceste mesme cause, quelques anciens Philosophes faignirent l'Amour prendre naissance de Pore & Penie, c'est à dire d'afluence, & indigence: pour nous figurer les amans au plus grand contentement de ce monde estre neantmoins miserables, par vne desuoyée concupiscence & insatiable cupidité: Voire que celuy qui à iouissance, ne demeure encore content. Voila pourquoy, respondit la Damoiselle, ie souhaiterois cest amant trouuer quelque yssue à l'Amour, si trouuer nous là pouuions. Sur ce poinct Monophile, seul protecteur de ce petit meurtrier, qui luy causoit tout son mal: Ie ne sçay, dist-il, ma Damoiselle, qui vous meut entrer en ces termes: vous qui estes femme si sage, & qui par vne longue vsance auez acquis tel bruit entre toutes gens de bon esprit, si est-ce qu'à ce que
ie

ie puis recueillir de voz propos, ie croy que voulez ressembler celuy, qui pour vn petit contentement qu'il se promettoit, reuoyant sa partie, contemna vne immortalité, à luy par les Dieux proposée. Ie dy cecy, pour autant que souhaitez vn amant sortir d'Amour, pour quelques petites perturbations qui luy tombẽt en l'esprit, lesquelles bannies de nous, estimez l'homme trop heureux. Ie vous suply, ma Damoiselle, qui est celuy qui iamais se trouua desnué de telles pasions? qui est celuy qui en tout ce rond corps de l'vniuers, au plus grand contentement de ce monde, se trouua oncques content? Ie m'esbahy comme par mesme moyen ne souhaitez ne procréer iamais enfans, par ce que d'autant que les aimons plus que les autres, d'autant nous aportent-ils plus de moleste & fascherie. Ne craignons nous, desirons, esperons, & tourmentons cueur & corps en leur faueur? Desirons les voir grandz, paruenuz, & suport de nostre vieillesse, & là employons toute nostre estude: Craignons qu'ils ne reçoiuent mal au corps, ou à l'esprit, par mauuaises conuersations: nous tourmentons extremement, & quasi nous resentons du mal qu'ils sentẽt. A maniere que si voulez balancer les angoisses que suportez pour ceux que

Les choses qui no^9 aportẽt plaisir, aportent ausi desplaisir.

mettez en ce monde, auecques les plaisirs qu'en receuez, ie ne sçay lequel des deux se trouuera emporter l'autre: & toutesfois vous sçauez que l'extreme Amour qu'auons en eux, fait oublier le tourment & tristesse dont ils sont cause. Et est impossible que des choses dont receuons extremes contentemens, par fois aussi n'en receuions grandes douleurs & amertumes. Y a-il chose en ce monde qui nous tourne à plus grand plaisir que le feu? par luy toutesfois sont magnifiques palais, & citez arses & cõsommées. Ne me confesserez-vous l'eau estre grandement profitable & vtile pour ceste necessité humaine? ce neantmoins par elle seule la plus part des grandes richesses perissent, lesquelles nous submettons à sa mercy. Or si pour telz accidentz & mesauentures, qui quelquefois nous sont causez par ces deux elemens, vouliez nous frustrer d'vn tel bien, voyez, ie vous pry, en quel desarroy mettriez ceste machine ronde. Ainsi est-il de l'amour duquel nous voulez despouiller, pour quelques martires sans plus dont il s'acompagne, non considerant le grand bien & profit qu'il cache en soy. Que ne souhaitez-vous aussi (à ce que ie ne passe plus loing) que l'homme ne naisse, par ce qu'estant entré en ce mõde,

endure

endure infinies & insuportables miseres? Car souz tel destin sommes-nous nez, & d'autant que sommes grans, & estimez au plus hault degré de felicité, d'autant sentons-nous plus aygrement les pointures de fascherie. De sorte que ie m'esmerueille grandement comme vous, ma Damoyselle, ne reuoluez en vous mesme, que tout ainsi qu'Amour parfois nous cause vn extreme & parfait plaisir, ainsi est-il raisonnable, que par autresfois il nous bate d'vne estrange & viue maniere. Par ce que si le plaisir en estoit petit en vn temps, aussi en seroit en autre saison la fascherie plus petite. Car Dieu à ainsi conioinct & pesé l'vn auec l'autre, pour ne nous vanter estre heureux de tout poinct, & à donné la fascherie au contrepois du plaisir. Lequel toutesfois est sans comparaison (& ne vous desplaise si ie dy) plus grand, au poinct dont nous parlons, que les angoisses qu'y suportons. Car les pleurs & larmes que nous effondons en Amour, ne sont par nous iettées, sinon comme participans de l'humain suiet à toute infirmité, à toute calamité: & les plaisirs qu'en auons, nous rendent demy esgaux aux celestes. Aussi à dire le vray, Amour nous rendroit en ceste basse terre beatifiez, n'estoient les petites

trauerses qui s'offrent quelquesfois en luy. En quoy se descouure apertement vne grand' prouidence diuine qui (pour nous manifester nostre humanité) voulut acompagner ceste grande abondance de ioye, de quelque estincelle de douleur. Non pourtāt qu'il faille que si petites algarades soient de si grand' efficace , que pour elles soit besoin nous desnuer d'vne si grand' beatitude: Mais fault parmy telles destresses esprouuer le cueur d'vn vray & loyal amant, ny plus ny moins que l'or au feu : car qui tousiours seroit nourry entre ses voluptez, telles qu'il souhaiteroit , sans sentir aucune aygreur de fascherie , à peine que iamais peust sauourer le doux fruict qu'il y auroit au iardin de volupté. Mesmement semble que pour son augmentation soit necessaire l'entrelacer de quelques petites douleurs.D'autant que pour bien assaisonner vne viande,n'est seulement besoin de sucre & choses doucereuses,ains de beaucoup d'espisseries,qui de soy sont difficiles à digerer:mais meslées auecques autres drogues,luy aportent bien bon goust,qui autrement seroit fade.Adonc Charilée: Vrayement, seigneur Monophile, repliqua-elle, ie me desdirois volontiers, tant sont voz raisons persuasiues,& pleines de bonne grace, n'estoit que pour

vous

vous seul qui d'vne force volontaire viuez sous ce ioug d'Amour, i'en trouue vn milion, qui par ameres complaintes maudissent le iour & heure, que iamais meirent le pié dans ce dangereux chasteau. Et bien qu'ils cognoissent leur ruyne à l'œil, si se sentent-ils tellement pris à la glu, que pour conseil qu'ils entrepreignent, ou pour aucun effort qu'ils facent, ne se peuuent depestrer, non plus que le cerf encheuestré dans les filets, lequel plus tasche à euader, & plus s'euelope soy-mesme. Ie ne puis doncques penser (dist Philopole interrompant ce propos, par ce que sus toutes choses estimoit l'amant brutal) pourquoy Nature nous ait donné vne ame raisonnable, pour nous distinguer des bestes, si l'homme est si despourueu de raison, qu'il entre à sa volonté en vn lieu, dont puis apres à sa grande confusion, il ne se puisse retirer. Car encore est excusable le petit oyseau, & s'en doit plaindre seulement à Nature, qui l'a despourueu de cognoissance, quād par doux chans & atraitz tombe aux aguetz de l'oyseleur, dont puis apres reçoit ou sa mort, ou captiuité. Mais cestuy homme se perdant à son esciant, pour sus le tard s'en repentir sans y pouuoir donner ordre, en quoy le doit-on separer de tous les autres animaux, sinon de l'exterieure

face, souz laquelle couure vne par trop grande bestialité. Et vouloit continuer ce propos: toutesfois Charilée, le voyāt entrer en termes trop chatouilleux. Ha seigneur Philopole, heureux estes vous, dist-elle, qui iugez à vostre ayse des coups & faulses demarches: toutesfois si estiez entré en ieu, tout rusé & hupé que soyez, parauanture ne les destourneriez-vous. Mais sçauons quoy? Vistes vous iamais nautonniers entreprendre vn long voyage, & se commettre à la volonté de la mer, souz vne attente de beau temps, qui de prime face leur rit: lesquelz toutesfois singlans en plaine mer (se trouuans bien souuēt frustrez de leur premiere esperance) sont tellement agitez de l'orage & la tempeste, que non obstant toute leur industrie, sont contrains habandonner le vaisseau à la mercy des ventz & vagues, sans y pouuoir donner ordre? Ainsi pouuons-nous comparer cest amant, qui souuentesfois indiscretement, voire lors que plus il pensera estre en seureté, à la conduite de quelques œillades qu'il receura d'vne Dame, se mettra auecques tous les plaisirs & contentemens de ce monde, dans ceste grand' mer d'Amour, dont toutesfois à la parfin s'en repentira à loysir. Qu'ainsi soit, ie l'ay apris par vn chant, que quelquefois i'ay entendu

Cōparaison d'vn amoureux auecq' le nautonnier.

entendu d'vn perſonnage, qui à mon iugement auoit paſſé tous les deſtroitz & anguſties d'Amour. Pour nous le repreſenter par ſes vers en telle perfection, que ie penſe que la Venus, en ce qu'elle fut cõpriſe par Apelles, ne fut point plus pourtraite en ſon naif, que ceſtuy nous en à donné pleine intelligence, par la nauigation & naufrage que de ſoy-meſmes il deſcrit. Dõt toutesfois ie ſuis ſans plus contente vous reciter quelques huytains, tant pour eſtre ce chant d'vne trop longue eſtendue, qu'auſſi pour n'eſtre memoratiue que des principaux traitz. Et peut eſtre par ſon exẽple excuſerez-vous vn amant, combien qu'aſſez chaudement ſoit entré dans ce gouffre, dont apres il ne peut ſortir.

Qui me fera ce coup cy
 Mettre en pleine mer la voyle,
 Pour deſcouurir le ſoucy,
 Que dans mon eſprit ie voyle?
 Qui ſera celuy des cieux,
 Et de la diuine troupe,
 Qui par vn doux vent en pouppe
 Me rende à port gracieux?
Quel Neptune à mon ſecours,
 Quel Dieu fault-il que i'embraſſe,

Pour parfournir tout le cours
Du long chemin que ie brasse?
Ie voy le flambeau desia,
Qui à sa claire venue,
Semble foudroyer la nue
Qui tant mon cueur vmbragea.
Auant doncq' gentilz Nauchers
Ores que la mer est calme
Voguons sans craindre rochers,
Emportons l'honneur & palme
Sus tout marinier passant.
Que voulons-nous autre aide,
Puis qu'auons pour nostre guyde
Ce soleil resplendissant?
Sus mon desir en auant
A ceste nouuelle emprise,
Qu'on mette voyles au vent,
Sus espoir que tant ie prise,
Sus ma haute volonté,
Sus fermeté, sus priere:
Toy honte tien toy arriere,
Auecques desloyauté.

Quoy? quelle nauigation se trouua oncques entreprise d'vne plus grand' gayeté, ny mieux garnie de Nautonniers, que celle cy? Le tout à cause de ce

de ce Soleil, qui ſembloit promettre quelque ſerenité de tẽps. Toutesfois ſi ce ioly entrepreneur ſe trouue en fin trompé & deceu de ſon opinion, ie m'en raporte bien à luy. Seulement oyons le encore en ſa grande proſperité, apres quelques autres poinctz par luy paſſez, auecques vne grande ſatisfaction d'eſprit, leſquelz ce neantmoins ie laiſſe.

Voyez icy le troupeau
De Nymphes, & de Naiades,
A la lueur du flambeau
Nous donner cent mile aubades:
Si qu'il ſemble s'animer
Pour faire honte à la Dame,
Qui iadis trouua ſon ame
Dans l'eſcume de la mer.
Icy ſe voit l'vnion
De tous elemens enſemble:
Icy la perfection
De toutes choſes s'aſſemble:
O flambeau digne d'honneur,
Flambeau qui nous ſers de guyde,
Flambeau qui regles la bride
De noſtre ioye & bon heur.
Nous ne craindrons te ſuyuans

D'encourir aucune entorce,
Et ſe trouuaſſent les vents
Auecques toute leur force.
Sus doncques amy flottons,
Paracheuons noſtre poindre,
Bien toſt nous nous verrons ioindre
Au port que nous ſouhaitons.

O bien & plus que bien heureux amant, ſi la iournaliere fortune ne luy euſt ioué tour d'eſcrime, dont de toute ancienneté elle en à apris l'vſage. Eſcoutons le doncques au demourant, pour voir ſi ceſt extreme plaiſir luy aura proſperé de bien en mieux.

Dieux marins de quel coſté,
Voy-ie ſurgir ceſte nue,
Qui obſcurcit la clarté,
Dont eſtoit entretenue,
La trop ardente chaleur
De noſtre ineuitable aſtre:
Dieux gardez nous du deſaſtre,
Et d'inopiné malheur.
Voyez comme à petis traitz,
Ce mal fortuné augure
Nous va rechangeant les rais

Du beau temps en nuict obscure:
Dieu ayez en nous esgard,
Ceste noire nue & sombre,
Las! nous promet quelque encombre,
Si Fortune ne nous gard.
Elle est desia au mylieu,
De l'estincellant visage,
Le vent la single en ce lieu,
D'vne foudroyante rage.

Et ainsi va tout le demourant de ce chant, duquel comme ie vous ay dit, ie ne me puis bonnement ny tout au long recorder, si me souuient-il fort bien, estre vne continue deploration de la misere, dont pour lors estoit tourmenté par infinies trauerses & indignitez qu'il souffroit en Amour maulgré luy. Iusques à ce qu'en fin, ayant esté agité de toutes sortes d'orages, est contraint confesser le dernier periode de son malheur: quand il dit estre tombé au profond gouffre de Caribde & de Silla, femmes monstrueuses comme sçauez, & coustumieres de changer en formes brutales, tous ceux qui par l'impetuosité des ventz sont iettez en leur destroit. Ainsi, deplorant son estrange sort, est-il forcé de dire.

Ie cognoy ia mes façons
Prendre diuerſes manieres,
En oyant les trahiſtres ſons
De ces douc' aſpres ſorcieres:
Plus ne ſe voit ſus moy nerf
Qui n'ayt ia la nourriture,
Voire la meſme nature
Que lon voit tenir au cerf.
Et pour eſtre moins concors,
Ains plus tenir du ramage,
Ie voy autour de mon corps
Encor couler vn plumage,
De maniere que ie ſens
(Helas pitié trop inſigne)
Se transformer en vn cigne
Tous mes eſpritz & mes ſens.
Comme cerf doncq' ie ſeray,
Et comme l'oyſeau, qui chante
Par vn chant deſeſperé,
Aux eaux ſa mort violente,
Iuſqu'à ce qu'il plaiſe aux dieux
Me permettre que i'eſpreuue,
Le remede qui ſe treuue.
Dans le fleuue obliuieux.

Ne voyez-vous comme par vn faulx deſir, &

vne vaine esperance (dont sus les premiers iours qu'il voulut faire voyle, il se paissoit) le plaisir & consolation qu'il se promettoit: toutesfois en fin de ieu, en quelle deffiance & desespoir il est tombé, veu qu'il n'à refuge qu'en là mort, en laquelle à peine peut il trouuer medecine? Que vous sembleroit doncq' de celà, seigneur Philopole, quand les plus fins se treuuent ainsi trõpez par les douces amorces de cest Amour? Lequel, comme hier nous disputions, s'estant de nous em paré, nous oste toute cognoissance, & de luy, & de sa Nature, sentans dans nous vne flamme, qui nous cõsomme les entrailles, beaucoup moins amortissable, que ce perpetuel feu de la montagne de Sicile. Et ores que nous procurons tous moyens pour l'estaindre, si n'est-il en nostre puissance: tãt est fort & indissoluble ce nœu de parfaite amytié. Et qui pis est, verrez bien souuent eschoir, qu'vn homme ayant esté à vne longue poursuite d'vne Dame, laquelle parauenture ne sera moins touchée de son Amour, que luy aiguillonné pour elle: elle toutesfois vergongnée d'vn stimule d'honneur, ne luy ozer commettre ce qu'il demande entre ses mains. Ie vous suply faire iugement de vous-mesmes, si cestuy amant parauenture fonde là son but (comme nous disoit

le seigneur Pasquier, bien que ie ne le voulusse croire, mais toutesfois posé le cas) en quel trauail doit passer sa vie cestuy tant paßionné? Or quelle medecine voudriez-vous ordonner à ce malade? non que ie pretende que pour aucun refuz ne soit tousiours tel enuers sa Dame comme au passé: mais trouuons luy par gentillesse quelque drogue, par laquelle luy faisans oublier ses passions, ce neantmoins ne luy facions discontinuer ses Amours. Ainsi ferõs en luy viuifier le plaisir, qu'il aura à songer en sa maistresse, & assopirons les doulcurs, qui luy causent cent mile mortz. Vostre discours (dy-ie lors) est hautain, nous demandant vne chose non faisable, qu'aymer sans aucune paßion: & ne seroit moins facile, extraire des quatre elemens ceste quinte essence dont les Philosophes anciens disoient noz ames prendre source, qu'esperer satisfaire d'vn seul poinct à vostre desir: lequel à la verité ie loue & estime grandement, comme prouenant d'vn bon lieu & bien affectiõné enuers les pauures miserables. Mais il est autãt poßible qu'vn Amour soit sans paßiõ, comme vn homme sans ame, vn soleil sans lumiere, vn feu sans chaleur, vne eau sans humidité: lesquelles choses, ny plus ny moins qu'elles leur sont si naturelles, que sans elles

elles en leur particulier ne peuuent estre l'hōme, le Soleil, le feu, & eau: ainsi ne marcha iamais Amour sans ses compagnes les paßions. Partāt me semble que ce seroit chose par trop impertinente, de vouloir disputer d'vne Idée en noz espritz, qui ne fut, & ne peult estre, ains fault accōmoder noz propos en choses non impoßibles: autremēt seroit perdre le temps, & la parole. Et pour le regard de ce que nous proposez vne femme qui fait son estat d'aimer, & toutesfois veult maintenir son hōneur, pour le moins ce qu'elle pēse son honneur, encores que tel cas auenāt, il soit bien difficile qu'Amour sortisse iamais son plein & entier effet: si seroy-ie icy bien de mesme auis que fut l'amoureux poete, que pour vn, ny deux, ny trois refuz, ne se fauldroit tenir escōduit, ains iusques à l'importunité solliciter de plus en plus sa Dame. Car ores que pour vn temps elle face doute s'abandonner à nostre mercy, souz crainte de faire playe à cest hōneur, si ne me sçauroit on persuader qu'en son esprit ne reçoiue vn extreme contentement, pour se voir priée & requise de celuy que plus elle honore & reuere, et ensemble pour la chose que plus elle apeteroit sans ce rampart de vergōgne: qui n'est neātmoins si fort, qu'à la lōgue ne se rōpe & abate par vne vehemēce

Moyen pour paruenir à iouissance.

d'Amour, qui passe toutes autres forces & vertuz mondaines. Aussi que la raison y est peremptoire, principalement au cas qui se presente, par ce que cest honneur ne gist qu'en opinion des hõmes, & cest Amour s'extrait & tire principalement des registres de la Nature, qui à ce nous inuite & induit. Et à fin que ne trouuiez mon propos estrange: si noz ennemis se rẽdent à nous affables par nostre humilité & priere: si les bestes brutes priuées de toute consideration raisonnable, se rẽdent à nous familieres par noz doux atraitz & allechemens: que deura en fin faire ceste cy, qui nous à en recommãdation, qui nous cherit, qui nous aime plus que soy mesme? Pensez-vous la femme n'estre susceptible d'Amour autant & d'auantage que l'homme? voire iusques à s'estendre à choses interdites & deffendues. N'ayma Biblis son frere, Myrrha son pere, & la pauure Pasiphaé ne fut-elle esprise pour vn Taureau? Et toutesfois n'ouistes (au moins ainsi le croy-ie) iamais parler de femme, tant fut elle transportée, qui fist l'office de demandeur, ains que surprise d'vne certaine honte, ne voulust estre requise: & encores requise, ne fist doute de l'accorder. Partant ay-ie tousiours ouy dire à gens esprouuez & experimentez en telz

actes,

actes, le meilleur estre ne requerir que bien peu, mais requerant, lascher par vne si honneste audace, la bride à ses paßions, que lon se trouue emparé & saisi de la chose tant desirée. Et à dire le vray beaucoup de choses se prennent honnestement, que nous n'ozerions requerir sans nostre tresgrand desauentage & honte. I'en feray iuges meßieurs les gens ecclesiastiques, & auocatz: mais principalement en ceste affaire, en laquelle les paroles, toutes couuertes qu'elles soient, sont beaucoup plus honteuses & difficiles à digerer, que l'effect. Et croy tel estre le seul & vnique moyẽ, pour paruenir à chef de son dessein: lequel bien pratiqué, à mon auis que peu s'en trouueront esconduitz. Car quant à moy ie ne vy & ne l'eu iamais d'amans (hormis quelques-vns de petit nombre, nez souz vn trop grand desastre) qui en fin de conte ne soient arrriuez à bon port. Alors Philopole: Vostre raison me semble bonne (dist-il) & pour l'auerer d'auentage, seulement vous diray ce mot: c'est, que si les Dames estoiẽt si farouches comme elles en font le semblãt, & comme beaucoup de pauures sotz pensent, on ne les verroit si popines & bragardes, comme les voyõs à present. Car, à vostre auis, qui à introduit ce petit passefilon, ceste vertugale premieremẽt,

De la sumptuosité des Dames.

puis la vasquine bien troußée, ceste buste, & au temps paßé ces petitz mignons patins, & vn tas d'autres affiquetz, dont les femmes se sçauent si bien aider, sinon pour complaire aux hommes, complaisans, estre apetées? Ie dy apetées de sorte qu'il semble, que telles curiositez soient inuentées au suplement de la bouche, laquelle n'osant exercer son office pour requerir, auroient esté en ce deffault introduites telles petites mignardises tant familieres à toutes femmes. Ie m'en raporte (luy respondy-ie) à ce qui en est, toutesfois il pourroit bien estre, seigneur Philopole, que prinßiez les matieres trop crues, ains que pour plus grande permißion que ne pensez, tomba la femme en si grande curiosité, puis que ainsi vous plaist la nommer. Par ce qu'elle estãt creée seulement pour l'aide et plaisir de l'hõme, il est vray-semblable que Dieu ayt en elle mis ceste opinion, à ce qu'elle s'estudiast non tant de complaire à soy, que de donner contentement aux yeux de celuy, en faueur duquel auroit esté cõposée. Qu'il soit vray, vous trouuerez que la ieune pucelle semble affecter ceste mignotise, pour estre plus couuoitée de ceux qui pretendront à son mariage. Et pour ceste mesme cause permettoit Licurge en sa Republique aux filles

marcher

marcher desuoylées, pour estre desirées et veues. Aussi par mesme moyẽ, tasche la femme agréer non au populaire, ains à son mary, à qui du tout s'est destinée. Nous lisons de ce bon empereur Auguste, qu'vn iour voyant sa fille parée à l'auantage, & outre la commune vsance, encores que telle vanité ne luy vint à gré, si ne voulut il pour l'heure descouurir ce qu'il en pensoit. Au moyen dequoy le dißimulant à vn autre temps commode: la trouuant vne autrefois en habit plus simple & modeste, & plus conuenable (ce luy sembloit) à l'honnestete feminine: O combien, luy dist-il, est plus seant à la fille de Auguste tel habit, que non celuy dont ces iours passez vous deguisastes. A quoy elle, comme bien aprise & entendue: Ne vous en esmerueillez monseigneur (respondit-elle) le contentement de mon mary m'inuitoit lors à ce faire, & ores veux-ie satisfaire au vostre. Si ceste response fut bonne & digne de la fille d'vn tel Empereur, certes vous seul l'estimerez. Autant en disoit presque ceste bonne Dame Esther, quand elle protestoit deuant Dieu, que les sumptueux paremens, dont par fois elle vsoit, n'estoient que pour rendre content ce grand Roy Assuere, qui l'auoit choisie pour sienne. Ie dy

Pourquoy ont trouué lieu es femmes les grãdes parades d'habitz.

cecy, encores que ie m'eslõgne de nostre but, toutesfois puis que par vostre moyen y sommes tombez, pour monstrer qu'à grand tort se donne impropere à la femme vsant de sumptueux habitz, quand l'estat le requiert, & le mary y preste consentement. Car là doit du tout fonder sa fantasie, & non au plaisir dés estrãges qui ne luy doyuent en rien toucher. Autremẽt seroit (s'il fault parler en verité) non reprehensible, ains grandement punissable. Le semblable n'est pas de la veufue cõme de la mariée ou fille à marier, d'autant qu'elle ne doit plus pretendre auoir obiect à contenter. Et ores que d'vn trop aspre desir vou lust entrer en mariage, si est-elle plus agreable & à Dieu, & au monde, en sa simple simplicité & nonchaillance. Car les larmes qu'elle doit ietter, & les regretz que pendant sa viduité doit auoir pour la mort de son deffunct mary, luy doiuent seruir d'assez bonne bride, pour la retirer de toute pompe. Et à ceste imitation diray que la femme, en l'absẽce de son espoux, n'en doit moins faire: par ce que durant iceluy temps, à perdu celuy qui luy cause toute telle façon de faire. Et qui empesche, repliqua Philopole, que les filles ne soient autant & plus louables en leur modestie, que les veufues? Ne pallions point, de grace, leur pensée:

pensée: Nous ne ſommes point, nous ne ſommes point en celle Republique de Sparte: ce temps porte tout' autres façons & autres manieres de viure. Et toutesfois quelque cas qu'il vous plaiſe dire, ſi ne trouuaſtes-vous oncques que ce grand perſonnage Licurge, fondateur de ſi bōnes loix, permiſt iamais à la fille (quoy qu'elle marchaſt ſans voile) tel deguiſement d'habitz, comme le voyons en vſage. Car à bien dire, ſi pour ceſte conſideration de mariage telle vſance ſe pratique, comme vous, ſeigneur Paſquier, preſumez, n'eſt-ce choſe ridicule? Veu que beaucoup plus toſt toutes filles gaigneront mary, s'abſtenans de telles manieres, que s'en aidans. Car ſi pour ſageſſe & honneſteté, elles ſe rendent plus aimables, à la verité celle eſt plus eſtimée, qui moins hantant auecques le monde, moins ſe rend ſuiette au langage du populaire, & eſtime-lon celle qui eſt en habitz diſſolue, pareillement en complexions diſſolue. Par ce que nous aſſeions noz iugemens ſur ce que nous voyons à l'œil. Choſe que bien deſcouurit ce bon Capitaine Liſandre, auquel ayant quelque tiran de Sicile enuoyé pluſieurs acouſtremens precieux, pour ſeruir de luſtre & parade à ſes filles, les refuſa ſagement, adiouſtant à ſon refuz vne reſpōce memorable, que en telle

façons de robes gisoit plus tost leur deshonneur que l'ornement. Aussi n'est celuy estimé Cordelier, ny Iacobin, qui auecques habitz balafrez, va vagabond parmy le monde, ains celuy qui, hantant les cloestres, se regle selon la forme à luy prefixe par vn saint François, ou Dominique. Ainsi, au iugement de tout le monde, ne sera la fille chaste en si grande superfluité d'habitz, & moins par vne mesme raison, trouuera-elle de marys. D'autant que la chasteté est chose si precieuse & recommandable, soit en la fille, ou en la femme, qu'aussi tost se contamine-elle en vestemens, œil, ou pensée, comme au fait. Et ou vne fille penseroit en moy trouuer mary pour estre si brauement atiffée, se trouueroit y auoir aussi peu de part, comme ie la iugerois peu participer du chaste. Quel besoin est-il desguiser icy les affaires? telles petites piperies ne furent iamais mises sus, que pour attaindre au dernier poinct. Car tousiours à esté à Dieu plus agreable la femme en sa simple modestie, ou sa modeste simplesse, qu'en telle insolẽce trop curieuse: laquelle voiõs autresfois auoir estè deffendue aux sages matrones de Rome, comme seul malheur & encombre de leur Republique: ainsi que depuis fut verifié par exemple, lors que petit à petit vint

mettre

mettre son siege en ce lieu. Aussi est le mary bien ianin(s'il fault venir à celle qui est mariée) qui non content de ce dont Nature à doué sa femme, la veult rendre desguisée (& autre qu'elle n'est) au peuple. Si elle est belle, n'est elle assez louée en sa beauté naturelle? si elle est laide pourquoy contreuenant à la volõté de Dieu, la veux tu faire autre qu'il ne l'à voulu créer? N'est-ce pas pour soubmettre toy & elle au parler de tout le monde, & te faire enregistrer en ceste grande cõfrairie, à laquelle tous gẽs mariez sont suietz? Tu scez que le parler du monde est si prompt & auantageux, & tu luy bailles occasion de te blasonner d'auantage. Et diray plus, non seulement luy bailles occasion de te poindre, mais aussi de faire la court à ta femme, la voyant si mignonne & popine. Si nous n'en auions les exemples tant anciens que modernes, i'aurois raison de m'en taire: mais qui fut cause de la ruine & destruction des anciens Rois de Rome? ne fut-ce le mary mesme de Lucrece, qui en presence de Tarquin vint à tellement la louer & exalter, estant pour lors absente, que le plus dur cueur du monde eust esté pris de son Amour? Et quel besoin estoit il entrer en telles disputes, de chose qui luy estoit peculiere & non concernant autruy? Puis

que toy seul es participant du bien & du beau de ta femme tel qu'il est, qu'as tu que faire le publier & faire tomber au desir & concupiscence de ce monde si attractif? Il fault que telles gens ie compare à cest ancien Candaules, qui d'vn esprit assez mal caut, voulut monstrer sa femme nue (au deceu d'elle) à vn Giges qu'il estimoit son amy: lequel en recognoissance de si grãde priuauté, se trouua tellement feru de l'Amour d'elle, que par apres mist le mary à mort, pour entrer auecq'elle en mariage: mais poßible m'abusé-ie & telles gens ne fault comparer à vn Candaules, qui receut tel loyer de son demerite. Car au contraire ceux-cy plus heureux que sages reçoyuent à credit mile caresses & bonnetades en faueur d'elles, ausquelles beaucoup d'honnestes gnes font l'Amour. Et ainsi sont ils aimez d'vn chacun, pour ainsi farder leurs femmes. Qui semble autant abhorrent & de Dieu & de raison, comme telles gens qui le permettent sont dignes d'estre ditz grosses bestes & animaux. Mais à bien considerer, à tort me tourmenté-ie l'esprit d'vne chose, qui nous est si auantageuse, & preiudiciable aux marys: facent doncques telz badaux & permettent tout ce que bon leur semblera, & nous encores comme Cheualiers errãs

ferons

ferons telle cōqueſte ſus leurs femmes que pourrons. Car d'eſtimer qu'en faueur d'eux ſoyēt telles ſumptuoſitez & mignardiſes en vſage, ce ſont belles ſimulations & couuertures, inuentées par les femmes pour couurir leur lubricité: comme le ſçeut tresbien pratiquer celle meſme Iulie fille d'Auguſte, de la reſponce de laquelle vous eſtes voulu aider. Et vous diray bien plus (voyez en combien de partie ie ſuis differēt d'auecq vous) moins à mō auis ſe rendroit la veufue accuſable en ceſt habit immodeſte, que la fille ou la femme, leſquelles dites pour grand' raiſon ſe maintenir en telle ſorte. Par ce que luy eſtāt plus ſeant faire l'Amour & auecques plus grand' ſeureté, auſsi luy eſt-il plus conuenable ſe deſguyſer par toutes manieres de brauades que aux deux autres, dont l'vne eſt ordinairement eſclairée d'vn faſcheux pere ou d'vne mere & l'autre d'vn vmbrageux mary. A quoy ie vou-lu adiouſter: Et la femme veufue de tout le commun populaire, qui en elle fiche tous ces yeux, d'autant qu'elle n'à plus le pretexte dont elle ſe puiſſe voiler, qui eſtoit le mary, auquel il eſt plus facile impoſer (pour l'affection dont bien ſouuent il ſe laiſſe tranſporter à l'endroit de ſa femme) qu'au peuple, qui au fait d'autruy à plus

A laquelle des femmes il eſt plus ſeant faire l'Amour.

d'yeux que n'auoit l'ancien Argus. Vous dites vray, repliqua Philopole, mais encores sçauez-vous que les cōmoditez soit du parler, soit d'executer sa volōté, ne se desrobent si familierement auecq' les femmes mariées, qu'auec les veufues qui ne dependent que de leur chef. Ainsi leur estant plus propre aimer (tant pour auoir ceste grand'commodité, qu'aussi pour estre plus chaudes et aspres à tel mestier, duquel la fille n'a encores fait essay, & la femme mariée trouue satisfaction telle quelle en son mary) leur est-il biē mieux auenāt, vser d'habitz conuenables à cest Amour, que aux deux autres. A l'heure Charilée: Vostre raison (dist elle) auroit lieu, qui vous acorderoit la curiosité d'habitz estre inuentée pour donner occasion à aimer: Si ne le vous acorderay-ie, estant chose trop indifferente. Mesme qu'il me semble estre biē chatouilleux (nonobstant quelque chose qu'il vous en plaise, seigneur Philopole, à ce que d'vn mesme trait ie satisface aux propos que cy dessus auez passé) iuger d'vn interieur, par vne aparence exterieure: & dit on en commun prouerbe, que les plumes ne font l'oyseau, & que deuons asseurer nostre renommée sans plus sus nostre vertu. Car tout ainsi que le froc ne rend l'homme plus saint ny deuot,

deuot, außi pour estre vne femme propre ne doit on l'estimer lubrique, & quelque cas que le sot peuple en soupçonne, estant nostre conscience saine, bien peu deuõs-nous faire cõte des malignes langues du monde, lesquelles on ne sçauroit refraindre. Dauantage vous sçauez que la Dame qui cõtre l'vsance & coustume tascheroit à s'acoustrer, seroit en tous lieux publiée pour hipocrite: & n'encourroit moins de blasme (puis que telles sont noz façons, ausquelles il se fault ranger) celle qui entre tant de pompes voudroit faire la reserrée, que l'autre qui par vne estrange noueauté entre vn milion de recluses vseroit de trop grandes pompes. Par ce que toutes telles noueautez, de leur entrée sont odieuses: mais par vn long trait de temps sçauent si bien gaigner pais, que ne se treuuent d'autre digestion, que les autres manieres de faire. D'autant que telles petites chimagrées ne gisent qu'en opinion des hommes. Et pource ne fault-il, seigneur Philopole, trouuer estrange, puis que telles façons petit à petit se sont trouuées bonnes & decentes, si nous toutes en general & d'vn commun accord les pratiquons, les aucunes d'vne mauuaise volonté, & les autres sans y mal penser, ains par ce qu'ainsi lon en vse. Außi n'y a

Qu'il ne fault asseoir son iugemẽt sus choses indifferẽtes.

il chose tant bonne soit elle, laquelle si voulez retorquer en mal, ne s'y puisse tout aussi bien adapter, comme au bien: & fust-ce l'euangile mesme, laquelle (ainsi comme vous voyez) nous accommodons selon que noz volontez, & affections nous poussent. Par tant, seigneur Pasquier, sans plus faire icy de seiour & sortans de ce touffe trop espais, ie vous suply reprendre vostre route encommencée. Autrement si n'y obuiez, nous nous pourrions par trop esgarer, sans pouuoir rentrer sus noz erres. Adoncq' moy reprenant la parole: Ie dy donc, ma Damoiselle, qu'il seroit impossible que d'vne femme bien aimante, en fin lon ne vienne à bout, & qu'on ne la meine à raison: nonobstant quelque impetuosité ou tourbillon de vent, qui pour vn temps nous empesche surgir à bon port. Toutesfois il ne vous fault prendre mon propos, sinon en tant que l'Amour est entre les deux parties reciproque, comme nous presuposons. Car là ou il deffaudroit d'vne part (comme il peut auenir par preuention de quelque autre, ou bien que les personnes ne nous plaisent) on se pourroit rompre & teste, & espritz, sans que iamais on y paruint. Chose neantmoins que ie ne voudrois maintenir iusques au feu: par ce que les chasteaux

ſteaux que bien ſouuent lon penſe inexpugnables, en fin lon voit ſe rendre ſubiuguez. Sçauez vous, diſt lors Philopole, comme ie voudrois pratiquer telles Dames. Vous oyant parler de chaſteaux, il m'eſt ſouuenu d'vn commun dire de Philippe de Macedone, lequel aux aſſaultz des villes qu'on penſoit imprenables, demandoit ſi vn aſne chargé d'or y euſt peu entrer: car aſſeurez-vous, diſoit-il, s'il y entre, que Philippe y entrera. Voulant par ce remonſtrer, que ce qu'on ne peut gaigner par amytié, ou par force, ſe peut domter par argent, qui eſt le Roy de toutes choſes & qui ſeul commande aux hommes. Ie croy qu'il n'y à femme tant vertueuſe ſoit-elle, laquel le ores qu'elle ne ſoit frapée du coin d'Amour, & que là ne ſe puiſſe atraire, que l'argēt ne parfourniſſe à ce deffault, qui eſt d'vne Nature plus atrayante, que n'eſt l'aimant enuers le fer. Iamais, reſpondy-ie, ſeigneur Philopole, telle iouiſſance ne vault rien, & moins encor' l'Amour mené ſouz vne telle eſperance. Non plus que de ceux qui par breuuages & potions amatoires, veulent forcer le naturel de leurs Dames, pour les induire à aimer. Car l'Amour, ne giſant que au cueur, peu vault la iouiſſance du corps, qui ne eſt vray poſſeſſeur du cueur. Et ou la femme ſe

Faire l'Amour auec l'argent.

lairroit gaigner souz ce pretexte d'argent, ie la reputerois pour publique, quelque grand Dame que ce fust. Ains au contraire il me semble que tant s'en fault, qu'elle doiue porter faueur à vn tel amãt, que plus tost l'aura-elle en haine, pour se voir estre en reputation de vilaine enuers luy: d'autant qu'il pense que plus elle face conte d'argent, que de l'amytié ou honneur: chose qui ne peut tomber en la pensée de femme, qui est tant soit peu de bõ cueur. Aussi est-ce la cause pourquoy quelques-vns debatans à laquelle des deux Dames apartenoit faire l'Amour: à la gẽti-femme ou bourgeoise: voulurent dire la genti-femme estre plus propre, comme celle qui seulement pour son plaisir, sans aucun regard d'argent, aimoit. Toutesfois ie craindrois que telles gens eussent peu tomber en erreur. Car de toutes tailles se rencontrent bons leuriers, & se treuuent autant de bourgeoises contemnans l'effet d'argent, comme de genti-femmes. Voire mesme qu'il sembleroit (non pas que ie le vueille dire) que la genti-femme se rendist en cest endroit plus suspecte, si elle n'estoit auecq' competance riche. D'autant que l'estat de l'vne, pour estre grand & de sa Na ture oyseux, à tousiours plus affaire d'argent, que n'a celuy de la bourgeoise, qui auec vne petitesse

titesse s'entretient gaillardement & sans si grād' difficulté. Quant à moy i'estime que ny l'vne ny l'autre de ces Dames (pour auoir le cueur assiz en trop bon lieu) mette plus son affection en la richesse, qu'aux personnes. Et pource, si parauanture il auenoit que l'homme aimant sans estre aimé voulust auec vn ferme propos, poursuyure son entreprise, qui tend à la iouissance : le meilleur moyen qu'il puisse auoir pour y aborder, est, ce me semble, par vne infinité de merites & seruices donner clairement à entendre à sa dame la grand' Amour qu'il luy porte. Par ce que Nature nous aprend tenir conte de ceux qui bien nous veulent, tout ainsi qu'estre desireux de vengeance en la personne de ceux qui nous pourchassent quelque tort. Mesme que tout ainsi que Dieu pour auoir formé l'homme d'vne matiere plus massiue, le voulut accompagner d'vne force, dont il defrauda la femme : Aussi pour auoir fait la femme d'vne nature plus tendre & subtile, la voulut rendre familiere de misericorde & pitié. Vous vous abusez, dist Philopole: car en toutes les autres choses, la femme semble estre misericordieuse & pitoyable, en ceste cy se rend plus reueche & farouche, que ne sont les bestes brutes : Voire si mali-

La femme d'vne Nature reueche.

gne, qu'il ſemble qu'elle ſe baigne & complaiſe au meſcõtentement de celuy, qui luy porte affection, touſiours l'entretenant & alaitant d'vn vain eſpoir en ſa preſence, et en l'abſence faiſant de luy grand' riſée. Et, comme dit quelqu'vn de noz amis, en vn ſien chant qu'il en à fait:

Tantoſt d'vn faint entretien
Le ſçaura à ſoy attraire,
Puis d'vn offenſif maintien
Ne taſchera au contraire,
Qu'à le getter des arçons:
Plus muable en ſes façons
Qu'vn Prothée, ſe paiſſant
(Comme l'oyſeau rauiſſant)
En ſon cueur, & ſon martire,
Pour puis eſtant en tourment,
Sçauoir ſeulement comment
A ſoy elle ſe retire.
Ainſi permettant voler
Son eſprit à la vanuole,
Se laiſſe l'homme couler
Souz les eſles d'vne fole,
Qui n'ayant compaſsion
De ſa ſotte paſsion,
Ains ſe nourriſſant au mal,

De ce

De ce grossier animal,
Qui pas ne le peut cognoistre,
Luy fait faire mile escris,
Mile bons iours, mile cris,
Comme s'il venoit de naistre.

Ie ne dy cecy sans cause, asseuré que la plus part des Dames, ores que leur cueur soit du tout lié & destiné en vn endroit, si est-ce que si elles se sentent caressées par quelques honnestes Gentilz-hommes, qui d'elles se soient enamourez: d'autant qu'elles sont soucieuses estre veues auoir plusieurs seruiteurs à leur poursuyte (seul tesmoignage, ce leur semble, de leur beauté & bonne grace) feront caresses en particulier à vn chacun d'eux, & telles que les plus fins penseront auoir part en elles. En façon que s'entretenāt d'vne sotte & vaine esperance, procedant d'vne infinité de fantasies, entrent bien souuēt d'vne fieure tierce en chauld mal, auquel apres ne peuuēt donner remede. Or pensez-vous, seigneur Pasquier, que pour ceste extreme ardeur, elles entrēt en plus grande pitié? Si vous le pensez, vostre pensement est bien eslongné du vray. Par ce que tant plus elles vous trouueront tourmentez, & plus vous voudront tourmenter, sans neātmoins

vous donner congé, qu'auec esperance de retour. Sur ce poinct Glaphire: Ie suis, dist-il, de mesme auis auecq' vous: & me semble que le seigneur Pasquier se deuoit arrester en ce qu'au cõmencement il se conseilloit, à celuy qui n'est point aimé, se desister du tout de son entreprise. Toutesfois ie croy, que s'il veult dire la verité, son conseil est plus pour tromper ceux qui desirẽt estre trõpez par les doux apastz et amorses de pitié, que pour aucun autre regard. Pour ce qu'il me confessera estre meilleur (& m'en raporteray à son sermẽt) premier qu'entrer plus auant dans ce labirinth, s'en retirer de bien bõne heure, lors que cest amãt non aimé, n'a encores perdu cognoissance de son mal, & premier que les passions preignent plus grand' auantage dessus luy. Car l'Amour (ainsi que dit celuy mesme qu'ores nous auez allegué)

Par nostre folie naist,
En elle prend sa pasture,
Et sans elle iamais n'est:
Puis augmentant sa nature,
Petit à petit s'acroist,
Et de telle sorte croist,
Que ny plus ny moins que l'oeil
Ne peut attaindre au soleil

Quand vers le midy s'auance,
Ainsi tant plus hault le fol
Laisse à l'Amour prendre vol,
Plus en perd-il cognoissance.

Voire que tout ainsi qu'au progrés & suyte du soleil, ceste fleur que nous apellõs Soucil, se guide & euure tant plus le soleil tend au midy, estant vers le matin close & fermée: ainsi s'ouuriront tousiours de plus en plus noz souciz & pẽsées, si du premier coup n'obuions & resistons à cest Amour. Voulez-vous similitude plus aparente que du feu materiel, auquel si ne preuoyez lors qu'il s'est pris en quelque endroit, s'acroist de peu en telle sorte, qu'à peine auecques toutes les eaux l'estaint-on, combien que du commencemẽt sans aucune difficulté estoit amortissable? Ainsi fault-il amortir ceste flãme naturelle sans aucun delay, quãd la voyons gaigner pays sus nous. Car là ou en tel temps peu d'eau suffira pour l'estaindre: au contraire si par elle nous laissons subiuguer, les grandes rauines ne se trouuerõt suffisantes pour la dechasser de nous. Et ou par petites gelées & froidures l'espererions effacer, cõme par ialousies ou autres mauuais recueilz, trouuerons finablement telles petites algarades n'estre que

(comme l'eau des mareschaulx) renouuellemẽt de nostre feu & Amour. Et affin que vous ne pensiez mes propos s'estendre seulement vers celuy, qui ne trouue Amour reciproque en sa Dame: ie ne veux à luy seul adresser mon conseil, ains à tout autre qui pretendra entrer dessouz ce ioug d'Amour. D'autant que si vne fois se laisse alecher par ses trahistreuses amorces, il luy sera impossible pouuoir au vray discerner la vraye amante de la faulse, tant pour estre trop ebloui en sa passiõ, que pour se sçauoir plusieurs femmes desguyser en tant de sortes, qu'il nous est presque impossible (voire hors l'Amour) pouuoir cognoistre vn faulx-semblant. Ie dy doncques & maintiendray, celuy estre beaucoup plus sage, qui encores que parauanture il pense receuoir quelque guerdon & loyer de sa Dame, neantmoins du tout s'en exempte des le commencement, sans aucunement captiuer son esprit. Et combien que iouyssance soit de telle saueur, que peut-estre ne trouuerez goust à mes propos: n'estimez-vous rien, sans que ie vous represente mile passions tombãs en l'Amour, ia discourues par ma Damoiselle Charilée, vne perte & consommatiõ de temps, vne solitude perpetuelle, vn destourbement de toutes bonnes affaires, pour

vacquer

vacquer à cest Amour? Cestuy estimeray-ie biẽ heureux, qui est iouyssant en Amour: cestuy estimeray-ie plus heureux qui du tout l'aura habandonné, sans sentir ses aspres morsures. Et *cõme disoient quelques Philosophes anciens, celuy estre bien fortuné qui iamais ne nasquit: son plus prochain estre celuy qui est enfant morné: Ainsi reputeray-ie celuy au nombre heureux, qui chassant toutes ocasions, n'aura iamais entré en Amour: & l'accompagnera l'autre, qui y aura mis vn bout de pié, mais bien tost, craignant s'eschauder d'auantage, l'aura retiré à son honneur & profit.* Et *toutesfois qui vouldra entreprendre d'aimer, souz le voile de telle esperance qu'vn chacun qui aime se propose, ie conseillerois bien plus tost à l'homme de robe courte, de suyure tel chemin, qu'à celuy de robe longue.* Non *qu'en cecy ie vueille rien deroger plus à l'vn que à l'autre, les estimant tous deux d'vn mesme degré, chacun en leurs qualitez, mais d'autant qu'il me semble l'estat de celuy de robe courte (qui sont les armes) estre plus recommandable à l'Amour, que celuy de robe longue, la profession duquel gist principalement en l'estude, du tout incompatible auec l'Amour.* Et *ne se peut le Gentil-homme tant desuoyer de ses bonnes*

A qui il est meilleur faire l'Amour au gẽtil hõme ou à l'hõme de robe longue.

entreprises que cestuy : ains semble ceste chose estre bien souuent cause de l'adextrer & aguerrir, pour la seule souuenance de sa Dame: à laquelle pour complaire & agréer, s'efforce de plus en plus aprendre mile honnestetez & galantises, du tout concernans les armes, pour luy donner tesmoignage de ses adresses, soit à la lice, à la bague, à voltiger, escrimer, saulter, baller, & autres telz exercices qui rendent l'homme plus allegre & dispost : lesquelz semblent prendre leur prime source & origine (au moins leur plus grand acroissement) pour estre bien venuz & accueilliz des Dames, qui nous portent quelque faueur. Si qu'il semble estre presque necessaire à telles gens, pour mieux se exerciter aux armes, vacquer quant & quant à l'Amour. Et pense que ce fut la cause pourquoy les poetes nous paignirent au temps passé, vn Mars & vne Venus prenans ensemble leurs esbatz. Chose qui depuis nous à esté representé par tous romans, soient Espagnolz, soient François. A telles gens, ie n'interdiray doncq' grandement faire l'Amour si bon leur semble : mais quant aux autres, tresinstamment les supliray s'en deporter, & sus les premiers iours que l'Amour se pensera saisir d'eux. Mais au contraire, dist Philopole:

lopole: car dont procede vne infinité de tant de braues espritz, qui iadis furent estimez, & encores de tant d'autres qui pour le iourd'huy reluysent entre les hommes, comme la Lune entre les estoilles, sinon pour s'estre trouuez rauiz de ceste amoureuse flãme? Voyez ie vous suply vn Petrarque, vn Sannazar, vn Bembe: & pour ne m'eslongner de mon temps, ny de mon pays, vn Ronsart, vn Bellay, vn Tiart: desquelz chacun en particulier, s'accommodant à diuers stiles (ainsi que leur naturel les pousse) se sont renduz si parfaitz, qu'il semble que la poesie, qui nagueres faisoit residence en Italie, se soit voulu transporter en ceste contrée, pour y faire eternelle demeure. Car quant aux autres, combien qu'ils n'ayent ce tant desiré Genius (pour se composer plus aux façons & imitation d'autruy, que de suyure leur nature) si meritent-ils grand' louange & immortalité de nom. Or de toute ceste compagnie, qui est celuy qui ait attaint à ceste perfection, sinon par le moyen d'Amour? En maniere qu'il semble, que tout ainsi que l'Amour n'eust esté rien sans eux, aussi n'eussent-ils esté rien sans luy: & que s'ilz n'eussent esté par ses doux apastz perduz, tous eussent esté perduz dans les obscures te-

De l'excellẽce des poetes de nostre tẽps qui ont escrit d'Amour.

nebres de la nuict. Ainsi me semblez-vous trop partial, vouloir defrauder l'homme d'estude de l'Amour. Ie meure, seigneur Philopole, repliqua Glaphire, si iamais ces personnages que nous venez d'alleguer, se trouuerent amoureux, & m'en raporteray au iugement du seigneur Monophile, s'il luy plaist dire ce qu'il en pense. Ce iugement seroit assez hazardeux, dist Monophile: toutesfois s'il nous est loysible balancer les autres au poix de nostre esprit, ie croirois qu'il seroit assez difficile que l'homme surpris en Amour, peut auecques vne telle brauade descouurir vne si haultaine cõception, comme celle que tous ces poetes nous ont voulut representer par leurs escritz. Pource que le paßionné à les sens & sentimens si esperduz, qu'il seroit presque impoßible, nõ que l'esprit, mais que la main peut exercer bien & deuement son office. Parquoy pense-ie que pour faire monstre de leur grande viuacité en vn suiet qui outrepasse toute humaine consideration, chacun d'eux ait choysi sa chacune, à la louange & poursuyte de laquelle, ait employe la meilleure & plus saine part de ses escritz. Si pour ce regard seulement, dist Philopole, ainsi comme vous presumez, il me semble, seigneur Monophile, qu'ils se seroient fait trop

grand

grand tort. Par ce qu'en autres mile matieres dignes de recommandation, eussent peu apliquer leur plume, auec plus grand bruit & renōmée, que faignans adorer vnes Dames, se declarer en elles idolatres. Comme si leur iugement fust si bas que du tout dependist des femmes, ne pouuans sans elles estre aucune chose. Vous ne sçauez encores (dy-ie lors entreprenant sus Monophile) qu'ils feront. Ne precipitons point, seigneur Philopole, noz iugemens à la volée : car toutes ces grandes amours qu'ils ont voulu en eux desguiser, souz la conduite de Poesie, en l'aage ieune ausquelz ils sont, nous promettent quelques œuures plus grans, venans à plus grande maturité & perfection d'ans. Mais vous sçauez que chaque temps emporte quant & soy son deduit. Ainsi ne fault-il trouuer trop estrange, si accommodans leurs escritz au suiet qui semble estre du tout voué à la ieunesse (en laquelle à present ils viuent) se sont proposez faire les paßionnez dedans leurs œuures, pour seruir d'vn bon mirouer à tout le monde : Si aux gens faisans profeßion d'aymer, pour se mirer & recognoistre en ce que dans eux ils liront : si aux autres abhorrans l'Amour, pour le detester d'auantage à leur exemple.

Qu'elle matiere requerez-vous doncq' plus conuenable, tant pour eux (estans dispensez d'autre estude en l'aage dispoz ou ils sont) que pour l'vtilité commune? Combien que ie m'asseure bien, veu la grandeur de leur cerueau, que ils couuent encor souz leurs toicts quelque chose digne d'eternelle memoire, dont quelque iour nous aurons part. Surquoy repliqua Glaphire: Il me semble que tous ces propos ne touchent gueres les nostres. Ce neantmoins ie croy (quelque chose que lon en pense) que qui demanderoit raison de leurs escritz à tous ces Poetes, ils diroient estre le plus braue & haultain théme, qu'ils se fussent sçeu proposer. D'autant que l'Amour se trouue d'vne si haulte puissance, que les choses plus haultaines, voire les Dieux du temps passé, se laissoient mener en triumphe souz ses arrois & estendars. Or quant à moy, si pour n'auoir esté attaints de son dard, ains pour descouurir les passions qu'il cache en soy, ilz ont voulu mettre la main en vne telle matiere, d'autant les estime-ie plus grandz, que la chose est plus difficile, i'enten si bien parler de l'Amour, sans en auoir fait l'espreuue. Mais si pour l'auoir esprouué, ie les priray de rechef pour vne bonne fin & conduite, non seulement de leur

estude,

estude, mais aussi de leur repos, s'en deporter le plus tost que faire pourront. Et en sera le moyen bon, si n'estant encores priuez de leur sain entendement se persuadent de iamais ne pouuoir venir à bout: & ou ils y pourroient attaindre, iouyssance qui est la fin ou lon pretend, n'estre qu'vne opinion de plaisir, causé d'vne affection que portons plus à vne femme qu'à l'autre: & qu'au vray toute femme est femme. Vray que telle medecine n'est pas des plus stables & constantes de ce monde. Par ce que celuy qui aura empraint vne opinion d'vne femme dans sa teste, me dira n'estimer en rien iouyssance, sinon à cause de l'affection qui est extreme enuers sa Dame. Et si de bien pres considerez, vous trouuerez qu'il n'y à aucune comparaison du plaisir qu'on reçoit d'vne femme publique, & à qui on ne porte qu'vne affection triuiale, au pris de celuy que lon trouue en vne sienne bien aimée. Au moyen dequoy ie trouuerois beaucoup meilleur, que celuy qui voudra tromper l'Amour, se propose du premier coup vn desespoir de iouyssance. D'autant que pour nous garentiz des passions, entre lesquelles l'Amour regne, se trouue double medecine. L'vne, quand nous laissans guyder par la raison pure & simple, despouil- Deux moiēs pour no⁹ garētir des passions.

lons toutes affections, sans leur donner lieu en nous. L'autre, quand les paßions ayans gaigné pays sus nous, bataillons contre noz propres volontez, faisans vne guerre intestine en nous mesme, souz la conduite de raison, acompagnée toutesfois de quelque oposite paßion. De la premiere vsa l'vnique Socrate, lequel s'estant armé par vne grand' Philosophie, d'vn perpetuel contemnement de toutes choses, pour prosperité, ou mesauenture quelconque, iamais ne changea visage. Or est-ce remede estrange. Car estant composée nostre ame du raisonnable, & paßible, à peine que quelquesfois les paßions n'emportent les raisons à vau l'eau. Parquoy fault-il en diligence auoir recours à la seconde medecine : quand la raison enuelopée des paßions, ne s'en pouuant de soy-mesme quasi bonnement despestrer, prend ayde par vne contraire paßion : laquelle combien que de soy ne fust bonne, toutesfois se laissant en cest endroit maistriser par la raison, & quasi luy seruant de dame d'honneur ne peut estre dite mauuaise: d'autant que les affections ne sont malignes, sinon entant que contre l'ordre de nature veulent dominer la raison. De ceste medecine s'ayda le philosophe Carneade, lors qu'il nous amonnestoit

nestoit

nestoit pendant noz plus grandes liesses, nous resentir des calamitez de ce monde, à fin que tenans par ce moyen la bride à ceste ioye effrenée, temperassions l'vn par l'autre. Ainsi souhaitoit Philipe roy de Macedone, le iour qu'on luy aporta nouuelles de la naissance de son filz Alexandre, & de deux victoires par luy diuersement obtenues, que fortune luy entrelaçast ce grand ayse de quelques petites trauerses pour ne s'esleuer trop hault. Et le sage Anaxagore, bien qu'il prist vn singulier plaisir en la vie d'vn sien enfant (comme nature l'aprenoit) si est-ce que ceste extreme ioye moderée d'vne perpetuelle crainte de nostre fragilité, luy rendit la mort de luy moins fascheuse, quand il recogneut l'auoir engendré pour mortel. Ces deux voyes vrayement sont dignes de recommendation, pour se sauuer de telles sortes de furies. Toutesfois quant à la premiere, bien qu'es autres affections elle puisse gaigner lieu par vne continue meditation, si ne m'ose-ie asseurer qu'en amour elle trouue place. Estant vne passion si subtile, que plustost la voyons entrer dans nous, que nous en soyons auertiz. Voire mesmement que Pallas qui est déesse de Sagesse, tomba vn iour à l'impourueue es rethz de Ve-

nus & Cupidon chassans. Et pource nous fault il recourre au second moyen. Et puis que voyons cest Amour n'estre conduict que d'vn desir empenné d'vne esperance, luy fault couper les aisles, par vn desespoir d'attaindre au poinct qui nous tourmente. Toutesfois ne se trouueroit ce desespoir suffisant, qui ne luy bailleroit la raison pour sa conduicte, c'est la volonté d'en sortir. Par ce que plusieurs amans desirans en extremité, entrent bien souuent en desesperation de paruenir ou ils pretendent: Ce neantmoins tant s'en fault que par ce moyen ils euadent, que plus ils entrent es alteres: & semblablement n'est requis entrer en celle deffiance pour quelque mauuais recueil qu'on ait receu de sa dame (car si pour ce regard, soudain par vne artificielle œillade d'elle, r'entreroit l'amant en sa malladie) mais persistant en ce ferme vouloir de sortir de ceste obscure & tenebreuse prison, luy fault premierement pourpenser, que la femme ayant ce dernier point en trop grande recommendation (comme le seul repos de son honneur) iamais ne le voudra lascher, & ou elle l'habandonneroit, ne meriter d'estre aimée, commettant ainsi à la mercy d'autruy l'vnique merite de son corps, se descouurant par ce moyen d'vne

lege-

legereté trop volage. Ainsi qu'en l'vne ou l'autre sorte la poursuyuiroit-il en vain: & passant encores plus oultre, remettre deuant ses yeux les malheurs & fascheries ordinaires chambrieres d'Amour, se faisant par le fait d'autruy sage. Qui luy sera vne bride, qui, peut estre, luy temperera en partie l'extremité de ses desirs. Mais il fault que telles considerations tombent en son esprit des le commencement (comme i'ay dit & redit) & lors qu'il peut cognoistre le gouffre ou il se pourroit submerger, si bien tost n'y donnoit ordre: car si d'vn long trait se laissoit mastiner par ses passions & furies, Amour est de telle sorte, que prenant force par noz pensées, nous crucie d'vne si viue maniere, que nous voulans mal à nous mesmes, & auecques cognoissance de nostre perte, aimons celle que sçauons se repaistre en nostre trauail & martire, & voulans sortir de ce mal, à grand' peine pouuons nous discerner, si le sortir nous est plus profitable que de viure en telle peine: comme quelquefois i'ay compris dans ce mien sonnet, que vous entendrez à present.

Quand reuiendra que prenant mon deduit
Pourray reuoir quelque bon iour de feste?

Quand reuiẽdra ce tẽps, que dans ma teste
Pourray vouloir le biẽ qui mieux me duit?
Cruelz penſers, qui tant & iour & nuict
Sus moy iettez fouldre, orage, tempeste:
Cruelz penſers, qui tant me rendez beste
De conſpirer voſtre mort, qui me nuict:
Car tout ainſi comme le Dieu qu'on vit
Iadis fruſtré de ſa diue puiſſance,
Ayant meurtry les ouuriers du tonnerre.
Làs! vous perdant, l'aſtre ſouz lequel i'erre
Tirant mõ mal d'vne plus haulte eſſence,
Me rauiroit tout l'heur qui me rauit.

Conſidere doncq' ce moyen pluſtoſt que tard, deuant que ce feu petit à petit le conſomme, & le contournant en ſon eſprit, peult eſtre, auſsi facilement ſortira-il de ce deſtroit, qu'il y eſtoit entré. Lors Philopole: Ce remede (diſt il) ſeroit ſingulier pour ceux qui le pourroient pratiquer: mais quant à moy, i'en ſçay vn aultre cent fois plus prompt & expediant que le voſtre. Et quel doncq'? diſt la Damoiſelle. Ie le dirois volontiers, reſpondit-il, n'eſtoit que ie crain, que le diſant ne le vouliez pratiquer. A celà ne tienne, diſt-elle, que ne nous en faciez part, ſi c'eſt choſe qui vaille: car ie croy qu'il n'y

n'y à celuy en ceste compagnie, qui n'ayt l'estomach assez fort pour le sçauoir bien digerer, & en vser s'il est bon. C'est, repliqua Philopole, comme vn cheualier errant, & maintenant perpetuellement l'honneur de toutes Dames, passer sa fantasie en tous autres endroitz, que celuy dont lon est frapé: car tout ainsi que pour guerir la morsure d'vn Scorpion, est requis tuer sus le champ celle beste qui nous à causé le venin, ou bien en ce deffault vser d'huille alambiquée d'autres scorpions, aussi me semble que là ou pour guerir nostre mal, ne pourrions trouuer medecine en celle qui en seroit le motif, il fauldroit prendre son adresse en toutes aultres, qui par vn progres de temps nous feroient perdre celle douleur. Vray que ie suis asseuré que telz propoz ne vous plairont, seigneur Monophile, qui hier par voz discours imputiez à impropere à celuy qui seulement de la pensée vouldroit forfaire enuers sa Dame: mais quant à moy, tant s'en fault que i'y trouue forfaiture, qu'au contraire il me semble celuy estre le seul moyen de bien & parfaitement aimer, sans m'eslongner que bien peu de vostre opiniō: car si cest Amour, comme dites, vient d'vne puissance celeste, voulez-vous meilleur moyen pour cognoistre celle

Autre moyē de Philopole pour s'exempter de l'Amour.

qui vous est deue par les astres, que changeant de l'vne & l'autre, tomber à la parfin en celle, en laquelle plus vous plaisez & trouuez de contentement. Ainsi dient tous philosophes Genetliaques pour cognoistre nostre bon & suiure nostre influence, estre requis changer d'habitz, de noms, & de diuerses contrées, & en celle nous arrester ou rencontrons nostre meilleur, sans par trop nous opiniastrer en lieu, auquel si voulions prosperer, fauldroit faire retrograder la reuolution des cieux qui s'encline en nous autre part. Et pource, seigneur Monophile, seroit-ce vne grand'bestise à tout homme de bon esprit, asseruir son esprit d'vne si estrange façon, qu'il aime mieux se ruiner d'heure à autre aupres la femme qui ne luy est destinée, que de chercher son alibi auecq' vnes & autres, la faueur desquelles il gaignera du premier coup, parce que le ciel les luy aura reseruées: & pour mon regard si ie me trouuois en telles alteres (que dieu m'en gard) ne craindrois beaucoup en vser. Ceste consideration de Philopole prouenant d'vne si haulte perspectiue, pour donner couuerture à l'opinion qu'il entendoit mieux par effect que par parolle, faisant quelque peu rire la compagnie, soudain fut par la

Damoiselle

Damoiselle repliqué : Ie le croy, dist-elle, sans qu'en iuriez, & pense que n'estes à esprouuer vostre remede, ne qu'il y ait homme en la compagnie, qui pour ce regard en portast meilleur tesmoignage. C'est tout au rebours, ma Damoiselle, respondit-il: car asseurez-vous que ie ne m'abastardy iamais iusques à me publier seruiteur d'vne seule, par ce que ie penserois estre trop ingrat & discourtois enuers tout le reste du sexe, pour vne seule habandonner l'Amour d'vne infinité d'autres, qui possible meritent autant ou plus estre obeyes, que celle ou ie consommerois corps & temps. Mais au contraire, luy respondy-ie : car en aimant vne parfaitement, seriez cent fois plus gracieux & courtois enuers les autres : là ou les voulant toutes contenter, toutes les mescontentez : & ne fault point que pensiez la courtoisie d'autre part prendre sa source que de l'amour (c'est la cause, dist Philopole, d'vne voix basse, pourquoy ie ne me repen pas beaucoup n'entendre non plus à ma court que ie fay, pource qu'elle se vend trop cher) & qu'ainsi soit, dis-ie continuant mõ propoz, auisez tous les romans & histoires meslées de telles affaires, vous trouuerez les plus parfaitz & loyaux amans, estre ceux qui mieux exercent la cour-

Que l'Amour fait les gẽs courtois.

toisie en l'endroit de toutes autres, & fust-ce seulement pour l'honneur qu'ils portent aux femmes, en faueur de leur seule Dame: de maniere que verrez plusieurs hommes par vne bestise naturelle, lours, badaux: lesquelz, ny par bonnes lettres ou sciences, ny par bons & honorables auertissemens de leurs sages precepteurs, ny par vsance & conuersation de gentilz-hommes, ne peuuent estre induitz à l'honneur, auquel toutesfois le seul Amour les esperonne tellement, que comme si de nouueau fussent passez par l'alambicq, & mis en nouuelle fonte, d'autant deuiennent-ils ciuilz, comme au parauant rustiques, en quoy ils estoient parangons. Aussi est-ce le commun langage du vulgaire, que pour façonner vn ieune homme, il luy seroit presque conuenable se mettre souz les æsles d'vne Dame, à laquelle il fist l'Amour, comme moyen suffisant pour attaindre à toute ciuilité & honneur. Par ce qu'estans surpris d'vne philaftie & Amour de nous mesmes, ne pouuons cognoistre noz faultes, desquelles noz Dames bien souuent nous auertissent: & à leur suscitation, estudions à nous corriger & changer, prenans tel chastiment beaucoup plus à gré de leur part, que si tous les prescheurs en chaire

nous

nous en auertissoient. Et combien que (l'Amour estāt vne fois empraint dans vne Dame comme en l'homme) c'est chose trop asseurée qu'elle sera aussi aueuglée aux façons de son amy, que luy mesme, & que celle grand' amitié luy empeschera descouurir beaucoup d'imperfections qui sont en luy (lesquelles vn autre pourroit voir à l'œil, ny plus ny moins que des peres & meres à l'endroit de leurs enfans) si est-ce que l'enuie & affection qu'auons d'agréer & complaire à noz Dames bien aimées, nous seruent de bonne & excorte escorte, pour nous guider & conduire à toute voye d'honneur. Et tout ainsi qu'vn bon Capitaine, voulāt assaillir vne ville, ne met seulement son esperance en ses gens (qui est toutesfois son plus grand appuy) ains luy est necessaire le canon & autres grandz adminicules de guerre, ainsi se proposant ce vray amant gaigner le cueur de sa Dame, ne luy met seulement en auant son Amour pour la vaincre, qui est le plus grand poinct de tous, ains inuentera mile honnestetez & gaillardises, pour attaindre au dessus de son entreprise: & comme voyez cest ancien poete en son art d'Amour, nous voulant instruire celuy qui doit faindre l'Amour, nous bailler les plus grandz preceptes du monde en

cest endroit verrez celuy qui aime, vser de telles instructions, voire plus grandes, sans aucun art, sinon celuy qu'il apprẽdra du seul Amour, lequel nous sert d'vn bien bon protocole, pour iouer vn tel personnage. Ie n'enten point toutes ces choses, repliqua Philopole, & si plus auant ie m'y fondois, plustost en parlerois-ie par cueur que par liure, pour n'en auoir fait l'essay: mais par ce que ie ne me reigle point tant par liure en cecy, comme en ce que moy-mesme ie contemple (& contemple auecq' le plus grand plaisir du monde) ie vous suply' dites moy, quelle marque de courtoisie recognoissez-vous en ces amoureux transiz, sinon vne solitude perpetuelle, vne alienation d'esprit, vn contemnement de toutes autres choses, hors mis de celle vers qui s'adressent ses pensées, comme mesmement nagueres nous aprit le seigneur Monophile? Et puis dites, seigneur Pasquier, que telles gens qui ont en horreur tout le monde, ayent vn seul brin de ceste honnesteté, que dites estre tant exquise en vn amant. Et à ce que ne pensiez que i'en parle du tout comme ignorant, ie suis quelquefois tombé en gens si pasionnez, qu'ils contemnoient non seulement le monde, ains se desplaisoiẽt à eux-mesmes. Chose dõt leurs Dames

De la seule contenance, de quelques amoureux transiz.

vn peu

vn peu plus sages & auisées, estoient mesmement honteuses. Et estantz quelques-fois par elles redarguez de telles faultes, alleguoient ces pauures sotz pour toute excuse, ne s'en pouuoir exempter, & ne leur plaire autre chose que la presence de leur Dame. Certainement pigeons si farouches estoient trop difficiles à apriuoiser, & tant s'en fault qu'ils aprinsent quelque entregent honneste, que comme bestes desnuées de tout iugement naturel, perdoient toute contenance: Si en la presence de leur Dame, & qu'il y eust aucun homme present, qui leur empeschast communication de propoz auecques elles, contournoient ores d'vn costé, ores d'vn autre, pour n'auoir autre moyen: si en l'absence (par ce que rien ne leur agreoit que leur Dame) iamais ne se fussent cõtenuz en vne place ny compagnie, & eust-elle esté la plus hõneste que lon eust sceu rencontrer. Et si par force eussent esté contraintz demourer, tout leur entretien estoit vne longue taciturnité: de fait que se rendantz ridicules à vn chacun, se faisoiẽt estimer telz qu'ils estoiẽt, ie dirois sotz, n'estoit que ie craindrois desplaire à quelques vns d'entre nous, lesquelz ce neãtmoins ie suply ne prendre rien mauuais de ma part. Et puis que si auant me suis transporté en

ce propoz, bien me plairoit, seigneur Pasquier, plus qu'autre chose, vn poinct qu'auez auecq' assez grand' vitesse passé, auquel semblez donner conseil aux ieunes gens faire l'Amour, pour se renger & conformer à vne honnesteté ciuile. Vraiment tel auis n'est que tresbon, & y prestant consentement, semblablement consentiray ie auecq' le seigneur Glaphire, lors qu'il conseilloit à vn homme d'armes faire le semblable, pour aprendre mille petites gentillesses, compagnes de toute ciuilité. Et si m'estendray plus auant: car encores ne fermeray-ie la porte aux bonnetz rondz & gens de robbe longe. Par ce qu'ores que l'estude soit leur principal manoir, si ne leur est-il desconuenable sçauoir telles petites courtoisies, combien que ie ne souhaite que du tout ils s'y employent. Et pour y paruenir (suyuant ce que vous, seigneur Pasquier, disiez) facent doncq' l'amour si bon leur semble, mais toutesfois se donnans garde de mesprendre: & que pensans faindre l'Amour (ce que i'enten faire l'Amour) ne tombent en cette rage & folie de Cupido. Voila le vray but & moyen pour paruenir à telles honnestetez: voilà la vraye voye pour complaire non seulement à toutes Dames, ains à toutes gens & personnes de quel-

Que meilleur est faindre l'Amour que d'aimer.

quelque qualité qu'ils ſoient, & non ſe laiſſer ſi indiſcretement aller, que lon vienne en meſcognoiſſance non ſeulemẽt des autres hommes, ains de ſa perſonne propre, comme nous auons veu es liures en la perſonne d'vn Salomon, d'vn Hercules, & d'vne infinité d'autres de bon eſprit, lors qu'ils furent priuez de ceſte paßion: mais y eſtantz entrez, ſi changez, que plus ſembloient participer du brut animal, que de l'homme. Si telz euſſent eſté bien ſages & prudentz, plus toſt euſſent-ils fait l'Amour, que de ſe renger à l'Amour: & pluſtoſt euſſent rendu l'Amour à eux captif, que de ſe rendre à luy eſclaues: & ne fuſſent tombez au parler de tout le monde à leur grande confuſion. Mais quoy? telz accidentz ſon vrais apennages d'Amour, & n'eſt que choſe ordinaire à celuy qui met le pié dans ce labyrinth, de ſage prendre l'habitude d'vn fol, perdre la cognoiſſance de ſoy, du monde, & de Dieu. Là ou celuy qui par vne prudence & aſtuce ſçaura trencher du paſſionné, & s'adonner aux honneſtetez requiſes pour gaigner le cueur des Dames, aura mile auãtages ſus celuy, qui ſera bien auãt en Amour. Premierement ſera ſi ſage, de ne ſe laiſſer vaincre des paßions. D'ailleurs ne derogeant à ſon

ſexe, ne permettra qu'vne femme, ſe puiſſe vanter l'auoir ſupedité, & quaſi mené en triumphe (comme vn ſerf) aucq' grande ignominie de s'eſtre laißé ſuccumber par choſe ſi fragile que la femme, laquelle Dieu n'á creée que pour adioinct, & adminicule des hommes. D'auantage ſera tant par ſa prudence, qu'il n'encourra mauuais bruit enuers le peuple, ſoit pour ſa Dame, ou pour ſoy. Ce que le perplex amant ne peut aucunement euiter, voire lors qu'il penſe eſtre le plus couuert. Et qu'il ſoit vray, ie vous pry conſiderer lors qu'on mettra ſeulemẽt ſa Dame en chãp, ne le voirrez-vous ſoudain changer couleur, luy meſme l'exalter & extoller ſus toute creature viuante, & en entamant les propoz rougir & ternir enſemblement, donnant entiere cognoiſſance, que celle part á arreſté ſon cueur & ſa penſée? Qui eſt la cauſe pourquoy les anciens figurerent l'Amour tout nud, par ce que facilement, & ſans aucune difficulté ſe manifeſte á tous. Ou au contraire celuy qui d'vn faint artifice, d'vn bel entretien & acueil, ſçaura faire ſemblant á l'Amour, ne parlera que bien ſobrement de celle, qu'il ſe ſera proposé acueillir ſus toutes les autres: & en parlera ſi neceßité le requiert, aucq' vne telle prudence que le plus

ſoupçonneux du monde n'en ſçaura penſer aucun mal, cherchera ſa maiſtreſſe, donnant entendre ſe trouuer en tel endroit pour vn autre grand reſpect. Quoy? n'eſtimez-vous point, que la femme, qui plus doit auoir ſon honneur cher que toutes autres choſe du monde, n'ait en meilleure eſtime, & ne tienne plus de conte de cetuy, que d'vn ie ne ſçay quel caſanier, qui tant s'oublie ſoy-meſme, que meſmement met en oubly la reputation de ſa Dame? Et ſi ces raiſons ne vous ſemblent ſuffiſantes pour vous monſtrer que le paßionné amant n'eſt ſi agreable à la femme, comme celuy qui faint l'Amour: cõtemplons, ie vous ſuply, de plus pres le naturel d'vne femme (ce que toutesfois ie vous pry, ma damoiſelle, ne prendre en mauuaiſe part de moy: car non à vous, que pour voſtre vertu ie metz hors de ce nombre, ains à la commune des ſottes s'adreſſent ces miennes paroles) conſiderons doncq' de grace le naturel de la femme, eſt-ce s'accommoder à la volonté de celuy qui plus l'a en recommendation, ou bien à celuy qui plus la cherit & careſſe? De ma part ie ſçay, & le voy iournellement, celuy eſtre le mieux venu, qui mieux la ſçaura gouuerner de quelques gratieux propoz, qui mieux luy ſçaura gratifier,

qui mieux luy fera la court, bref qui mieux ſçaura la gratter par quelques douces flateries, & entretenir d'honneſtes & exterieures careſſes. Car quant à l'interieur, la femme ſi peu que rien s'en ſoucie, quelque cas qu'elle deſire vne loyauté (dont poßible elle n'a tache) laquelle toutesfois elle ne tient en ſi grand cure & ſoucy, que ſuperficielles ceremonies. Ains vous diray bien plus, que là ou elle vous verra plus paßionné pour elle, moins elle en tiẽdra de conte: & vous voyant refroidy, alors s'eſchaufera en elle l'Amour & affection enuers vous. Eſtant du tout l'eſprit feminin contrariant & contreuenant à noz volontez. Si doncques il eſt ainſi (comme certainement il eſt, par la meſme confeßion des femmes) qu'ordinairement la femme prenne ſon plaiſir à entretenir de coruées le vray amant, ne vault-il pas beaucoup mieux l'y entretenir elle meſme? Et vrayement fault-il qu'auecq' noſtre treſgrande honte & vergongne, i'accuſe les hommes d'vne trop grande laſcheté, de nous laiſſer ainſi vaincre à la volonté des femmes, qui ſi bien ſont apriſes & couſtumieres de nous lauer, & comme ſi eſtions du tout deſpourueuz d'entendement, ne leur ſçaurions rendre contr'eſchange. Faiſons doncq' comme elles, & à mau-

mauuais ieu bonne mine, auecq' vn milion de courtoisies & gaillardises: lesquelles si nous sçauons pratiquer, & qu'elles entendent que ce soit en leur faueur, les acompagnantz d'vne escorse de loyauté, ie m'asseure que celle sera bien estrange, qui en fin ne se rēde à nous facile. Aussi seroit la femme bien farouche & mal priuée, qui ne tiendroit cōte de l'homme gratieux, courtois, modeste en fait, respectueux en parole, posé en tous mouuementz, faisant profeßion d'auoir en recommendation tout ce qui plaist à sa Dame, auecq' vne aduertance qu'il a de tenir secret non seulement toute chose qui importe, ains iusques aux petites faueurs qu'il reçoit de sa maistresse. Lesquelles choses sçaura tresbien faire celuy que ie vous ay figuré, & non l'autre qui par vne grande brutalité, se rend risée à tout le monde, pour s'aneantir aupres la femme qui se plaist à luy desplaire, par ce qu'elle luy plaist tant: mettant toute son estude (le voyant ainsi esblouy) à le rendre plus aueuglé & entretenir de bayes, par vne emmielée parole, dont elle la sçaura mieux ensorceler, que la Silla ou Circe par leurs doux & ensorcelez chantz. Ce que ie vous pry de rechef, madame, ne trouuer mauuais de moy, par ce que tousiours telle a esté mon

opinion : laquelle ie croy que n'estes marrie si ie metz en auant, d'autant que ie ne pense rien faire sans vostre congé & licence. Ces propoz toucherent au vif l'vn de nostre compagnie. Car à les ouir ainsi dechifrer, qui seroit celuy si ebeté & despourueu d'entendement, qui n'estimast que Philopole quasi d'vn propoz deliberé, ne voulust picquer Monophile, qui estoit blecé à outrance du mal qui fut en tout ce discours detesté? Or veult-il vser de reuenge. Parquoy d'vn ris demy-coleré, luy dist : Asseurez-vous seigneur Philopole, que sans l'amitié que ie vous porte, & reuerence que ie doy à toute ceste compagnie, ie dirois que par le passé nous auriez longuement desguisé vostre naturel, ou bien que pour le present seriez deuenu grand corrupteur de republicque, en laquelle voulez introduire vne si fainte hipocrisie, masquée de telle magie, qu'il n'y a si honeste femme, qui ne se trouuast surprise par voz astuces & moyens. Ie vous pry beau sire, gardez qu'il ne vous en mesprenne autant, comme à l'autheur qui fut banny & depossedé de son pais, pour nous auoir voulu instruire vn si cauteleux amoureux, comme celuy que souhaitez. Et vraiment (dist Charilée) là ou telle chose auiendroit, ie voudrois pren-

prendre la cause pour luy. Non que ie vueille permettre ses propoz trouuer lieu en la generalité des femmes: mais ie ne trouueray estrange que son conseil s'exerce en l'endroit de celles, qui malicieusement s'imputent à gloire & honneur, emmarteler les pauures gens, asseurement dignes non de reprehension, ains de griefue & enorme punition. Et pour dire la verité on en trouue si grand nombre de telles, que presque me semon-ie à croire grand' part de ses propoz, ores qu'ils tendent à nostre grand desauantage. Mais quoy? vous verrez pour le iourd'huy ma Dame la popine en entretenir ores vn, ores l'autre, puis vn tiers, par vn faulx semblāt palié d'vne honnesteté, & de celuy qui plus sera en son endroit affectionné, ne tenir autre conte sinon comme d'vn asnier, car ainsi le nommera elle. De sorte que ie n'entre point en merueille, si beaucoup de gens suiuant vostre auis, seigneur Philopole, taschent à se deguiser enuers les femmes, puis qu'elles mesmes leur en aprenent le chemin: & que tout ainsi qu'elles par faintes caresses, sçauent allecher & attraire beaucoup de gens à soy, aussi par contreruse en treuuent beaucoup d'autres de bon esprit qui leur rendent bille pareille, & ayans impetré sus elles ce

De la simulation de la plus part des Dames.

qu'ils demandent, les ſubmettent à l'ignominie de tout le monde. Auſsi y en à-il pluſieurs, (diſt lors Monophile, protecteur de l'honneur des femmes) qui à tort detractent d'elles, ſe vantans bien ſouuent auoir mis tout le corps ou iamais n'eurent tant de de credit d'y pouuoir mettre vn ſeul pié: pour vne vengeance ſans plus d'vn refus bien aſſené: ou que, comme la plus part du monde met ſon but en oſtentation, s'en treuuent beaucoup qui pour acquerir reputation de braues hommes, ſe publient bien ſouuent gouuerner & auoir faueur de telle, de laquelle n'eurent iamais parole bien digerée. Au moyen dequoy ie ſeray d'auis & conſeilleray touſiours à vne femme, premier qu'habādonner choſe qu'elle ne pourra puis apres reuoquer, y auiſer à deux & trois veues. Par ce que la femme du commencement de ce monde par vne legere creance fut cauſe de l'erreur dont noſtre premier pere fut deceu: pour le iourd'huy nous en ſçauons tresbien exercer la vengeance, ſe trouuans cent milions d'hommes & perſonnes, qui ſe tournent à grand louange deceuoir par belles mines & ſemblans vne pauure & ſimple femmelette. Et le pis encor' que i'y trouue, eſt qu'incontinent qu auons imaginé vne femme en noſtre eſprit, pen-

pensons qu'elle nous soit deue, quasi par obligation, laquelle soudain voudrions mettre en execution. Et si parauenture pour asseurer son honneur ne veult condescendre à ce dont l'importunons, verrez vn petit mignon tantost luy bailler le nom d'vne ma dame la sucrée, d'vne ma dame la rusée, qui plustost choisiroit admettre en sa bonne grace quelque quidam de nulle valeur, qu'vn si ioly compagnon & de telle prise que luy. Nous nous abusons, seigneur Philopole, & vous & moy, si ainsi le pensons. Car à la femme est reseruée la liberté de se deffendre, & à l'homme la puissance de l'assaillir: à la femme est baillée oreille pour ouyr, à l'homme langue pour requerir. Et tout ainsi qu'il vous est loysible la requerir, aussi est-il en elle vous esconduire. Et qui plus est, s'il failloit qu'à tous propoz la femme s'habandonnast, qu'elle prerogatiue auroient ceux qui seroient premiers en date? quel auantage meriteroient ceux qui par vne perfection d'Amour, & par vne longue poursuite, seroient en possession de leurs corps, & de leurs espritz? Ce ne seroit, sans point de faulte, raison que les depossedassiez d'vne chose tant meritée. Et si d'auenture auenoit que conceussiez quelque douleur pour tel refus, peut estre

que iustement & nō sans cause vous seroit deu. Alors Charilée: A ce que ie voy, seigneur Glaphire, dist-elle, si vous n'entreuenez sus ceste querelle, le seigneur Monophile iouera quelque mauuais tour au seigneur Philopole. Mais pour leur faire & l'vn & l'autre oublier leur maltalent, ie vous pry y donner remede, par la continuation du propoz que nous auez encommencé, pour le remede de nostre amant. A ceste parole Glaphire, qui pendant tout ce discours estoit deuenu fort bon auditeur, quasi sortant d'vn profond somme, apres auoir vn bien peu hesité au parler: Croyez, dist-il, seigneur Monophile que voz propoz, ensemble ceux de ceste compagnie, me rauissoient tellemēt en eux, que non seulement m'estois esgaré aux miens, ains en moy mesme. Et vous suply ne les discontinuer, tant me semblent de bonne grace. Mais bien vous les vostres (respondit Monophile) ausquelz ie serois tresmarry, que les nostres entreuenuz aportassent prescription. Que voulez-vous, repliqua Glaphire, que ie vous die, en chose si difficile? D'autant qu'en la matiere proposée, ie sçay bien estre beaucoup le plus expediant iamais n'aymer : mais donner remede prompt à celuy qui est ia enuenimé de ce mal,
c'est

c'eſt à dieu & non à autre qu'il en fault querir conſeil. Toutesfois ſi encor me ſemonnez donner medecine à ceſtuy: comme naguere ie diſois, ſorte bien toſt de ce pas ce pauure amant, premier que ſe rendre plus miſerable. Car, ayant obuié aux commencemens, ne luy fauldra medecine de forte digeſtion, pour le remettre en ſa nature. Mais s'il y eſt tellement engraué que pour toutes ſes forces ne puiſſe venir à bon port, & comme tantoſt nous diſions, vueille, & n'en puiſſe ſortir, pour vous dire ce qu'il m'en ſemble, vne bonne & longue diete, vne abſence bien lointaine ſatisfera à ce default. Et vouldrois icy pratiquer le remede que Galien, & autres ſouuerains medecins dient eſtre propre à la peſte, qui eſt, fuir toſt, & loing, & tard retourner. Et là ou le fuir toſt defauldroit, qui eſt beaucoup le plus prompt, pour le moins auoir ſon recours aux deux autres. Tel moyen vous ſemblera pour le commencement grief, ſi eſt-il vn des plus ſouuerains remedes dont l'on vſe en ce danger. Car ſi la preſence, nous cauſe tel tourment, veritablement l'abſence ſeule nous pourra aporter entiere gueriſon & medecine. Ha, dy-ie lors, ſeigneur Glaphire, pas ne lairray paſſer ce poinct. Comment? que l'amour par

Le ſouuerain remede d'Amour.

absence prenne aucune diminution? tant s'en fault que ie le croye, que telle chose me semble le boutefeu & augmentation d'Amour, & comme maintesfois i'ay entendu de pauures paßionnez, toutes autres douleurs par absence perdent leur cours, ceste seule plus s'en augmente. Ie vous diray, seigneur Pasquier, respondit Glaphire, ie croy bien que sus les premiers iours de nostre absence, sentons telle aigreur & amertume en nostre esprit, que trouuons vn iour plus grand que tout le reste de l'année (& est ceste chose conforme à ce que le seigneur Monophile hier sus le meillieu de noz deuis asseuroit) mais à la longue, soyez seur qu'il n'y à si grand amour, qu'il n'y à si grand douleur, qui ne s'estrange, & se trouuassent tous les amoureux du monde pour me maintenir le contraire. Mais en ce remede fault vser d'vne bien grande patience. Car si pour vn, deux, trois, quatre mois vous absentez, & puis tombez en la presence de vostre dame, autant vous vauldra & profitera ce peu d'absence, comme si iamais n'en auiez vse. Car ceste presence nous cause telle alteration, que non seulement oublions toute nostre premiere entreprise, ains s'allume le feu en nous plus vehement cent fois que celuy du precedant.

L'absence remede d'Amour.

Tous

Tous medecins craignent grandement la recheute. Et tout ainſi qu'vn malade auquel eſt interdit l'air, s'eſuantant deuant le temps, tombe en plus groſſe fieure, que celle dont au premier eſtoit frappé: ainſi ſera-il de ceſtuy malade amoureux. Car s'il n'eſt bien confirmé & fortifié en ſoy premier que ſe trouuer en la preſence de ſa dame, autant luy profitera l'abſence comme rien. Mais eſtant bien muny & hors de toute paßion, qui ſe fait par vne longitude de temps, alors pourra-il à ſon aiſe & ſans crainte, ſe rencontrer auecq' elle: & non toutesfois par trop, car il n'eſt pas moins dangereux manger trop d'vne bonne viande, à vn eſtomach delicat, que bien peu, d'vne mauuaiſe. En maniere que tout ainſi que n'eſtãt encor' du tout guery de l'amour, tant ſoit peu de veue, luy euſt porté grande nuiſance, außi apres ſa gueriſon entiere, vn trop ententif regard, luy pourroit aporter trop de moleſte. Car à dire le vray, ie ne ſçay comment les yeux de noz dames nous ſont pires cent fois que ceux du Baſilicq': par leſquelz on meurt d'vne ſeule mort, & par ceux cy de mile & mile tous les iours, ſans pouuoir neantmoins mourir. Nous eſtans toutes les meilleures parties d'elles, plus venimeuſes, que les morſeures d'aſpics. Car ou elles leur ſer-

uent de grand lustre & ornement, au contraire ne sont faites (ce semble) par nature, que pour nostre ruine & totale destructiõ. Pour le moins, ainsi me l'ã apris quelqu'vn bien enamouré d'vne dame en vn sonet, auquel louant les vertus & singulieres beautez d'elle, deploroit par mesme moyen son malheur.

Les deux beaux yeux de sa teste sacrée
 Sont deux soleilz: & ses cheueux dorez
 Sont les rayons des soleilz decorez:
 La bouche estant pour les dieux cõsacrée.
Que dis-ie dieux? cest œil, qui tãt m'agrée,
 N'a du soleil les rayons coulourez,
 Du basiliq' sont ses bordz entourez:
 Car luy sans plus mon ame a massacrée,
Et ces cheueux, sont les liens, les las
 Dont (sans penser) m'atrapant à sa chasse,
 M'enuelopa de mil' & mile helas.
La bouche aussi ou naist ce ris friant,
 Las c'est le pis du pis qu'on me pourchasse,
 Me faisant viure & mourir en riant.

Quoy? n'est-ce pas receuoir aussi mauuais traitement qu'vn Promethée, en qui iournellement le foye renaissoit, apres que le cruel oyseau de Iupi-

Iupiter en auoit pris sa refection & pasture? n'est-ce pire qu'vn Sisiphe, qui sans cesse, & sans donner fin à son trauail, tournoit & retournoit sa pierre? Ie ne compareray telles passions à vn Promethée, ou Sisiphe, ains à l'horrible monstre Hidra, auquel se renouueloiët sept testes, lors qu'Hercule luy en auoit trenché vne. Soit doncq' sage & prudent celuy qui de soy veult bannir telles passions. Car plus de peine y aura, estans en luy enracinées, à les rendre à soy subiuguées, que n'eut ce vaillant Hercule contre les forces de ce monstre. Et pourtant se donne bien garde cest amant, qui par vn long trait de temps se sera absenté de sa dame, de la racoster puis apres que bien peu. Car par vn doux cil d'œil, par vne honneste parole, pourroit en luy en vn instant renoueuler plus de cruelles furies, que celles esquelles par vne longue main penseroit auoir donné fin. Et ce faisant, ie suis seur qu'auecq' le temps trouuera moyen à ceste desmesurée douleur. Ie sçay bien, seigneur Pasquier, que mes propos ne trouueront pas lieu en vous, non plus qu'au seigneur Monophile, n'ayans l'vn & l'autre iamais fait espreuue d'vne telle medecine : mais ne faites aucune doute, qu'Amour à la fin ne vieillesse, & ne preigne

quelque diminution, außi bien que toutes choses. Ne voyez-vous vne terre bien fertile, par faulte d'estre cultiuée, à la parfin tomber en friche? Ne voyez-vous les Republiques par faulte de bon entretenement, venir par succeßion de temps en decadēce? N'estant doncq' cest Amour entretenu de ses nerfz, & de ce qui mieux le nourrit en sa gresse, qu'estimez-vous qu'il en soit? Toutes choses ont leur ply, & toutes choses ont leur vogue, Partant doit bien auiser & considerer vne Dame auecq' bonne & meure deliberation, en quel danger & hazard elle entre, lors qu'elle se soubmet à vn homme : puis que par opinion du vulgue, n'a que ce thesor à garder. Et non seulement, comme n'agueres vous disiez, seigneur Monophile, pour les desguysemēs des hommes, qui est bien bonne consideration, mais außi en l'endroit de ceux qui pour quelque temps seroient bien affectionnez enuers elles: d'autant que les volontez des hommes sont variables, & que les plus sages sont pour le iourd'huy plus muables: par ce qu'ilz sont hommes, fragiles, & debiles en leurs conseilz. Et puis qu'en si grand' instance, vous, ma Damoiselle, auez voulu que mißions à ceste heure nostre estude en l'amortissement de l'Amour, ie me sentirois

Exhortatiō aux dames pour l'entretenement de leur hōneur.

rois vser d'vne trop grand' ingratitude, voulant espargner mon conseil à celles qui peut estre n'en ont que faire: c'est à toutes honnestes Dames, ausquelles ie veux bien remonstrer (encores que ce soit en mon grand desauantage) que la chose que plus elles doyuent craindre, soit à l'endroit de leurs bien-aimez, ou enuers les estrangers, est laisser perdre le pié & le dessus, qu'elles auoient gaigné sur eux. Car à bien parler la femme est ainsi que le tendre verre, qui en sa fragilité est net, pur, & munde, & auquel vn chacun se plaist, quand il est en son essence: mais lors qu'on le voit cassé, tombe au mespris & contemnement d'vn chacun: ainsi la femme ayant permis rompre en elle, ce qu'elle deuoit tant precieusement contregarder, d'autant qu'au parauant estoit de tous estimée, autant se trouue-elle à son grand regret d'vn chacun vilipendée, mesme de ceux qui se publioyent ses esclaues: lesquelz ayans acquis sus elle telle barre, gaignent le nom de maistre & seigneur. L'histoire vous est assez notoire de l'ancienne diuision de l'homme, lequel de son premier estre, naissant auecq' quatre piedz, autant de mains, & deux testes, fut miparty par les Dieux, dont d'vne part fut fait le masle, & en l'autre trouua la femelle

ſon nom. Or ay-ie leu en quelques fort antiques autheurs dignes de foy, que ce grand Dieu Iupiter ayant aproprié à Vn chacun d'eux leurs propres & particulieres qualitez, entre autres choſes dignes de recommandation, donna la garde de Virginité à la fille, & celle de chaſteté à la femme, pour leur ſeruir d'Vn bon & aſſeuré pauois, contre les aſſaux de ce monde. Quelle peine doncques penſez-Vous qu'il eſcheye à la femme pour Vne telle meſgarde? Ie ne doute point que ne trouuiez ces propos treſmal aßis en moy: d'autant qu'il Vous ſemblera que ie ſoye enuyeux de noſtre commun bien & profit: mais auienne ce qu'auenir en pourra, car außi bien me ſuis-ie determiné donner mon auis à la femme, comme à l'homme, & fuſt-ce en noſtre preiudice. A laquelle ſans paſſer plus outre, ie ſuply ne franchir le ſault d'Amour. Par ce que ſi l'aymer eſt dangereux à Vn homme, pour les paßions qui luy ſont occurrentes ſans plus: beaucoup plus eſt dommageable à la Dame, qui ſent les meſmes trenchées: & d'auantage, intereſſe & outrage grandement ſa renommée, que plus elle doit fauoriſer que ſoy meſmes, & de laquelle ne tenant conte, à peine qu'elle ſe pourchaſſe aucun bien. Ie croy que

ce ſeul

ce ſeul penſement la doit reuoquer de beaucoup de ſottes entrepriſes, eſquelles pourroit trop aueuglément tomber. Et ſi peut eſtre telle crainte n'eſt aſſez ſuffiſant obſtacle pour l'en diſtraire, qu'elle oſte toutes occaſions qui pourroient en elle allumer quelque eſtincelle de feu ſi ardent, par le moyen duquel pourroit puis apres ſe perdre totalement & conſommer. Ne preſte l'œil ny l'aureille à ceux deſquelz elle ſe craindra. Auſſi la vergongne feminine deſire porter bas ſa veue, pour ne deſirer aucune choſe. Car ſi par vne folle preſumption elle veult tant eſperer de ſoy, que de ſe promettre victoire ſus l'Amour, comme ſe penſant trop impaſſible, pour ne ſe laiſſer par luy ranger, ſe trouuera quelque iour auſſi inopinément ſurmontée, comme à la legere vne ſi outrecuydée opinion ſe ſera emparée d'elle. Les moynes ſe ferment & deleguent aux cloeſtres, & les hermites meinent vie auſtere & ſolitaire dans les eſpoiſſes foreſtz, pour fuyr les ayguillons de la chair: & qui ſera la femme ſi preſumptueuſe, qui ſe promette la domter entre les delices de ce monde, ſi elle-meſme ne s'en bannit? La femme rit, parle, deuiſe auecques les ieunes gens, penſe n'eſtre point couuoytée, par ce qu'elle n'a-

pete point : Et toutesfois ne ſonge pas qu'elle couue en ſoy ſa ruine, par telles familieres conuerſations & deuis. Beaucoup meilleur luy ſeroit, & pour ſon extreme profit, ſe deporter de toutes telles compagnies : ſans permettre faire de ſi pres les aproches au fort qu'elle ſeule peut deffendre, & non autre: puis qu'en ce ſeul chaſteau giſt l'vnique aſſeurance de ſon honneur. Mais ſus tout ſe garde bien vouloir eſcouter celuy qui auec vne vmbrageuſe parole, ou par corruptelle de dons, voudra deſrober ſon grand bien, ainſi que l'oyſeleur par ces doux chantz l'oyſelet, ou le peſcheur par ces petitz apaſtz le poiſſon. Car toute ville qui endure ſommation auecq' aſſez grand propos, ſemble vouloir conſentir à ſa perte, pour tomber en la puiſſance des ennemis. Et d'auantage vous ſçauez rien n'eſtre impoßible à celuy qui ſouhaite pour paruenir à ſes fins: & eſt choſe trop dificile que femme tant deſirée ſe puiſſe garentir des embuſches de l'aueuglée ieuneſſe. Il failloit que ces propos prinſſent leurs cours en moy, pour demourer les Dames vn-bien peu ſatisfaites d'vn bon vouloir & grande obligation que i'ay en elles. Vous aſſeurant que ſe maintenans en telle ſorte, accroiſtront grandement

leur bruit, & sera bien necessaire à ceux qui trop temerairement sont prodigues de leur liberté, s'ayder du peu de conseil, que cy dessus leur ay baillé: ou se pouruoir eux-mesmes de quelques autres, qui leur sembleront meilleurs: ne m'estant proposé au peu que i'ay discouru m'accommoder au contentement d'vn chacun (qui me seroit vn trop grand fais & pesant) ains seulement descouurir en bref le remede, que i'ay tousiours estimé propre pour la santé d'vn amant: qui est l'absence, auec vn ferme propos de iamais ne s'acheminer à sa Dame. Or est tel remede causé plus par vn artifice & industrie, qui en celà nous conduit, que par nostre naturel mouuement: mais ny plus ny moins que par voz discours, seigneurs Monophile & Pasquier, nous auez apris, non point les moyens d'aymer, ou comme il se failloit par vn art gouuerner en Amour, ains les subtilitez & manieres, comme ce petit larronneau se sçauoit saisir de noz cueurs, quand moins pensions estre des siens: ainsi vous veux-ie amener autre moyen, non comme par conseil deuons euader d'Amour, mais comme quelquefois sans y penser sommes contrains l'habandonner. C'est desdain: desdain dy-ie tout puissant pour faire

Autre moyẽ par lequel amour treuue, fin.

chasser cest Amour. Et est ceste chose trop certaine & verifiée: comme mesme nous apert par plusieurs exemples. Toutesfois tout ainsi que le seigneur Pasquier nous deduysant l'Amour, le disoit sembler prendre diuerses natures, selon la diuersité des passions: ainsi prend ce desdain diuers effectz, selon la qualité des amans, ores plus, & ores moins, selon que l'aigreur nous touche. Et si peut estre voulez sçauoir dont prend ouuerture ce desdain, bien que n'en aye oncques fait l'essay, si le vous veux-ie deriuer de deux diuerses sources & fontaines. La premiere doncques sera (laquelle à la verité me semble estre de grande efficace) quand apres vne longue poursuyte de noz Dames, & vne infinité d'obeissances, cognoissons l'ingratitude de celles (ausquelles auions consacré noz cueurs) qui pour faire risées de nous (comme peu chaillantes de la seruitude qu'auons en elles) pregnent leur esbat & deduit à nous iouer tour qui tende par trop à nostre desauantage. Lequel encores que difficilement l'imprimions en nostre fantasie, & par maniere de dire, voyans ne le voulions voir: si est-ce que venant depuis petit à petit en nostre cognoissance, c'est chose trop asseurée qu'ordinairement

cest Amour prendra le ply d'vne haine, beaucoup plus grande que n'estoit celle amytié. Le Regnier (descouuert par Boccace en l'vne de ses iournées) nous y seruira d'vn tesmoin. Or si ce desdain est dangereux, lors qu'il est en sa chaude colle, trop mieux l'aimé-ie croire, qu'en faire preuue: pour le moins m'asseuré-ie bien que par luy maintz preud'hommes vindrent en telle agonie & extremité, qu'ils en donnerent la mort par vn furieux & enragé despit, à leur Dames, & bien souuent tout d'vne main à eux mesmes. Aussi est-ce chose naturelle (comme disoit le seigneur Pasquier) que tout ainsi qu'aymons ceux qui bien nous veulent, aussi voulons mal à tous ceux qui nous le veulent. A maniere que le glorieux & superbe n'aymant autre que soy mesme, aussi est-il de tous hay, hormis de soy. Et est la cause, à mon auis, pourquoy les anciens iurisconsultes mettoient entre leur droit de gent, ceste apetence de vengeance, par ce que naturellement elle tombe en tous espritz humains: & encores que de droit diuin soit deffendue, si est-ce qu'à peine nous en pouuons nous exempter, tant nous est naturel & doux, vomir nostre venin à l'encontre de noz malvueillãs. Ainsi n'est-il de merueille si vne fem-

me nous ayant à ſoy emmiellée par ſes enſorcellemens, cognoiſſans apres, par quelques exterieurs actes, l'inimitié qu'en noſtre deffaueur elle couure, conuertiſſons noſtre eſprit au chemin, ou elle nous ſert de guyde. Ceſte ſera donc la premiere eſpece de ce deſdain, qui eſt de grande puiſſance, & cent fois plus grande que l'autre qu'ores ie veux alleguer, qui prouient d'vne certaine imagination que conceuons en noz eſpritz: ou bien par vne creance legere des faux raportz qui nous ſont faitz de noz Dames, ou de noz amis. Ceſtuy deſdain à la verité, n'eſt ſi precipitatif que l'autre, toutesfois ayant pris ſon ply en nous par ſucceſſion de temps, à preſque autant de vigueur & efficace que l'autre. Et l'apelle lon pour le commencement ialouſie: laquelle ores que ſus le premier de ſon aage ne ſoit que renouuellement d'Amour, ſi eſt-ce que croiſſant petit à petit en nous, venant à degré de perfection, ſe mue & change du tout, & laiſſant ce nom de ialouſie prend & vſurpe celuy de deſdain en beaucoup de perſonnages. En beaucoup dy-ie: car non en tous: D'autant que bien ſouuent l'affection eſt ſi grande, qu'elle nous contraint quelquefois le digerer maugré nous, & touſiours reſide quelque eſtincelle

ſtincelle

ſtincelle de l'Amour que portiõs à noz bien aimez ou aimées. Au demeurant ie penſe que il ſe trouuera aſſez d'autres manieres de desdains (comme celuy qui à la longue ſe cauſe par vn aſſidu refuz) toutesfois pour ne les auoir encor bien ruminez en ma teſte, ie ſuis trescontent les paſſer ſans en parler. Vous ſuffiſe qu'encores en ay-ie plus dit que ie ne m'eſtois pourgetté. A l'heure le ſeigneur Philopole: A ce que ie voy, diſt-il, le ſeigneur Glaphire à mis grand peine à nous deduire les moyens par leſquelz Amour prend fin: mais encores me vante-ie que ſi i'euſſe entrepris tel fais, ie fuſſe beaucoup mieux venu (& en peu de paroles) à bout d'vne ſi braue entrepriſe. Il allegue vne longue abſence accompagnée d'vne enuie de ſortir de ceſt Amour, vn ie ne ſçay quel deſdain, causé par pluſieurs effectz: mais ſi ne touche-il point au blanc: & vous auiſe que telz remedes n'entrẽt en comparaiſon auecq' les miens: leſquelz s'il vous plaiſt entendre, ie les vous diray en peu. Il me ſemble que ceſtuy Aſclepiade medecin du temps paſſé, ne fut iamais aprouué de la commune des autres, parce qu'en ſes opinions affermoit, l'art de medeciner les gens ſe pouuoir maintenir en ſon entier ſans aucunes potions & medicamens com-

posez, ains seulement disoit cinq choses estre necessaires, l'exercice, vomissemēt, repos de nuict, promenement, & vne bonne & longue diete. Ces remedes asseurément ne se trouuoient impertinens pour ceux qui estoient en santé, sans attainte de maladie : mais à ceux qui d'vne longue fieure eussent esté attenuez, ie ne sçay en quoy ils eussent sçeu profiter. Ainsi ceste longue diete & absence, que le seigneur Glaphire nous propose, ie ne sçay si elle trouuera lieu en ceux qui sont ia frapez & touchez à mort. Et quant au desdain que proposez, par ce que tel remede est plus fortuit & casuel qu'autrement, ie lairray en ce operer la Nature des amans, tout ainsi qu'elle se pourra comporter: & pour mes moyens ie suiuray la commune des medecins, vous aportant medecine & potion, en laquelle heberge la seule & entiere guarison de cestuy nostre malade. Ie suis doncques d'auis que tout homme se sentant trauaillé d'Amour boyue de l'eau de ce fleuue Lethe, autrement appellé oublieux, lequel ma damoiselle Charilée nous à remis en memoire vers la fin de son naufrage. Et si tel moiē ne luy semble bon, pourra prendre sa route vers le cercle de la Lune, ou peut estre retrouuera

grande partie de son sens esgaré, depuis le temps qu'il mit le pied dans les marches de Cupidon. Mais si ce chemin luy semble vn peu trop fascheux à defricher, pourra en ce pratiquer le conseil des medecins, & vser vn peu d'Helebore, herbe du tout dediée à telz folastres dont nous parlons. Car si iamais gens furent despourueuz de cerueau, les amans certes le sont: & si despourueuz, qu'ilz ne se peuuent reduire en la voye dont trop à l'estourdie sont sortiz. Et pour mieux confesser la verité, ie ne puis bonnement discerner si telle chose plus tost procede de leur sotte indiscretion, que de l'astuce des femmes, tellement atrayante le cueur des hommes, qu'il semble (& disoit ceste parole Philopole en riant, pour voir qu'en diroient Charilée, & Monophile son protecteur) le dyable s'estre voulu en elles incorporer, pour tromper gens, non de basse & infime condition, ains ceux qui par longue vsance auoient acquis noms de sages, & reputation par tout ce monde. Lors Monophile recueillant ces paroles assez aygrement: Vous estes merueilleusement partial, dist il, veu que pour assener parole si mal digerée, estes voulu sortir de noz bornes sans aucune occasion:

si ne

ſi ne pouuiez-vous mieux toutesfois deſcouurir noſtre beſtiſe, que par les propos que tenez. Car d'autāt ſommes-nous plus großiers, d'ainſi nous laiſſer ſubiuguer par la femme, & elle plus ſage de s'en ſçauoir garentir. Combien qu'il n'en ſoit ainſi: car ſi quelques vns par femmes ſont tombez en l'oprobre & irriſion du monde, außi s'eſt trouuée vne Medée, vne Phillis, vne Dido, & vne infinité d'autres pauures femmelettes, qui par la deception de leurs faulx & deſloyaux Iaſons, Demophoons, & AEnées, ſe ſont rendues fables & à leur contemporains, & à leur poſterité. Pourtāt ne me ſemble-il raiſonnable qu'ainſi, & à tort deſpriſez ce ſexe, duquel depend noſtre heur, noſtre bien, & felicité: ſans lequel ne pouuons eſtre, ſans lequel ne pouuons viure, & ſans lequel nous ne ſerions. Il eſt vray (repliqua Philopole) car c'eſt vn mal neceſſaire. Encor' eſtes-vous plus mal embouché, diſt Monophile, & vous ſeroit plus ſeant tenir autre party que ne faites. Mais vous, ſeigneur Glaphire (diſt-il adreſſant vers luy ſa parole) quelque choſe que Philopole ſe ſoit eſtudié rompre voz propos, ne les diſcontinuez, s'il vous plaiſt. Mais la Damoiſelle, voyant que le Soleil auoit ia haußé ſes rayons, de façon que noſtre trop longue demeure

Pour les Dames contre les hommes.

euſt

eust peu donner quelque moleste au surplus de la compagnie qui estoit coustumiere (pendant ce peu de temps que fusmes aux champs) faire son repas de bonne heure: Vous vous faites tort, dist elle, seigneur Monophile, d'ainsi esbranler le seigneur Glaphire, en matiere à mon iugement si peu à vostre auantage: veu mesment que le tẽps semble vous auoir voulu porter faueur, s'estant ainsi auancé, & quasi precipité pour donner conclusion à noz propos: ausquelz si parauanture i'ay trouué acheminement, aussi ueux-ie bien à ce coup interceder pour Amour, duquel i'ay plus de pitié, qu'il n'a compassion de ceux qui implorent sa mercy. Et ainsi nous departans, ie croy qu'il n'y aura celuy de nous qui ne demeure satisfait: Glaphire, d'auoir en peu tãt discouru: nous, pour auoir eu part à ses tant agreables propos: & vous, seigneur Monophile, d'en voir l'yssue si brefue: & au surplus, quant au reste de la compagnie, pour ne se donner facherie de nostre trop longue demeure. Alors Philopole: Vous auriez raison, ma Damoiselle, si ie vous accordois vostre dire: mais vous osez-vous bien tant promettre, principalement pour mon regard, que i'en reste si contant, comme en faites le semblant? me voulant quant & vous frustrer des braues di-

scours qu'icy se passent entre nous: lesquelz i'estime cent fois plus que toute la nourriture que nous pourrons tantost prendre, d'autant que l'esprit est plus singulier que le corps. Si auroit (repliqua la Damoiselle) l'esprit prou d'affaire, & deuiendroit bien maigre sans la refection du corps. Mais bien plus gras, dist Philopole, au moins le voyez par les hommes qui sont à ieun: cõprenans en peu d'heure beaucoup plus que les autres par vne lõgue espace de temps. Parquoy puis que par raison naturelle deuõs auoir ores les sens plus promptz & deliberez, que doutez vous, seigneur Glaphire, poursuyure la route encommencée de voz discours? Vous ne me voulez espargner, respondit il, & toutesfois vous voyez que desia me cõmence la parole à bruncher & vaciller, encores que ie n'aye dit chose qui soit de grand' importance. Sus ces entrefaictes par cas fortuit suruindrent quatre ieunes hommes de la bande, qui nous cherchoient pour disner, lesquelz ayans esté par nous informez des propos qui illecq' s'estoient entre nous passez, apres plusieurs regretz par eux faitz de ce que Fortune ne les auoit plus tost en ce lieu acõduitz: Quoy donques? (dist quelqu'vn d'entr' eux) sera dit que nostre venue soit cause de

vostre

vostre depart, sans que puissions participer du peu qui reste? Ie vous diray, dist la Damoyselle, nous y pourrons recouurer tout à loysir toute ceste apres-disnée. Dieu m'en gard, respondit Glaphire: telle matiere ne me reuient point à cueur, & ne puis en cest endroit me forcer aucunement. Mais si d'auanture vous est agreable auoir le plaisir de quelques bons deuis tout ainsi qu'vne partie d'hier & du iourd'huy a esté disposée, au suiet le plus commun, & qui plus nous est affecté: ainsi, voyans les armes familiariser bien fort auecques l'Amour, & aussi y estant le temps fort adonné, pendant que nous trouuons icy en requoy, peut estre ne seroit-il hors propos disputer de l'estat d'vn bon Capitaine. L'ocasion y est fort prompte: car combien qu'aucun de nous, pour estre en aage trop ieune, n'ait encores esté employé à tel exercice, au moyen dequoy n'en pourroit si bien ny subtilement deuiser, si pourrons nous en cecy estre en partie guydez par ces bons & vieux Gentilz-hommes, qui sont en nostre compagnie, lesquelz comme ie croy ne nous esconduyront en requeste si honorable. Si le peu qu'auoit discouru Glaphire s'estoit rendu agreable, ce conseil ne fut trouué moins digne de recommanda-

[illegible], & depuis communiqué au surplus de la troupe, qui n'auoit aßisté à noz propos: mais entendans nostre bonne deuotion, se delibera vn chacun à part soy faire monstre de son meilleur, mesmes les plus anciens de la bande: lesquelz pareillement informez de ceste hõneste entreprise louerent fort ceste bonne volonté. Ainsi ayãs le iour ensuiuant changé d'hoste, s'aquiterent tous en la question proposée au moins mal qui leur fut poßible: à laquelle apres auoir donné fin, außi fermerent leur ieux & esbatz, prenans l'adresse du camp, souz espoir de mettre leur deuiz à bien bonne execution.

Fin du second liure du Monophile.

GENIO ET INGENIO.

Imprimé à Paris par Benoist Preuost, demeurant en la rue Frementel, à l'enseigne de l'Estoille d'Or.

1555.



